

Rêves infinis

Haldeman, Joe

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

présence du futur

joe haldeman

rêves infinis



denoël

JOE HALDEMAN

Rêves infinis

Nouvelles traduites de l'américain *par Ronald Blunden*

DENOËL

Titre original :
INFINITE DREAMS
(St. Martin's Press, New York)

© 1978 by Joe W. Haldeman et pour la traduction française
© 1981 par les Éditions Denoël

Sommaire

Contrepoint

La révolution Mazel-Tovienne

Habeas Mens

La Guéguerre du 2e classe Jacob

L'Espace d'une Vie

Le Juré

Estivation

Armaja Das

Tricentenaire

Contrepoint

Titre original : « Counterpoint », from Orbit 11.
© 1972 by Damon Knight.

Les bonnes gens qui ont accepté de publier ce livre m'ont demandé d'ajouter quelques mots sur chaque nouvelle : d'où elle venait, comment elle avait été écrite. Nous autres, gens du métier, appelons cela le syndrome du « Où allez-vous donc chercher des idées pareilles ? » La réponse de Roger Zelazny m'a toujours plu. Il dit que tous les soirs, il laisse un bol de lait et une écuelle pleine de biscuits sur le seuil de la porte de sa cuisine. Le matin, le lait et les biscuits ont disparu, mais il y a une pile d'idées bizarres près de l'écuelle vide.

Sans doute devrais-je présenter des excuses aux lecteurs – et ils sont nombreux – qui pensent qu'une nouvelle devrait se suffire à elle-même, et que tout commentaire relève du verbiage superflu. Pour ce qui me concerne, j'aime bien le verbiage, et je crois que la plupart des lecteurs partagent ce goût. Les autres peuvent facilement sauter ces passages : ils sont composés en italique.

La nouvelle qui suit revêt une importance particulière pour moi, car c'est la première que j'ai écrite après avoir appris que je serais peut-être un jour un écrivain professionnel. J'avais déjà publié quelques nouvelles, mais chaque fois en me disant que ce serait une activité annexe, un violon d'Ingres qui me rapporterait de quoi payer mes frais, avec un petit pourboire en plus. J'appris qu'il pouvait en être autrement au mois de juin 1970.

Depuis vingt ans la science-fiction est marquée par un rite printanier appelé la conférence de Milford. Pour certains, c'est également un rite d'initiation. Il fut un temps où Milford se tenait à Milford, en Pennsylvanie, au domicile de son fondateur, l'écrivain Damon Knight. (Le lieu du rite change à mesure que Damon déménage, mais on l'appelle toujours le « Milford »). Damon y invite un mélange d'auteurs confirmés et de débutants pour une semaine de critique croisée intense. Les manuscrits sont passés de main en main et parfois portés aux nues, parfois littéralement passés à la moulinette.

C'était pour moi un privilège extraordinaire que d'avoir le droit de m'asseoir à la même table que Ben Bova, Dickson, Harlan Ellison, Damon Knight, Keith Laumer, Kate Wilhelm et d'autres. Mais lorsque ce fut au tour de ma nouvelle d'être critiquée, j'attendis leur verdict avec une trouille intense. Un de mes compagnons, néophyte comme moi, avait déjà pleuré de dépit et d'humiliation après que son manuscrit eut été qualifié de « merde caractérisée » et jeté par terre. Avant même que mon tour ne vînt, je savais que ma nouvelle était l'œuvre d'un crétin illettré, qu'elle constituait une insulte à l'intelligence de l'assemblée, et qu'elle était mal photocopiée, de surcroît.

Mais la plupart des gens présents la trouvèrent bonne, et certains d'entre eux, dont l'avis m'importait particulièrement, la trouvèrent même très

bonne [1]. Dès lors, je pus me décriper quelque peu, assez pour parler avec les vieux routiers de choses pratiques telles que choisir un éditeur et un agent littéraire, et de choses importantes telles que la peur de la page blanche et comment repartir d'un bon pied lorsqu'une nouvelle s'embourbe. Je découvris qu'ils n'étaient finalement pas très différents de moi, et que si je le voulais vraiment, je pourrais vivre de ma plume, en y mettant le temps. (Il me fallut à peu près six ans pour parvenir à mes fins – beaucoup moins que je ne l'avais escompté.)

Une fois rentré chez moi après la clôture de la réunion de travail, j'écrivis cette nouvelle et commençai mon premier roman, et finis par publier l'une et l'autre. Tout ce que je voudrais dire sous la rubrique des « idées dingues », pour éviter de gâcher le suspense de la nouvelle, c'est qu'elle est vaguement calquée, de par sa construction, sur un mythe grec. Les disciples du Dr Jung apprendront avec plaisir que je n'avais jamais entendu parler de ce mythe avant d'écrire la nouvelle.

Michael Tobias Kidd naquit le 12 avril 1943, à exactement huit heures, trois minutes et quarante-sept secondes, à New Rochelle, dans l'État de New York. Sa naissance fut aussi aisée que peut l'être celle d'un fils de millionnaire.

Roger Williams Wellings naquit le 12 avril 1943, à huit heures, trois minutes et quarante-sept secondes exactement, à La Nouvelle-Orléans en Louisiane. Sa mère, prostituée, mourut en accouchant, et son père aurait pu être un des nombreux hommes d'affaires à qui elle avait loué ses services sept mois auparavant, lors d'un congrès sur la planification de la production de matériel militaire.

La mère de Michael se considérait comme progressiste. Elle alternait l'allaitement au sein avec un biberon stérilisé contenant une formule préparée scientifiquement. Une armée de domestiques s'occupait de la maison tandis qu'elle prodiguait temps et affection à son fils unique.

La nourrice de Roger, une Noire embauchée par l'orphelinat, méprisait ce bébé prématuré, rose et maigrichon, et espérait qu'il mourrait. Il réussit, d'une façon ou d'une autre, à survivre.

Les deux enfants furent sevrés le même jour. Michael eut du bifteck et des légumes frais minutieusement hachés, pilés et broyés par un diététicien expérimenté, rattaché au personnel de la cuisine. On donna à Roger du « Gerber » des temps de guerre, acheté par l'orphelinat en pots de cinq kilos et laissés ouverts beaucoup trop longtemps.

Dans une chambre ensoleillée, ce glorieux matin du 16 mai 1944, Michael dit « Maman », son premier mot. Il pleuvait à La Nouvelle-Orléans, il faisait un froid hors de saison et c'était un mot que Roger n'apprendrait pas avant longtemps. Mais à ce même instant, il ouvrit la bouche en disant « Non » à une cuillerée de carottes en purée. Le surveillant ignorait que c'était son premier mot, mais il n'avait pas l'intention d'insister, et Roger eut faim toute la matinée.

Et la guerre continua. Le pauvre Michael ne voyait pas son père pendant des semaines entières quand il allait à Washington, à San Francisco et même à La Nouvelle-Orléans, conférer avec d'autres hommes puissants. Pendant son absence, M^{me} Kidd redoublait d'attentions et essayait de consoler le petit monstre en lui donnant des jouets et des bonbons. Il aimait son père et s'ennuyait de lui, mais il apprit subtilement à tirer avantage de ses absences.

L'orphelinat vit ses effectifs fondre : son personnel masculin partait à l'armée, et son personnel féminin le plus vigoureux s'en allait river, souder, et passer de la peinture grise, pour la guerre. La famille de Roger se réduisit à une poignée de vieilles dames et de réformés aigris. Tous les mois, des enfants mouraient par négligence ou faute de soins.

Ils salissaient leurs couches, puis gisaient dans la puanteur une grande partie de la journée. Ils goûtaient la térébenthine ou bien du poison pour rats et ils tâchaient de survivre sans le bénéfice d'une surveillance adulte. Roger en réchappa, mais il était loin de respirer la santé.

Les deux garçons avaient deux ans quand le Japon capitula. Lors d'une fête à New Rochelle, Michael regarda ses parents et leurs amis boire du champagne et s'embrasser, rire et sécher leurs larmes. Roger ne dormit pas de la nuit à cause des querelles d'ivrognes dans la chambre d'à côté, et deux fois il regarda avec une curiosité enfantine les couples de blanc vêtus, tandis qu'ils zigzaguaient dans la salle et baissaient maladroitement près de son berceau.

En septembre, après le quatrième anniversaire de Michael, sa mère, la larme à l'œil, le laissa avec dix autres petits et une dame gentille par profession, passer la demi-journée à affronter des vicissitudes telles que biscuits, lait, pastels et peinture. Son père fit installer dans son bureau un tableau en liège où il épinglait les toutes dernières créations de Michael. Les amis de M. Kidd faisaient souvent remarquer combien le petit était en avance pour son âge.

Le quatrième anniversaire de Roger fut fêté à l'orphelinat comme celui des autres. On le mit au travail. Tous les matins, après le petit déjeuner, il allait à la cuisine et le cuisinier lui donnait un sac en papier, rempli de pommes de terre et de quoi les éplucher. Il sortait les patates du sac, puis les pelait une par une, en laissant tomber soigneusement les peaux dans le sac. Ensuite, il portait les épluchures à l'incinérateur où un surveillant le remerciait très gravement, puis il lavait les patates, après s'être bien frotté les mains. Ce travail l'occupait une grande partie de la matinée ; il apprit bientôt que se dépêcher voulait dire se couper les doigts et de plus, le plus petit bout de peau oublié était remarqué par le cuisinier, qui lui faisait tout recommencer.

L'école maternelle avait bien préparé Michael à l'école primaire ; il était fort dans toutes les matières sauf en mathématiques. M. Kidd embaucha une série de précepteurs qui réussirent en le cajolant et par la pure répétition, à apprendre à Michael l'addition, la soustraction, la multiplication et enfin de grosses divisions et les fractions. Quand Michael arriva au lycée, il était mieux préparé en mathématiques que la plupart de ses camarades. Mais il ne les comprenait pas vraiment ; les précepteurs lui avaient donné une facilité superficielle à se servir des chiffres, qui, espérait-on, pourrait le mener jusqu'à la fin de ses études.

Roger fréquenta l'école primaire de l'orphelinat, où il fut médiocre en tout sauf en mathématiques. Le seul professeur à connaître le terme croyait que Roger était un « idiot génial » (mais il avait tort). En

dixième, il était capable d'additionner une colonne de chiffres en quelques secondes, sans se servir d'un crayon. En neuvième, il multipliait de gros nombres rien qu'en les regardant. En huitième, il découvrit tout seul les nombres premiers, et pouvait exécuter une grosse division sans même regarder les chiffres. En septième, quelqu'un lui expliqua ce qu'était une racine carrée ; il élargit le concept aux racines cubiques, et se montrait capable de résoudre les deux sans papier ni crayon. En entrant à l'école secondaire, il avait maîtrisé l'algèbre et la géométrie du lycée. Et il en redemandait.

On était maintenant en 1955, et les deux garçons commençaient à avoir une physionomie adulte. Michael était l'image même de son père ; grand, mince, les traits empreints d'un air légèrement arrogant et impérieux. La nature n'avait pas fait de gros efforts pour Roger. Il était petit et basané, semblable à sa mère, le ventre enflé par les féculents qu'il avait absorbés tout au long de sa vie. Son nez était irrémédiablement cassé et il avait une oreille plus grande que l'autre. Il ne ressemblait pas du tout à son père.

Michael eut sa première expérience sexuelle à douze ans. Son professeur d'équitation, une ravissante jeune fille de dix-huit ans, lui procura un préservatif et lui en enseigna l'usage dans une meule de foin derrière les écuries, par un splendide après-midi de mai.

Ce même après-midi, Roger faisait sans passion une pipe à un professeur de mathématiques, légèrement plus laid que lui, cela étant le prix tacite d'une visite guidée dans les dédales du calcul intégral. L'expérience ne le bouleversa pas particulièrement. Elevé dans un orphelinat, il avait déjà vécu un échantillonnage d'aventures sexuelles plus vaste que celui que pourrait connaître Michael dans sa vie entière.

Au lycée, Michael fut élu président de sa classe deux ans de suite. Une fille simple lui faisait ses devoirs d'algèbre et lui expliquait le sujet suffisamment pour qu'il puisse réussir les interrogations écrites. Malgré des résultats médiocres en cette matière, Michael passa ses examens haut la main et entra à Harvard.

Au lycée, Roger s'adonna à sa passion pour les mathématiques. Il se contentait d'étudier les autres matières suffisamment pour éviter de devoir redoubler. Il fit acte de candidature auprès de plusieurs universités, histoire de satisfaire le conseiller pédagogique, mais malgré ses notes brillantes (en mathématiques), aucune faculté ne put lui trouver une place.

Il devint comptable, et fut bien heureux de passer ses journées à manipuler des chiffres avec la moitié de son cerveau, tandis que l'autre moitié travaillait sur une théorie de groupe abélien qui devait, selon lui, révolutionner l'algèbre moderne.

Michael trouva Harvard stimulant au début, mais il fut bientôt

impatience de découvrir le « monde réel », en aidant M. Kidd à gérer avec subtilité le vaste portefeuille d'actions de la famille. Il passa sa licence avec mention, mais refusa de pousser plus loin ses études et devint apprenti conseiller financier auprès de son père.

Roger continua de travailler sur ses livres et sa théorie, qu'il finit par publier dans la revue *Siam* en ajoutant tout simplement le titre de docteur à sa signature. On s'en aperçut, mais il n'en eut cure.

Michael avait fréquenté l'école des officiers de réserve, à l'instigation de son père, et il avait été reçu dans les cadres de l'infanterie. Il y avait maintenant une guerre, au Viêt-nam, et son père, qui se sentait peut-être coupable d'avoir été trop jeune pour la Première Guerre mondiale, et trop vieux pour la Seconde, l'exhorta à donner un coup de main dans la Troisième.

À vingt ans, Roger s'était présenté à l'école d'officiers, avait été refusé (il ne sut jamais que ce fut à cause de son extrême laideur). À vingt-deux ans, il fut convoqué. L'armée fit preuve d'une rare clairvoyance en reconnaissant son aptitude phénoménale à manipuler les chiffres, et en l'envoyant à l'école d'artillerie. Ainsi, il apprit à traduire des ordres sibyllins tels que « rallongez de 50 » ou « raccourcissez de 50 », exercice de géométrie analytique qui aboutissait à la chute précise d'un obus sur un lieu déterminé. Il aimait jongler avec les nombres et hurler les ordres à ses servants, qui en échange appréciaient sa compétence d'autant plus qu'elle diminuait leur propre charge de travail. Roger n'eut jamais à recommencer un tir imprécis. Qu'importait qu'il eût une trogne à faire peur ? C'était un homme utile à avoir à ses côtés.

Michael devint capitaine d'une compagnie, avec sous ses ordres soixante-dix hommes de l'infanterie, qui patrouillaient les vertes collines et plaines des hauts plateaux. Ils juraient, tuaient et suaient en attendant la quille. Au début, il haïssait tout cela ; il avait peur, et se sentait un grand poids sur le cœur quand il donnait des ordres à ses hommes en sachant que certains d'entre eux reviendraient morts et en charpie ; d'autres, en hurlant ou en gémissant, les membres et les organes déchiquetés ; et d'autres, tout simplement livides de terreur, la bouche béante, en larmes... Mais il s'y habitua, et les hommes finirent par le respecter. Il dut admettre, en ce 9 juin 1966, qu'il avait commencé à y prendre quelque plaisir.

Roger ne fut pas déçu quand il fut envoyé au Viêt-nam ; il fut soulagé de voir qu'on lui laissait faire ce qui lui plaisait le plus : traduire des ordres en réglages, pour ses servants, un groupe d'hommes qui maniaient un canon tracté de 115 millimètres. Dans la région des hauts plateaux.

La compagnie de Michael s'était installée depuis quelques semaines dans une routine confortable. Ils marchaient une journée et

bivouaquaient, puis Michael les laissait se reposer une journée en préparant des embuscades sans suite, qui ne piégeaient jamais aucun ennemi. L'opinion générale voulait que l'ennemi ne fût plus dans la région, ce qui se traduisait pour eux par un repos bien mérité. Michael trouva même le temps de jouer un peu au poker avec ses hommes (en limitant l'enjeu), en infraction au règlement. Ainsi sa popularité augmenta considérablement, d'autant plus qu'il prenait bien soin de perdre. On était le 9 juin 1966. Il se trouvait au Viêt-nam depuis cinq mois.

On était le 9 juin 1966. Roger commandait son équipe d'artilleurs depuis six mois. Au début, ses hommes l'aimaient bien, car il était très fort. Mais ils prirent leurs distances – il passait tout son temps libre à remplir un gros cahier de symboles étranges ; il n'allait jamais à Pleiku se taper des putes, et chaque fois qu'ils l'avaient invité à jouer au poker ou au *craps*, il avait pris cet air bizarre et avait raflé leurs mises sans manifester le moindre plaisir. La plupart pensaient que c'était un pédé, et même s'il prétendait n'avoir jamais fréquenté une université, ils n'en croyaient pas un mot.

On était le 9 juin 1966 ; Michael distribuait une main de cinq cartes, quand il entendit le cliquetis d'une mitrailleuse au sud de son périmètre. Son oreille exercée reconnut le bruit, et avant même de lâcher les cartes, il savait que c'était un M-16 contre deux AK-47 chinois. Il abandonna en toute hâte la tente à l'abri de laquelle ils jouaient et courut dans la direction des coups de feu. Alors qu'il était à mi-chemin, les flancs nord et ouest de son périmètre s'embrasèrent. Il fit volte-face et retourna vers le quartier général.

Roger s'amusait avec une application de topologie pour l'analyse des structures concrètes, quand la radio se mit à croasser « Un-un, ici Tigre-deux. Sommes en contact rapproché. Avons besoin d'une vingtaine de pruneaux. Terminé. »

Roger lâcha son cahier et emporta la radio jusqu'à son équipe. Il ne put s'empêcher de sourire – Tigre-deux, c'était le capitaine Kidd, pas idée de s'appeler comme ça [2]. Il hurla dans la radio tout en courant : « Tigre-deux, ici Un-un. Nous avons vos coordonnées du matin sur nos fiches. Nous allons vous balancer un obus fumigène. Vous corrigerez. Bien reçu ? Terminé. »

Michael accepta la proposition de Roger ; il attendit l'obus inoffensif pour lui dire de combien rallonger ou raccourcir le tir. Les coups de feu s'étaient nettement rapprochés du côté sud. Michael était à peu près sûr que l'ennemi attaquerait de ce côté. L'obus arriva en sifflant et explosa à environ cent mètres du périmètre.

« Raccourcissez de soixante-quinze », hurla Michael dans la radio.

Roger avait déjà travaillé avec ce capitaine et le trouvait notoirement conservateur. Il gaspillait les obus car il ne menait

l'artillerie que petit à petit vers l'objectif. Ainsi Roger vociféra une série de chiffres correspondant à une réduction de cent mètres au lieu de soixante-quinze. Ses servants réglèrent la hausse, armèrent leur pièce et tirèrent sur le cordon. Un obus à fragmentation fila vers la position de Michael.

L'obus atterrit exactement sur le périmètre, dans une touffe de bambous, tout près d'un nid de mitrailleuses. Les deux servants moururent sur le coup, et deux autres dans un abri un peu plus loin, s'évanouirent sous l'effet du choc. Le bosquet de bambou explosa, projetant dans toutes les directions une mitraille d'éclats de bois.

Un morceau de quinze centimètres partit à la vitesse d'une balle, toucha Michael à deux centimètres du sourcil gauche et se planta dans son cortex cérébral. Il lâcha les jumelles qu'il tenait, approcha une main de sa tête, et s'écroula, tétanisé, les muscles se crispant spasmodiquement, les jambes pédalant lentement dans le vide, la bouche ouverte dans un cri muet.

Un toubib de la compagnie accourut vers le capitaine et fut étonné de ne voir aucune blessure apparente, à part une égratignure au front. Il ôta alors le casque et remarqua un centimètre de bambou dépassant de la tête de Michael. Il envoya un soldat dire au lieutenant qu'il assurerait désormais le commandement de la compagnie.

Le lieutenant demanda par radio qui était responsable de ce putain de tir. Ils avaient deux morts, l'obus avait atterri sur le périmètre. Il demanda aux artilleurs de reprendre leurs tirs, mais pour l'amour du ciel, en rallongeant de cinquante.

Les servants avaient entendu et Roger leur dit de ne pas s'inquiéter, qu'il les couvrirait. Puis il leur donna les indications exactes et ils expédièrent six obus à fragmentation, qui, providentiellement, touchèrent de plein fouet l'attaquant qui se préparait à l'assaut. Puis il visa à l'ouest et au nord, touchant tous les groupes de diversion. Quand les avions arrivèrent, il n'y avait plus un soldat ennemi en vie. Roger fut félicité.

On évacua Michael par hélicoptère jusqu'à Ban Mê Thuôt, où l'on ne put rien faire pour lui. Alors on le transféra à Biên Hoa où un neuro-chirurgien essaya d'extraire l'éclat de bambou sans y parvenir, après une tentative d'une demi-heure. On l'envoya au Japon, où un chirurgien plus qualifié, ou plus confiant, retira le projectile.

Il y eut une commission d'enquête devant laquelle Roger témoigna que ses hommes n'avaient pu, en aucun cas, commettre une erreur aussi élémentaire ; après avoir fait étalage de sa propre compétence, il mit l'accident sur le compte d'un obus défectueux, ou bien de corrections imprécises de la part du capitaine. La commission fut d'autant plus impressionnée que le capitaine n'était pas en état de témoigner, et l'affaire fut classée.

Au bout de plusieurs mois, Michael put prononcer quelques mots. Son corps semblait s'être habitué à être nourri et vidé par différents tubes. On l'envoya donc du Japon à Walter Reed où plusieurs spécialistes allaient essayer de rétablir plus ou moins ses fonctions cérébrales.

Roger était maintenant très estimé dans l'artillerie et plus encore au sein de sa propre équipe. Il aurait pu leur flanquer toute l'affaire sur le dos, mais il avait choisi au contraire d'assumer ses propres responsabilités devant la commission.

Michael était aveugle de l'œil droit, mais le gauche distinguait les couleurs complémentaires et faisait la différence entre un cercle et un carré. Les psychiatres en avaient la certitude, car sa pupille se dilatait légèrement au changement, l'intensité de la lumière restant constante.

Une compagnie de l'armée nord-vietnamienne attaqua le camp retranché de Roger par surprise, et au beau milieu d'une bagarre au corps à corps, Roger vit deux sapeurs ennemis se glisser dans l'abri qui contenait les munitions de gros calibre. Cet abri contenait également son cahier et l'idée de perdre le fruit de huit mois de théorie mathématique poussa Roger à prendre sa baïonnette, à traverser en courant un terrain balayé par le feu de l'ennemi, et tuer les deux sapeurs avant qu'ils ne puissent allumer la mèche de l'explosif. Dans le feu de l'action, il reçut une balle dans le mollet et une autre dans le triceps gauche. Un commandant en visite, qui se cachait lâchement dans un abri voisin fut témoin de toute la scène ; Roger fut rapatrié pour raisons médicales, reçut la médaille militaire, et une pension d'invalidité de cinquante pour cent. Ses blessures furent plus ou moins guéries au bout de six mois, mais la pension, elle, resta.

Michael avait de nouveau appris à dire « Maman », mais sa mère n'était pas sûre qu'il la reconnaissait pendant ses visites qui se firent de plus en plus rares, eu égard au cancer qui se développait dans son propre corps. Le 9 juin 1967, elle mourut d'un cancer de la moelle épinière qui avait été détecté exactement un an auparavant. Michael n'en fut pas informé.

Le 9 juin 1967, Roger venait de finir son premier semestre à l'université de Chicago, et, assis dans le salon du doyen du département de mathématiques, buvait du thé et discutait d'un papier exposant son nouveau système de morphologie algébrique. Le doyen du département avait fait de Roger son protégé, et ils passaient ainsi de nombreux après-midi, la fraîche intuition du jeune homme provoquant une pollinisation croisée avec la grande expérience du professeur.

À partir de mai 1970, Michael répondait à son nom en levant l'index gauche.

Roger eut sa licence avec mention très bien, le 30 mai 1970, et il

choisit parmi une douzaine de propositions un poste d'assistant à l'institut de technologie de Californie.

M. Kidd, ignorant les conseils de son médecin, participa à une expédition de ski dans les Alpes suisses. En descendant une pente facile, son ski heurta un rocher à moitié caché et il se fractura la colonne vertébrale. On était en juin 1973, il ne skierait plus et ne pourrait jamais plus marcher.

À cet instant précis, de l'autre côté du globe, Roger s'assit après avoir brillamment soutenu sa thèse de doctorat : une redéfinition surprenante de l'axiome de Peano. La thèse fut approuvée à l'unanimité.

Le 1^{er} avril 1975, le jour de l'anniversaire de Michael, son père, par l'entremise d'une batterie de téléphones près de son lit, liquida quatre-vingt-dix pour cent du patrimoine familial et confia le capital à une société fiduciaire pour assurer à son unique enfant un revenu non imposable. Puis il avala avec le jus d'orange de son petit déjeuner dix puissants calmants, suivis d'une vingtaine d'autres, à l'aide de petites gorgées d'eau, non sans prendre conscience que mourir de cette façon n'était pas aussi agréable qu'il l'avait imaginé.

C'était aussi le trente-deuxième anniversaire de Roger. Il le fêta tranquillement chez lui avec sa femme, une de ses anciennes étudiantes qu'il avait éblouie par son génie. Elle pouvait se passionner pour les tâches ménagères et sans aucun effort se muer en maîtresse passionnée ou en secrétaire modèle. Roger connaissait l'amour pour la première fois de sa vie. Il était le plus jeune maître assistant de Caltech.

Le 4 janvier 1980, Michael ne répondait plus à son nom. L'inflation avait érodé lentement son revenu, et on le transféra de la clinique privée à une petite chambre de l'hôpital général de San Francisco.

Le même jour, Roger fut nommé professeur, le plus jeune que le département de mathématiques ait jamais eu ; cela grâce au nombre phénoménal de ses publications, et à son magnétisme personnel qui faisait autant de ravages auprès de ses étudiants que du corps enseignant.

Ses cheveux, d'une longueur démodée ainsi que sa barbe touffue cachaient ses oreilles ridicules et dissimulaient son extrême laideur ; ceux qui connaissaient l'histoire des sciences le comparaient affectueusement à Steinmetz.

Il n'y avait personne pour effectuer les examens nécessaires, mais si on les avait faits, on aurait découvert que le 12 avril 1983, l'iris de Michael ne réagissait plus aux différences entre un cercle et un carré.

Le jour de son quarantième anniversaire, Roger eut la satisfaction d'apprendre que la cinquantième édition de son livre intitulé *Redéfinition de l'algèbre moderne* était épuisée – preuve qu'on le

considérait comme une lecture essentielle pour tout étudiant du niveau licence de mathématiques dans le pays.

Le 17 juin 1985, Michael cessa de respirer ; une lumière s'alluma sur le tableau du surveillant de garde. Il lui fit du bouche à bouche jusqu'à ce qu'on l'installe dans un respirateur électronique. Il n'était pas à l'étage des affections respiratoires ; la machine ne fut donc pas branchée sur une prise de secours mais sur une prise normale.

Roger était au faîte de la gloire. On lui avait offert la présidence du département de mathématiques de l'État de Pennsylvanie, et il avait répondu qu'il accepterait dès la fin de son séminaire postdoctoral d'été sur la morphologie algébrique.

Le 19 août 1985 fut la journée la plus chaude de l'année. À quatorze heures quarante-cinq minutes et vingt secondes, à la suite d'une surconsommation des climatiseurs, un transformateur, situé quelque part en amont de Central Valley, devint incandescent et explosa en une averse de cuivre en fusion.

Toutes les lumières de l'étage et du tableau de bord du surveillant s'éteignirent, le respirateur électronique s'arrêta et tandis que le surveillant affolé appelait à l'aide, à deux heures quarante-cinq minutes et vingt-cinq secondes, pour être exact, Michael Tobias Kidd expirait.

Les lumières dans la salle du séminaire s'atténuèrent et s'éteignirent en clignotant. Roger se leva pour ouvrir les stores vénitiens, enleva ses lunettes d'un geste brusque et caractéristique ; il se préparait à faire un commentaire incisif, quand, à deux heures quarante-cinq minutes et vingt-cinq secondes, il sentit un léger picotement à la tête tandis qu'un de ses vaisseaux sanguins éclatait ; et il alla sans souffrir rejoindre son frère.

La révolution Mazel-Tovienne

Titre original : « The Mazel Tov Revolution », from Analog.
© 1974 by The Conde Nast Corporation.

Je peux dire avec exactitude comment est née cette nouvelle. Un beau soir je me trouvais en compagnie de mon excellent ami Jack Dann, et nous parlions d'anthologies. Il voulait publier une anthologie à thème – du genre « Les Grands textes de science-fiction sur la culture potagère » — et nous évoquions un certain nombre de thèmes qui n'avaient pas encore été exploités, ou du moins pas récemment, et qui pourraient plaire au public. Je lui suggérai de faire une anthologie de science-fiction juive, puisque d'une part il est juif autant qu'on peut l'être (imaginez un croisement entre Isaac Bashevis Singer et Henry Youngman) et que d'autre part il écrit de la science-fiction. Nous dressâmes même une liste de nouvelles qu'il pourrait y intégrer.

À ma grande surprise, il trouva un éditeur. Il m'écrivit pour me commander une nouvelle de science-fiction juive – mais à trois cents le mot. Je lui répondis en lui disant, Jack, mon amitié est sans limites, mais il y a une limite inférieure à mon tarif par mot pour une nouvelle inédite. Cinq cents le mot, boychik. Il ne répondit pas à ma lettre.

Environ un an plus tard, il plaça une nouvelle anthologie, cette fois sur le thème d'astronautes voyageant plus vite que la lumière. De nouveau, à trois cents le mot. Je refusai derechef. Derechef, il refusa de me supplier d'accepter.

Et puis encore un an plus tard : des nouvelles de science-fiction sur le thème du pouvoir politique. Tarif : trois cents le mot. Là non plus, il ne voulut pas faire appel à mon bon cœur.

Il finit un jour par m'écrire pour me raconter qu'il prépare une nouvelle anthologie de science-fiction juive. Je commence à me sentir l'âme d'un Dr Frankenstein. Trois cents, à prendre ou à laisser. Du coup je m'assois à ma table de travail et je ponds une nouvelle juive traitant de l'effet d'un voyage « plus vite que la lumière » sur le pouvoir politique : La révolution Mazel-Tovienne. Que je m'empresse de vendre à Analog cinq cents le mot.

Moralité : je vends peut-être ma plume pour vivre, mais au moins je fais mon propre prix !

Ceci est l'histoire du □ vénéré /□ méprisé Chaim Itzhok (tracer une croix dans la case correspondante). Et la mienne. Et de comment nous □ donnâmes à 238 planètes les moyens de se doter d'un régime démocratique /□ semâmes une pagaïe noire (*idem*). Avec vingt ramettes de papier et un vieux caillou. Je sais, vous pensez probablement tout connaître de cette affaire. Mais vous ne savez presque rien, c'est moi qui vous le dis, car comme par hasard des choses comme le chantage et les tentatives d'assassinat n'ont jamais droit de cité dans les livres d'histoire. Alors lisez jusqu'au bout, d'accord ?

Tout a commencé, pour moi du moins, alors que j'étais coincé sur Vauvert il y a un quart de siècle. Vous pensez sans doute que ça ne vous déplairait pas, à vous, d'être coincé sur Vauvert, pas vrai ? Vauvert, le jardin fleuri de la Confédération, la seconde capitale de l'humanité, le monument à la gloire de l'ingénierie humaine et tout le tintouin, terraformé jusqu'à la dernière molécule. Quand j'explique aux gosses à quoi ça ressemblait en 09, ils secouent la tête d'un air incrédule.

À l'époque, Vauvert faisait partie de ces endroits où il vous arrive d'apercevoir un touriste, pour la bonne raison que les touristes n'y vont jamais et que par conséquent ils se remarquent. C'était un des derniers avant-postes du second Empire avorté de Georges, et il équilibrait péniblement sa balance des paiements en exportant du plomb et du cadmium. De bons métaux lourds bien toxiques dont les oxydes couvraient la planète comme l'herbe couvre la Terre. Il fallait se balader dans une combinaison en amiante avec un climatiseur sur le dos, tellement c'était près de Rigel.

C'est encore bien trop près à mon goût, mais on me dit qu'avec la nouvelle stratosphère opacifiée, Rigel n'est plus qu'une petite boule bleue qui donne des aurores et des crépuscules spectaculaires. Je n'ai jamais vraiment eu envie d'aller me rendre compte sur place, après le bail que j'y ai passé il y a longtemps à travailler sous ses rayons bleus impitoyables, à me demander dans combien de temps j'allais devenir stérile malgré les sous-vêtements en plomb, et à sentir ma peau se cancériser à vue d'œil sous les radiations.

J'y ai rencontré le vieux Chaim au *University Club*, un bar louche qui datait de l'Empire. Comment je me suis retrouvé dans cette galère ? C'est toute une histoire, une histoire que je ne peux pas raconter rapport au mari qui est toujours vivant, mais toujours est-il que je me retrouvai fauché comme les blés et au bout du rouleau dans ce cul-de-sac de malheur à l'âge encore tendre de trente ans.

J'étais assis, seul, au *University Club*, sans prêter attention au

serveur, à broyer du noir devant ma bière matinale, quand ce vieux Chaim a fait son entrée. Il avait dans les soixante-dix ans, mais il paraissait plus vieux, avec toutes ses rides et son air d'avoir tout vu, et j'ai commencé à préparer une excuse pour le cas où il voudrait pleurer dans mon giron en me racontant ses malheurs.

Mais il commanda une tasse de vrai café, et quand il paya, je me suis débrouillé pour jeter un coup d'œil à son crédit-flash. Le nombre avait trois zéros de plus que le mien. N'ayant aucun préjugé contre les millionnaires, j'ai engagé la conversation.

Il n'y avait qu'un sujet de conversation sur Vauvert, étant donné que le climat ne variait jamais et que personne ne faisait de politique : mon pauvre ami, qu'est-ce que vous êtes venu faire ici ?

« C'est ce qu'il y a de plus près de l'endroit où je veux aller », dit-il, ce qui était ridicule. Ensuite il me posa la même question, et je lui expliquai ma situation, et pendant quelques minutes nous nous lamentâmes sur l'inconstance de ces dames. Je finis par lui demander où, au juste, il allait.

« C'est assez intéressant », dit-il. Deux autres personnes étaient entrées dans le bar. Il les regarda nonchalamment. « Vous ne voulez pas qu'on aille s'asseoir à une table ? »

Il attira l'attention du serveur et commanda une nouvelle tasse de café, il dut remarquer la tête que je faisais – avec le prix de deux cafés j'aurais pu me saouler pendant une semaine – et me commanda une grande chope de bière. Nous portâmes nos boissons jusqu'à une table et il alluma l'écran sonore électronique, qui marchait dans les deux sens.

« Est-ce que vous êtes homme à tenir votre langue ? » Il avala prudemment une gorgée de café.

« Pour sûr. Un secret de plus ou de moins... »

Il m'observa pendant un long moment. « Ça vous dirait de gagner un bon morceau de deux millions de CUs ? »

Un billet de retour en valait à peu près cent mille. « Ça dépend de ce que j'aurais à faire. » Je n'aurais pas, par exemple, accepté de sauter d'un immeuble dans une citerne pleine d'huile bouillante. Dans de l'eau bouillante, si.

« Je ne peux pas vous le dire exactement, parce que en vérité je ne le sais pas. Il se pourrait qu'il y ait un risque, mais ce n'est pas certain. À coup sûr plusieurs semaines d'inconfort.

— J'ai l'habitude, depuis que je suis ici. »

Il désigna du menton l'insigne sur mon blouson de vol. « Vous avez toujours votre licence ? »

— En principe, oui.

— Vous avez un fonds de garantie ?

— Non. Je vous l'ai déjà dit, j'ai dû filer à l'anglaise. Mon fonds est

sur Perrin. Je n'ose pas...

— De toute manière, ce n'est pas un problème. On ne quitterait pas le système. » On a besoin d'un fonds de garantie pour les vols interstellaires, mais quand on va d'une planète à l'autre à l'intérieur d'un système solaire, les sommes en jeu sont beaucoup moins élevées.

« On ne quitterait pas le système ? Ce système-ci ? Je ne savais pas que Rigel avait une autre...

— Rigel a une autre planète, cataloguée sous le nom de Biarritz. Elle n'a jamais été officiellement baptisée et ne figure sur aucune carte pour la simple raison qu'il n'y a rien dessus.

— Sauf quelque chose que vous voulez vous approprier.

— Que beaucoup de gens, peut-être, voudraient s'approprier. »

Mais il refusa de m'en dire plus. Nous discutâmes jusqu'à midi. Chaim en profita pour me sonder, pour voir s'il pouvait me faire confiance, s'il voulait de moi comme associé. Il y avait des tas de pilotes bloqués sur Vauvert. Je devais découvrir par la suite qu'il en avait interviewé une demi-douzaine avant moi.

On parlait d'enfants ou d'un truc dans ce genre-là quand il s'est soudain redressé et m'a dit : « C'est bon. Je crois que vous ferez l'affaire comme pilote.

— Parfait. Et maintenant expliquez-moi un peu...

— Non, il est trop tôt. Vous n'avez pas besoin de tout savoir à l'heure qu'il est. Quel est votre numéro de crédit ? »

Je le lui communiquai et il tapa une série de numéros sur son crédit-flash. « Voilà votre avance », dit-il. Je consultai mon flash et je veux bien être pendu si je n'étais pas plus riche de 50 000 CUs. « Vous toucherez la même somme plus tard, si Biarritz ne donne pas les résultats escomptés. Si ça marche, vous aurez un pourcentage sur les bénéfices. Mais on en reparlera. »

Tout ce que je voulais, c'était le deuxième versement de 100 000. Comme ça je pourrais regagner la civilisation, engager quelqu'un pour aller sur Perrin à ma place et récupérer mon fonds de garantie. Ça me remettrait le pied à l'étrier.

« Bon. La première chose que vous devez faire, c'est nous trouver un vaisseau. Je vais organiser le financement de l'opération. » Nous quittâmes le bar et nous nous rendîmes chez le seul sténographe public (ou privé) de Vauvert, où il fit établir une lettre de crédit à mon nom.

« N'importe quel vaisseau fera l'affaire », dit-il, tandis que je le raccompagnais à son hôtel. « Yacht de plaisance, vaisseau de guerre, peu importe. Tout ce que je veux, c'est qu'on puisse y aller. Et en revenir. »

Sur n'importe quel monde civilisé, j'aurais pu entrer dans une cabine et appeler la Hartford, puis me rendre dans le port le plus

proche pour prendre possession d'un vaisseau, qu'il soit local, interplanétaire, ou, si j'avais un fonds de garantie et pouvais attendre un jour ou deux, interstellaire. Mais Vauvert était Vauvert, ce qui compliquait un peu les choses.

Je voudrais faire une digression pour le cas où vous seriez nés il y a moins de vingt ans et n'auriez pas suivi les cours d'histoire avec toute l'attention voulue.

À l'époque, nous avions deux gouvernements : La Confédération, que nous connaissons et chérissons tous, et les Locations de véhicules de New Hartford, S.A. Aucun document ne liait la Confédération à Hartford, mais dans la réalité elles étaient aussi intimement entremêlées que les mèches d'une tresse.

La Société de Location de véhicules de New Hartford, S.A. possédait pratiquement tous les brevets de base nécessaires à un voyage interstellaire, ainsi que tous les vaisseaux interstellaires, y compris les quatre vieux rafiot qui avaient survécu à la désastreuse tentative impérialiste de Georges VIII.

Ras le bol de votre planète ? Vous cherchez la liberté religieuse, l'aventure, un bol d'air ? Vous avez des créanciers aux trousses ? Rassemblez assez de monde et la Hartford vous louera un vaisseau – à des conditions astronomiques, mais à un tarif très bas. En fait, les deux premières générations ne payaient presque rien (pendant que les intérêts s'accumulaient), mais c'est après...

Les fils payaient pour les péchés de leurs pères, et ce n'était pas une image ! Une fois qu'une colonie était suffisamment structurée, la Hartford avait le droit de lever un impôt pouvant aller jusqu'à 50 pour 100 sur toutes les transactions commerciales. Et la Hartford prenait soin de limiter cette taxe de façon qu'elle ne rembourse que les intérêts du prêt sans entamer le principal, ce qui lui rapportait à elle, la Hartford, un revenu à perpétuité. Les dés étaient pipés (avec la bénédiction de la Confédération), et tout le monde le savait. Mais il n'y avait que ces dés-là sur le marché.

La Hartford avait un représentant sur chaque planète et elle lui envoyait suffisamment de fonds pour qu'il soit invariablement le citoyen le plus riche, et généralement le plus influent, de la planète. Si un gouvernement planétaire essayait de se soustraire à la tutelle de ce capitalisme sauvage, leur représentant avait en général assez de poids et d'influence pour y mettre bon ordre.

Il y avait des clauses particulières et des ajustements techniques. La plupart des planètes ne laissaient pas l'argent passer directement de la poche du contribuable dans les caisses de la Hartford, mais utilisaient de préférence un système d'impôt progressif qui appauvissait les

riches et renvoyait les pauvres dans leurs foyers où ils fabriquaient de nouveaux contribuables au lieu de manifester dans la rue.

Si vous avez jamais fréquenté les tavernes mal famées où l'on trouve des pilotes et d'autres individus louches du même acabit, vous avez dû les entendre chanter la vieille chanson à boire : *Mon cœur appartient à ma mère, mais la Hartford possède tout le reste.*

Même sur Vauvert, la Hartford possédait les trois quarts de chaque citoyen. Cela ne voulait pas dire pour autant qu'ils avaient équipé Vauvert d'un beau spatioport tout neuf hérissé de vaisseaux de toutes tailles et de tous rayons d'action. Non, il n'y avait que la navette bihebdomadaire en provenance de Steiner, qui déposait des fournitures et repartait les soutes pleines de cadmium.

Il fallait reconnaître qu'un vieux vaisseau interplanétaire à faible rayon d'action n'aurait pas été d'une grande utilité sur Vauvert. À quoi aurait-il servi ? Au mieux à se mettre en orbite autour de Vauvert – qui n'était déjà pas folichon vu du sol – ou à faire une promenade jusqu'à Biarritz. Et il y avait des moyens plus drôles de jeter l'argent par les fenêtres, même sur Vauvert.

Il apparut néanmoins qu'il y avait bel et bien un vaisseau interplanétaire sur Vauvert, mais c'était une pièce de musée. Il s'appelait le *Bonne Chance* et cela faisait deux cents ans qu'il prenait la poussière. C'était le vaisseau que Biarritz en personne avait utilisé pour visiter le caillou qui portait son nom, à défaut de mieux. Il était sous séquestre à cause d'une affaire d'arriérés d'impôts, et nous pûmes l'acheter pour une somme à six chiffres.

C'est à partir de là que les problèmes ont commencé. Tout était en français, depuis les légendes des cadrans jusqu'au manuel d'utilisation en passant par le livre de bord. Je me suis procuré un dictionnaire et un marqueur indélébile et j'ai dû tout renommer. Et Chaim et moi passâmes je ne sais combien d'après-midi et de soirs à traduire le manuel.

Le moteur à fusion était en bon état – pas de pièces mécaniques plus grosses qu'une molécule – mais le reste du vaisseau laissait à désirer. Vauvert n'avait pas une atmosphère très lourde, mais elle était faite principalement d'oxygène, et d'oxygène *chaud*. Le carénage était piqué et il a fallu le reponcer. Les composants électroniques avaient été exposés pendant deux siècles à suffisamment de radiations ionisantes pour faire muter un couple de mouches en un troupeau de vaches violettes. La plupart des appareils de guidage et de communications durent être réparés ou remplacés.

Nous employâmes plus de la moitié des paumés de Vauvert – des paumés assez qualifiés, bien sûr – pendant une semaine à retaper cette vieille guimbarde pour qu'elle ressemble vaguement à un vaisseau. Je la mis en orbite, seul aux commandes, et décidai que je pourrais en

tirer une vingtaine d'A.U. et revenir sans trop de risques.

Chaim jouait toujours les conspirateurs. Il me confia une liste de fournitures à acheter, mais elle ne me donna aucune indication quant à notre mission une fois sur Biarritz : il n'y avait que de l'air, de l'eau, du café et de l'alcool, de quoi faire tenir deux hommes pendant quelques mois. Plus un dôme géodésique préfabriqué dans lequel vivre.

Chaim finit par m'annoncer qu'il était prêt à partir et je déclenchai la check-list automatique, environ deux heures de contrôles de systèmes qui étaient censés m'assurer que le vaisseau n'allait pas se vaporiser sur l'aire de lancement quand j'appuierai sur le bouton indiquant *Mise à feu*. Je dis une prière païenne à l'intention de Norbert Weiner et descendis au *University Club* pour un dernier verre, ou peut-être plus. J'aurais pu m'offrir un établissement plus chic avec les 50 000 CUs sur mon crédit-flash, mais je n'avais pas envie de renier mes origines.

Je revins une demi-heure environ avant la fin de la check-list automatique et trouvai Chaim en train de surveiller le chargement d'une grosse caisse à bord du *Bonne Chance*. « Qu'est-ce que c'est que ce truc-là ? lui demandai-je.

— Les papiers de Mazel Tov, dit-il sans cesser de regarder les manutentionnaires.

— De Mazel Tov ?

— Ça veut dire “bonne chance”, ou peut-être “au revoir”. Pas facile à traduire. Si on le prononce comme ça – et il répéta la formule d'un ton sarcastique –, ça peut vouloir dire “bon débarras” ou “bon vent”. C'est clair ?

— Non.

— Parfait. » Ils finirent de charger la caisse et verrouillèrent la baie de la soute. « Aidez-moi à porter ça. » C'était une boîte en métal gris dont Chaim affirma qu'elle contenait un transrécepteur tachyphasé tout neuf.

Si vous êtes assez jeune pour avoir toujours connu le processus de tachyphasage, autrement dit la possibilité d'appeler Sirius d'une cabine ordinaire, laissez-moi vous dire qu'à l'époque où j'ai fait la connaissance de Chaim, ces merveilleux petits appareils n'existaient que depuis un an. Avant, si vous vouliez communiquer avec quelqu'un se trouvant à des années-lumière de là, il vous fallait écrire votre message et le confier à un vaisseau de la Hartford, puis attendre des semaines sinon des mois pendant qu'il passait d'une planète à l'autre (au gré de la Hartford) avant d'aboutir dans les mains de son destinataire.

Une fois dans la cabine de pilotage, j'amarrai la boîte et appelai les autorités portuaires pour leur demander notre masse finale. Ils me la

donnèrent et j'introduisis le chiffre dans le programme de l'ordinateur de vol. Après quoi nous mîmes tous deux nos harnais.

Le voyant vert finit par s'allumer. J'enfonçai la touche *Mise à feu* et la verrouillai, et quelques secondes plus tard le moteur gronda. Le vaisseau frémit comme l'aurait fait n'importe quel vieillard soumis à si rude épreuve, et monta tout droit en laissant dans son sillage ce qui devait être le gaz de combustion le plus polluant de l'histoire des transports humains : du plomb chaud ionisé et légèrement radioactif. Cette bonne vieille Biarritz, paix à ses cendres, savait faire des économies en masse de réaction.

J'avais programmé un itinéraire sans détours gastronomiques – un G et demi jusqu'au bout, avec tête-à-queue à mi-parcours. Ça allait quand même nous prendre deux semaines. Chaim aurait pu passer le temps à me raconter de quoi il retournait, mais il préféra rester vautré à lire *Guerre et Paix* et une bande de contes populaires russes du Moyen Âge, en levant les yeux de temps en temps pour rire dans sa barbe, le regard perdu.

Après coup, j'ai mieux compris sa manie du secret (encore qu'il y eût déjà bon nombre de gens dans une partie de la confidence). Non que j'eusse été tenté de le doubler. Mais m'avoir dit, comme il l'avait fait, que c'était un coup de deux millions de CUs, c'était un peu comme dire à Achille d'apporter un marteau et des clous pour construire un cheval, histoire de faire une blague aux Troyens.

Du coup, je m'installai de mon côté avec ma propre lecture, deux semaines durant, justifiant mes appointements toutes les deux heures en appuyant sur un bouton pour activer un contrôle continu des systèmes. J'aurais pu programmer le bouton de façon qu'il s'enfonce de lui-même ; mais bof...

À la fin des deux semaines, je dus tout de même mériter mon salaire. Tandis que l'affichage de la « vitesse relative à la destination » atteignait lentement zéro, je scrutai l'obscurité par le hublot. Rien.

Le radar trouva la planète sans trop de problèmes. On ne l'avait manquée que de neuf mille kilomètres et des poussières. On apercevait son disque bleu-gris une fois qu'on regardait dans la bonne direction.

Atterrir avec un vaisseau tel que le *Bonne Chance* est un jeu d'enfant si on a une bonne planète bien lourde. Tout est automatique, sauf la sélection de l'ultime carré de sol que vous voulez calciner (les autorités portuaires vous font passer l'envie de recommencer si vous loupez l'aire d'atterrissage). Mais avec une boule de poussière ultra-légère comme Biarritz, c'est une autre paire de manches. Il n'y a tout simplement pas assez de gravité, et les servomécanismes ne réagissent pas assez vite. Ils essaient de vous faire atterrir au centre de gravité du caillou, qui en l'occurrence se trouvait sous quarante-neuf kilomètres de basalte solide. Du coup, il faut manœuvrer manuellement, au radar

et au pifomètre. Ça tient plus de la mise à quai d'un bateau que de l'atterrissage d'un vaisseau spatial.

Alors je me suis planté. Ça peut arriver à tout le monde.

Au début je n'étais vraiment pas peu fier de mon atterrissage. Même ce vieux Chaim m'a félicité. On s'était posé sur la surface à moins d'un centimètre à la minute, et les trois sabots en même temps. Il n'y avait pas eu le moindre rebond.

Chaim et moi étions déjà en combinaison, et tout l'air avait été évacué – mesure de précaution standard pour le cas où quelque chose foirerait effectivement. Mais comme l'atterrissage n'avait pas posé de problèmes, nous descendîmes pour commencer à décharger.

Ce qui tient lieu de gravité sur Biarritz ne fait même pas l'équivalent d'un huitième de G. Si vous laissez tomber votre chaussure, elle mettra cinq bonnes secondes à toucher le sol. Nous descendîmes donc à la cale, en nous laissant pratiquement tomber, tout gauches après quinze jours à un G et demi.

Pendant que j'ouvrais la porte de la soute, nous entendîmes tous deux un grondement sourd, transmis depuis la surface par l'intermédiaire des sabots d'atterrissage. Chaim me demanda si c'était le sol en train de se tasser. Je n'avais jamais rien entendu de semblable, mais répondis que c'était probablement le cas. Nous avions raison.

J'ouvris la porte et nous regardâmes au-dehors. Biarritz était exactement tel que je me l'étais imaginé : un caillou, un gros caillou parsemé de cratères et sans aucun intérêt. La seule chose qui venait rompre l'exaspérante monotonie du paysage était la grande tache argentée de plomb congelé qui se trouvait juste en dessous de nous.

On aurait dit qu'on avait de la gîte. Je crus à un effet d'optique – si le vaisseau n'avait pas été vertical à l'atterrissage, mes instruments me l'auraient dit. Puis la tache argentée commença à bouger et à disparaître sous le fuselage, très lentement. Il me fallut une seconde pour réagir.

Je poussai un juron peu original et me ruai maladroitement vers l'échelle en direction de la salle de pilotage. Une simple poussée du moteur principal et nous aurions pris tranquillement de l'altitude. Trop tard.

Ce fut assez simple de reconstituer ce qui s'était passé après coup. Nous nous étions posés sur un promontoire rocheux qui avait cédé sous le poids du *Bonne Chance*. Le bruit que nous avions entendu était celui du rocher qui se brisait et qui tombait de quelques mètres, ce qui avait donné une gîte de dix degrés au vaisseau. La friction entre nos sabots d'atterrissage et le basalte était négligeable étant donné la faible gravité, et nous avions glissé le long de la faible pente jusqu'au fond de la cuvette, où le *Bonne Chance* s'était très gracieusement

couché de tout son long. Quand je parvins jusqu'à la salle de pilotage après avoir été valdinguer au ralenti, tout était de travers et les instruments éteints. Mais alors, morts...

Chaim, lui, se débattait comme un beau diable sous un amoncellement de caisses qu'il avait tout juste eu le temps de désarrimer avant que le vaisseau ne se couche. Je lui expliquai la situation tout en l'aidant à se dégager.

« Alors on est coincés ici, hein ?

— Je ne sais pas encore. Il faut que je voie s'il n'y a pas moyen de bricoler quelque chose.

— Ça ne fait rien. C'est embêtant, mais pas catastrophique. On va être si riches qu'on pourra faire venir une flotte entière à la rescousse demain matin, si on veut.

— Peut-être », dis-je, tout en sachant qu'il n'en était rien. Même s'il y avait un vaisseau sur Vauvert, il ne pourrait en aucun cas faire le trajet en moins de dix jours. « La première chose à faire en attendant, c'est de monter le dôme géodésique. » Nos combinaisons n'avaient pas de système de recyclage, ce qui voulait dire que nous avions dix heures devant nous avant d'avoir à apprendre à respirer du gaz carbonique.

Nous fouillâmes dans l'amoncellement des caisses et finîmes par trouver les composantes du dôme. Je l'installai sur un morceau de terrain relativement plat et tirai sur la lanière. Le dôme se constitua sous mes yeux sans anicroche. Chaim commença à décharger le vaisseau pendant que j'installais le système de survie.

Il s'amusait bien, le vieux, à balancer les caisses depuis la porte de la soute et à les regarder tomber au ralenti deux mètres plus bas. La seule qui se brisa fut une caisse de whisky – et chacune de ces satanées bouteilles explosa, provoquant un nuage de cristaux bruns qui se dissipa lentement. Ce qui fait que Biarritz est la seule planète de l'univers à avoir une atmosphère parfumée au bourbon.

Quand Chaim en arriva à sa boisson, un carton de gin, il le descendit à la main.

Nous aménageâmes le dôme pendant qu'il chauffait. J'ouvrais encore des caisses quand le *bip* se fit entendre, signalant qu'il y avait suffisamment d'oxygène et de chaleur pour y vivre. Chaim devait se fier plus volontiers que moi aux appareils automatiques, car il enleva immédiatement son casque et ôta sa combinaison sans perdre une seconde. J'enlevai mon casque, histoire de pouvoir communiquer plus facilement, mais continuai à ouvrir la dernière caisse, celle dont Chaim disait qu'elle contenait « les papiers de Mazel Tov ».

Je finis par enlever le couvercle et jetai un coup d'œil à l'intérieur. En effet, elle était pleine de feuilles de papier volantes en piles.

J'en pris une liasse pour les examiner. « Des formulaires

d'immigration ? »

Chaim était assis sur une pile de cartons contenant des aliments et enlevait sa doublure de combinaison. « Tout juste. Notre fortune.

— Office de l'immigration de Mazel Tov », dis-je, lisant l'en-tête de la feuille que je tenais à la main. « Qui...

— Vous êtes la moitié des effectifs. Moi, l'autre moitié. Mazel Tov est la planète qui se trouve sous vos pieds. » Il se leva. « Où avez-vous mis nos vêtements ?

— Quoi ?

— Le sol est froid.

— Ah, euh, près de la cuisine. » Je suivis des yeux son dos nu plein de plis tandis qu'il traversait le dôme. « Écoutez, on ne peut pas s'amuser à *baptiser* une planète...

— Ah non ? » Il fouilla dans la garde-robe et trouva un collant rouge qu'il enfila en se tortillant. « Et qui m'en empêcherait ?

— La Confédération ! La Hartford ! Il faut déposer les statuts. »

Il trouva une tunique orange qui jurait affreusement avec le reste et l'enfila. D'une voix assourdie : « Qu'à cela ne tienne. Je vais déposer des statuts.

— Comme ça, la bouche en cœur... »

Il se mit en devoir de boucler ses bottes et me regarda non sans amusement. « Non, pas comme ça, la bouche en cœur. Vous ne voulez pas qu'on se fasse un petit café ? » Il remplit deux tasses d'eau et les plaça dans le chauffeur.

« On ne peut pas déposer une demande de statuts pour un caillou occupé par deux personnes.

— Vous avez raison. Vous avez mille fois raison. » La minuterie coupa le chauffeur. « Crème et sucre, dans votre café ?

— Écoutez – non, je le prends noir – vous voulez dire que vous avez fait imprimer de faux...

— Attention, c'est chaud. » Il me tendit ma tasse. « Asseyez-vous, détendez-vous. Je vais vous expliquer. »

J'étais encore en combinaison, sans le casque, et la position assise n'était guère plus confortable que la position debout. Je m'assis néanmoins.

Il m'observa par-dessus le bord de sa tasse, à travers un voile de vapeur qui montait à une vitesse surprenante. « J'ai gagné mon premier million quand j'avais votre âge.

— Faut bien débiter.

— Ouais. J'ai gagné un million et j'en ai versé 85 pour 100 au gouvernement de Nueva Argentina, qui l'a reversé à la Société de Location de véhicules de New Hartford, S.A., après avoir prélevé une petite commission au passage.

— Ça devait être dur à avaler.

— Ça m'a mis en colère. Ça m'a fait réfléchir. Et une idée a commencé à germer dans ma tête. » Il avala une gorgée de café.

« Continuez.

— Je suppose que vous n'avez jamais entendu parler de la Société de transports Itzkhok ?

— Non. Je m'en souviendrais, je crois.

— Très peu de gens en connaissent l'existence. Ça a toutes les apparences d'une petite société. Quatre vaisseaux interplanétaires, tous plus petits que le *Bonne Chance*. Mais ils font du commerce interstellaire.

— Les étoiles doivent être très proches les unes des autres.

— Non... Ils ont commencé il y a environ vingt ans. Le voyage le plus court est à moitié terminé. L'un des vaisseaux en a pour plus d'un siècle avant d'arriver à sa destination.

— Ça ne tient pas debout.

— Oh, que si ! Ça tient debout, et plutôt deux fois qu'une. » Il posa sa tasse et entremêla ses doigts.

« Il y a certains objets dont la valeur ne peut que croître au fil des années. Les bijoux, les antiquités, les objets d'art. C'est le seul genre de fret que je transporte. Officiellement.

— Je vois. Enfin, je crois que je vois.

— Vous n'en voyez que la moitié. J'achète ces objets sur des planètes relativement pauvres et je les transporte jusque sur des planètes relativement riches. Je n'ai eu aucun mal à trouver des actionnaires. Évidemment, la Hartford n'a pas vu ça d'un très bon œil.

— Qu'est-ce qu'ils ont fait ? »

Il haussa les épaules. « Ils m'ont intenté un procès. Mais j'avais étudié la loi de près avant de fonder Itzkhok. Ils ne se sont pas acharnés – ma société ne gagnait pas un dix millième des bénéfices annuels de la Hartford. Et j'ai gagné.

— Pas seulement le procès, j'imagine.

— Trois milliards de CUs, en toute légalité. Mais l'important, c'est que j'avais établi un précédent légal dans un domaine resté vierge jusque-là.

— Je ne vous suis plus. Qu'est-ce que ça a à voir avec...

— Tout. Un peu de patience. Avec l'argent ainsi gagné, et avec de l'argent venant d'ailleurs, j'ai commencé à constituer une flotte. Par l'entremise d'un certain nombre de sociétés fictives, en rachetant d'anciens vaisseaux, en en faisant construire de nouveaux. À l'heure qu'il est, je suis propriétaire ou locataire de quelque deux mille vaisseaux. La plupart d'entre eux sont chargés et attendent sur leur aire de décollage en ce moment même.

— Attendez. » L'économie n'avait jamais été mon fort, mais il y avait un certain nombre d'évidences de base. « Vous allez faire baisser

les cours sur vos propres produits. Le marché des vieux tableaux doit quand même être saturé...

— Très juste. Mais la plupart de ces vaisseaux ne transportent pas un fret de ce genre. Le plus proche, par exemple, se trouve actuellement sur Tanger et son cap est mis sur Vauvert. Il contient près de cent mille mètres cubes d'eau.

— D'eau ?...

— Un vieux paquebot que j'ai inondé entièrement. J'ai juste laissé un peu de place libre pour que l'eau puisse geler, au cas où le chauffage...

— Parce que sur Vauvert...

— Sur Vauvert il n'y a pas une molécule d'eau qui n'y ait pas été apportée par l'homme. Chaque goutte est recyclée, mais il y a une déperdition de un pour cent par an environ.

« Ce soir ou demain, je vais appeler Vauvert et leur proposer de leur vendre 897 000 kilogrammes d'eau. À prix coûtant. Livraison dans six ans. C'est long, comme délai de livraison, mais ça leur coûtera un centième du prix habituel que leur demande la Hartford.

— Et vous, vous allez y laisser votre chemise.

— Ça dépend du point de vue. La plus grosse partie de mon capital est placée dans une multitude de vaisseaux petits et lents. J'ai des actions dans les trois quarts des vaisseaux interplanétaires existants actuellement. Si mon plan fonctionne, leur valeur va doubler en quelques heures.

« Quant à la Hartford, elle va y laisser plus que sa chemise. Sur 298 planètes, il y en a 237 qui se trouvent dans une situation semblable à celle de Vauvert. Ils dépendent de la Hartford pour la fourniture d'eau, de graines, de médicaments, ou de quelque autre produit nécessaire à la survie.

— Et vous avez passé des accords...

— Exact. Avec chacune de ces planètes. En cassant les prix avec une réduction de 90 pour 100 au moins par rapport à ceux de la Hartford. » Il but le reste de son café en une gorgée.

« Qu'est-ce qui empêche la Hartford de vous jouer le même tour ?

— Rien. » Il se leva et se prépara une nouvelle tasse. « Ils vont probablement essayer, ici et là. Je ne crois pas que beaucoup de gouvernements leur donneront la préférence pour autant.

« Prenez Vauvert, par exemple. Ils se trouvent, pour ce qui est de leur dette envers la Hartford, dans une situation plus confortable que la plupart des autres planètes, parce que c'est le second Empire qui a financé la colonisation au départ. Il n'en demeure pas moins qu'ils doivent à la Hartford plus de dix milliards de CUs, avec un intérêt annuel qui s'élève à plusieurs centaines de millions.

« Ils continuent à payer, non pas parce qu'ils se sentent liés

moralement par leur contrat avec la Hartford – les gouvernements n'ont pas de ces scrupules – mais parce que s'ils cessaient de payer, on leur couperait les vivres et ils disparaîtraient en une génération. Jusqu'à aujourd'hui, ils n'avaient pas le choix : c'était la bourse ou la vie.

— Alors ce que vous voulez faire, c'est donner à toutes ces planètes l'occasion de ne pas rembourser leurs dettes.

— Ça vous choque ? » Il s'inclina en arrière, la tasse en équilibre sur son genou !

« Un peu, oui. Je ne porte pas particulièrement la Hartford dans mon cœur mais...

— Essayez de voir les choses autrement. Comme je les vois, moi. Si vous considérez que la Hartford n'est qu'un organe du gouvernement, de la Confédération...

— J'ai toujours pensé que c'était le contraire.

— Si vous voulez, oui. Mais peu importe. Un gouvernement envoie des gens coloniser des territoires vierges. Il commence par leur donner les moyens de survivre, et ensuite, une fois que la mécanique est en marche, il prélève des droits et des impôts.

« La "dette" envers la Hartford n'est qu'un prétexte permettant de lever ces impôts et ces droits.

— Mais elle rend des services indispensables à la survie de ces colonies.

— Des services qui peuvent fort bien être payés séparément, au coup par coup. Je vais prouver aux "colonies" qu'elles peuvent se rendre ces services les unes aux autres. Ce sera encore plus facile une fois que la Hartford aura fait faillite. Il n'y aura plus de monopole sur les vaisseaux interstellaires. Plus de Confédération pour protéger les brevets.

— L'anarchie, en somme.

— Voilà un mot intéressant. Je préfère celui de révolution... Mais effectivement, une certaine confusion va régner pendant quelque temps.

— Soit. Mais si c'est une révolution que vous voulez fomenter, pourquoi n'avoir pas choisi une planète plus confortable comme quartier général ? Ou est-ce que vous cherchez seulement à vous cacher ?

— Il y a un peu de ça. Mais surtout, je voulais tout faire dans les règles. Pour cela, il me fallait une toute petite planète sans statuts.

— Je ne comprends pas. » Je me fis une autre tasse de café et maudis l'absence de bourbon. Peut-être que si j'allais dehors et que je prenais une profonde inspiration...

« Vous connaissez les conditions à remplir pour déposer les statuts d'une planète ? me demanda Chaim.

— Connais pas les chiffres. Mais il y a une densité de population et un produit planétaire brut minimal.

— Les chiffres n'ont aucune importance. Sur le papier, ils ont l'air assez modestes. Mais c'est calculé pour que le moment où une planète devient assez peuplée et assez prospère pour pouvoir prétendre à l'indépendance corresponde systématiquement à celui où elle tombe irrémédiablement sous la coupe de la Hartford par le biais de sa dette.

« C'est à cela que servent tous ces formulaires d'immigration. La moitié de ces papiers sont des formulaires d'immigration et l'autre moitié des délégations signées. Je vais revendiquer cette planète, la baptiser Mazel Tov, et accepter ma propre demande de naturalisation au nom des 4 783 immigrants. Après quoi, je vais appeler mon avocat. » Il nomma un cabinet d'avocats interplanétaire dont le siège se trouvait sur Terre, et qui était si célèbre que même moi, j'en avais entendu parler.

« Ils vont appeler une centaine de ces immigrants, qui à leur tour en appelleront dix chacun, qui à leur tour en appelleront dix autres, et ainsi de suite. Tout est arrangé. Chacun d'entre eux me paiera alors son droit d'immigration.

— Ça représente combien ?

— Dix millions de CUs minimum par personne.

— Vains dieux !

— C'est une affaire. Tout nouveau citoyen acquiert une action de la Société Mazel Tov pour chaque million investi. En une demi-heure, la S.M.T. devrait avoir un capital équivalent à celui de la Hartford.

— Mais comment avez-vous fait pour trouver quatre mille personnes capables de...

— Vingt ans de persuasion. De coordination. J'ai fait des avances à tous les millionnaires vivants dont la fortune ne dépendait pas de la Hartford ou de la Confédération. Je leur ai montré mon plan – et plus particulièrement les dispositions de sécurité qui en font un investissement extrêmement rentable et très sûr – et tous, je dis bien tous, ont signé.

— Pas une seule trahison ?

— Non. Qu'est-ce que la Hartford ou la Confédération aurait pu leur proposer en échange ? La richesse ? Le pouvoir ? Ces gens en ont déjà à revendre.

« En revanche, moi, je leur propose quelque chose qui n'a pas de prix : l'indépendance. Et, soit dit en passant, pas d'impôts, non plus. Jamais. C'est même l'article premier des statuts. »

Il me laissa ruminer la chose quelques instants. « C'est trop facile, dis-je. Si ça marche, la Confédération et la Hartford vont s'écrouler comme un château de cartes. Mais qu'est-ce qu'on aura à la place ? Quatre mille et quelques flibustiers qui auront la haute main sur le

commerce et le reste. Vous trouvez que c'est mieux ?

— Qui sait ? Mais c'est ça, une révolution : balancer la vieille équipe et installer la sienne à la place. Au moins, ce sera différent. Il est grand temps d'en changer. »

Je me levai. « Écoutez, tout ça me dépasse un petit peu. Il faut que j'y réfléchisse. Que je le digère. Et puis il faut que j'aie évalué la casse à bord du vaisseau. »

Chaim m'accompagna jusqu'à mi-chemin du sas. « Très bien, très bien. Quant à moi, je vais commencer à faire mes appels. » Il tapota le transrécepteur avec un air de réelle affection. « Ce petit machin-là est venu à pic sur le marché. C'aurait été difficile de mettre ce projet en œuvre s'il avait fallu faire passer des lettres des uns aux autres. Peut-être même impossible. »

Même avec l'aide de tous ces petits tachyons, ça ne me paraissait pas évident. Mais je n'en soufflai mot.

C'est avec soulagement que je me retrouvai dans mon élément, loin des vapeurs grisantes de la haute finance et de la basse politique. Mais ça ne dura pas.

Les choses se présentaient plutôt bien au départ. Les instruments étaient éteints pour la bonne et simple raison que le câble qui les reliait aux cellules énergétiques avait été arraché par le choc. Je le rebranchai et mis en route un contrôle des systèmes. Le contrôle dura deux secondes puis s'arrêta. Le problème portait un nom : IV-A-1-a. Il me fallut une demi-heure pour trouver le manuel, qui avait glissé vers l'avant, sous la console de pilotage.

« IV » représentait la source énergétique, en l'occurrence la fusion ; « A » symbolisait la création du champ magnétique destiné à contenir « IV » ; « IV-A-1 » était une panne du générateur de champ magnétique. Et « IV-A-1-a », bien sûr, représentait une panne irréparable. Le manuel présentait une liste de générateurs de remplacement.

C'était parfait, sauf que je ne pouvais pas faire un saut au magasin pour acheter un nouveau générateur. Et un miroir de fusion de je-ne-sais-combien de millions de gauss, ça ne se fabrique pas en frottant deux silex l'un contre l'autre. J'envoyai donc valdinguer le manuel de Mlle Biarritz à travers la cabine et regagnai le dôme.

Chaim était penché sur le transrécepteur et parlait à quelqu'un tout en consultant ses notes dans un carnet.

« On ne peut pas repartir », dis-je.

Il hocha la tête sans interrompre sa conversation. «... C'est bien ça. Quarante mille pièces, irradiées, pour 500 000 CUs... Et alors ? Eh bien oui, c'est pour rien. Qualité et délais garantis. Livraison dans sept ans environ, on vous donnera les détails... Bon, très bien. Tout le plaisir est pour moi. C'est moi qui vous remercie, monsieur. »

Il raccrocha, se renversa en arrière en éclatant de rire. « Ils croient que je suis fou à lier !

— On ne peut pas repartir, répétais-je.

— Ne vous inquiétez pas. *Ne vous inquiétez pas* », dit-il en désignant un crédit-flash grand modèle branché sur le transrécepteur. Il indiquait un chiffre élevé qui grossissait sans arrêt. « Voilà le capital de la Société Mazel Tov », dit-il en riant à nouveau.

« En minimales ?

— Non, en crédits universels lourds. »

Je comptai les chiffres. « Cent vingt-huit milliards... de CUs ?

— Tout juste. Tout juste. Vous voulez aller à Vauvert ? Mais mon ami, on le fera *remorquer* jusqu'ici, si vous voulez !

— Cent vingt-neuf milliards ? » C'était vraiment difficile à concevoir.

« Buvez quelque chose ! Il faut fêter ça ! » Il y avait des glaçons et une bouteille de gin sur le sol à côté de lui. Bon Dieu, que j'ai horreur du gin !

« Je crois que je vais me faire une tasse de thé. » Le temps de me faire mon thé, de me laver un peu et d'enlever ma combinaison, Chaim en avait fini avec ses appels. Le chiffre sur son crédit-flash était de 239 605 967 000 et montait lentement.

Il emporta sa bouteille, les glaçons et un verre jusqu'à sa couchette et me demanda d'organiser notre sauvetage.

J'appelai le siège de la Hartford sur Terre. Six personnes me passèrent à leur supérieur hiérarchique et je me retrouvai en train de parler au Coordonnateur du Transit interstellaire en personne. Je découvris que les mauvaises nouvelles vont vite.

« Mazel Tov ? dit sa petite voix métallique. J'ai entendu parler de vous. Une nouvelle planète du système de Rigel, du côté de Vauvert, c'est ça ?

— C'est bien ça. On aurait besoin d'un transport, et on peut payer.

— Oh, là n'est pas le problème. C'est qu'en ce moment il n'y a pas de vaisseau de disponible. Et je ne sais pas s'il y en aura d'ici à plusieurs mois, voire un an.

— Quoi ? Mais on n'a de l'air que pour trois mois ! » Chaim était juste derrière moi et me soufflait du gin dans l'oreille.

« Je suis vraiment désolé. Mais il me semblait que du moment qu'une planète déposait ses statuts, c'est qu'elle pouvait subvenir à ses propres besoins.

— C'est criminel ! cria Chaim.

— Non, monsieur, dit la voix. Vous ne pouvez vous en prendre qu'à vous-même. Vous n'aviez qu'à ne pas déposer... » Chaim tendit le bras par-dessus mon épaule et coupa la communication d'un geste sec. Il regagna sa couchette à grandes enjambées plus gracieuses que

furieuses étant donné la faible gravité, s'assit et secoua un peu de gin dans son verre. Il le regarda et le posa par terre.

« Qui peut-on acheter ? demandai-je.

— Personne, dit-il, fixant ses yeux sur son verre. On peut essayer, mais à mon avis on se donnerait de la peine pour rien. La Hartford se bat pour sa survie, sa survie en tant que société capitaliste.

— Je connais un tas de pilotes qu'on pourrait embaucher pour presque rien.

— Les pilotes !... » dit Chaim d'un air dégoûté.

Je ne relevai pas l'insulte. « Ouais. C'est la Hartford qui programme le saut principal. Personne n'obtiendrait un saut jusqu'à Rigel. »

Nous restâmes assis en silence pendant quelque temps, moi le pilote ô combien sobre, et lui le Juif russo-martien qui était l'homme le plus riche de l'histoire de l'humanité. Un peu moins sobre que moi.

« Vous êtes sûr qu'il n'y a pas d'autre vaisseau sur Vauvert ?

— Sûr et certain, dis-je. Il m'a fallu une demi-journée pour tomber sur quelqu'un qui se souvenait du *Bonne Chance*. »

Il réfléchit pendant une bonne minute. « Que faut-il pour construire un vaisseau interplanétaire ? Je veux dire, à part de l'argent ?

— Comment ? Vous voulez dire qu'on pourrait en faire construire un sur Vauvert ?

— Exactement.

— Voyons voir. » Peut-être. « Il faut un moteur. Une cabine avec un équipement de survie. Des réacteurs d'orientation ou des gyros. Des ordinateurs de guidage et des appareils de communication.

— Eh bien ?

— Je ne sais pas. C'est le moteur qui poserait des problèmes. Ils n'ont pas des masses d'industries lourdes sur Vauvert.

— Ça ne coûte rien de poser la question. »

J'appelai Vauvert. Parlai au maire. C'était un ancien pilote (élu au suffrage universel) et je finis par le joindre au *University Club*, où il était entouré d'autres anciens pilotes. Je lui parlai technique. Chaim lui parla argent. Chaim vociféra et pleura. Finalement, un accord fut conclu.

Comme Vauvert avait une abondance de métaux lourds, le générateur principal de la seule ville de la planète était une vieille centrale nucléaire à fission. Nous trouvâmes un moyen de l'utiliser.

Après bien des vitupérations et des marchandages, les citoyens de Vauvert acceptèrent de bricoler un véhicule de fortune. En échange, ils obtenaient 49 pour 100 des actions de la Société Mazel Tov.

Chaim broya du noir pendant quelque temps, mais son sens de l'humour finit par reprendre le dessus. Il nous fallut tuer le temps pendant deux mois avec six livres déjà lus et une caisse de cinquante bouteilles de gin. Je lus *Guerre et Paix* deux fois. La seconde fois, je

dressai une liste des personnages. Je fis une grille de mots croisés avec les noms des personnages. J'appris à boire du gin, sinon à l'apprécier. J'avais le sentiment de devenir fou, et quand ce bon vieux *Salut, les gars* fit son apparition dans le ciel de Mazel Tov, je sus que j'avais perdu les pédales.

Le *Salut, les gars* était un chapelet de quatorze bâtiments rattachés les uns aux autres par un réseau de poutrelles de récupération et propulsé par un énorme réacteur atomique situé à l'arrière. Les bâtiments avaient été arrachés d'une seule pièce, avec leur équipement de survie, du spatioport de Vauvert. Le premier bâtiment, la salle des commandes, n'était autre que le *University Club*, avec ses faux lambris genre « vieux chic anglais » encore intacts. Il y avait trente paires de roues d'un côté du « vaisseau », ou devrais-je dire du bidonville volant ?

Nous découvrîmes plus tard qu'ils avaient emmené avec eux un tiers de la population de la planète, car la plupart des bâtiments sur Vauvert étaient dépourvus d'énergie, et donc inhabitables. La chose (je ne parviens pas à appeler ça un vaisseau) avait été montée sur roues parce qu'ils n'avaient aucun moyen de le hisser à la verticale pour le décollage. Ils s'étaient lancés du haut d'une falaise et avaient pris de l'altitude grâce aux réacteurs d'orientation. Le pilote me dit que ç'avait été assez éprouvant, et après avoir survécu de justesse à l'atterrissage, je ne pus que m'émerveiller de son sens de la litote.

Le vaisseau resta en suspension au-dessus de Mazel Tov et ils descendirent une échelle de coupée. Ce n'était pas une mince prouesse technique. Je me suis souvent demandé depuis si le pilote y serait parvenu s'il avait été sobre.

Le reste, dit-on, appartient à l'histoire. Et aux faits divers. Comme Chaim l'avait prévu, Hartford déposa son bilan et fut rachetée par la S.M.T. Les vieux salauds furent virés et remplacés par les nôtres, triés sur le volet.

Je n'ai pas à me plaindre. Je continue à faire la seule chose que j'aie jamais eu envie de faire. Je pilote un vaisseau interstellaire ; je circule ; je m'active. Et je suis à l'abri du besoin, avec un dixième d'action de la S.M.T.

Évidemment, ç'aurait été plus facile à avaler si le premier vauvertien venu n'avait pas cent fois plus. Je ne suis pas retourné sur Vauvert depuis qu'ils ont coulé le *University Club* dans le bronze et qu'ils l'ont juché sur un piédestal.

Habeas Mens

Titre original : « A Mind of his Own », from Analog.
© 1974 by The Conde Nast Corporation.

Il arrive parfois qu'on écrive une nouvelle pour exorciser un démon, et elle a beau soulager efficacement l'auteur, elle n'est en général guère digne d'être publiée, car le jugement de l'auteur est subordonné a priori à son besoin émotionnel. Ce type de nouvelle tient souvent plus de l'appel à l'aide que d'un genre littéraire quelconque.

Cela dit, j'avoue que la nouvelle qui suit a été écrite pour exorciser un démon, et j'aggraverai mon cas en précisant que le sujet de cette nouvelle, c'est l'apitoiement sur son sort. Mais je ne l'aurais pas incluse dans cette anthologie si je pensais qu'elle était mauvaise.

Les protagonistes de cette nouvelle sont un pied et une jambe manquants, et je ne me rappelle honnêtement plus si j'ai choisi délibérément cette infirmité, mais en tout cas elle correspondait à quelque chose. Il y a un certain nombre d'années, j'étais étendu sur une civière dans un hôpital de campagne au Viêt-nam luttant contre les effets dévastateurs d'un champ de mines piégé qu'un gus avait déclenché. J'étais une véritable encyclopédie des blessures par éclats – le champ piégé était destiné à une compagnie entière – mais les seules qui nous intéressent ici étaient la jambe gauche, plutôt amochée, et le pied droit, qui avait un trou au talon, comme un trou de chaussette. Comme, en première urgence, les chirurgiens n'avaient pas trouvé assez de peau pour recoudre les blessures de la jambe, on me l'avait emmaillotée dans un énorme pansement sanguinolent, en attendant de pouvoir faire mieux. Les mouches, c'est le cas de le dire, prenaient leur pied, et je n'arrivais pas à les chasser. Elles raffolaient aussi de ma blessure au pied droit, que les médecins n'avaient tout simplement pas vue. Il faisait une chaleur et une humidité inimaginables.

Un médecin à l'air surmené est entré dans la tente, s'est arrêté au pied de mon lit, et m'a averti que je risquais d'être amputé, après quoi il s'en alla. (Je me suis toujours demandé pourquoi il avait éprouvé le besoin de me dire une chose pareille.) Je finis par mettre la main sur un infirmier, qui m'enveloppa le pied droit dans de la gaze, histoire de le mettre à l'abri des mouches. Il ne mit, en revanche, aucun produit antiseptique dessus, et le lendemain mon pied avait une très sale mine et sentait mauvais, et je n'imaginais que trop bien à quoi pouvait ressembler ma jambe sous toutes ces couches de gaze. Même le fait de penser que ma blessure allait me faire rapatrier n'arrivait pas à me remonter le moral.

Tout est bien qui finit bien, cependant, et un chirurgien anonyme mais hyper compétent – peut-être celui-là même qui m'avait fichu une telle frousse – me retapa la jambe et le pied, ainsi que diverses autres parties de mon anatomie, et au bout de quatre mois seulement de rééducation je fus en mesure de remettre l'uniforme, puis de retourner à la vie civile.

Encore une nouvelle sur la guerre, pensez-vous. Eh bien non, ce n'est pas ce démon-là que j'essaie d'exorciser ici, même si la guerre est à l'origine de

certaines détails. Ce que j'essaie d'exorciser, c'est l'amertume plus subtile que vous ressentez lorsque vous vous apercevez un beau jour que votre auréole a disparu. J'avais un ami qui est devenu brutalement, un jour, un infirme, et il a réagi humainement, en s'aigrissant, en s'en prenant à ses proches, en s'aliénant sa famille, puis ses amis, jusqu'au jour où moi aussi, je le quittai, tout en sachant ce qu'il ressentait. Voilà pour les illusions perdues.

« Ce qu'il nous faut, c'est une technologie du comportement... N'était l'opinion générale injustifiée qui veut que tout contrôle soit mauvais, nous traiterions l'environnement social aussi simplement que nous traitons ce qui n'est pas social. »

B.F. SKINNER.

Léonard Shays rentra chez lui à Tampa après le conflit libanais, avec une malle remplie de médailles – ce en quoi il ne se distinguait pas particulièrement de ses copains – une libération pour raisons médicales, un esprit légèrement fêlé, et deux prothèses assez efficaces pour remplacer son pied gauche et sa jambe droite à partir du genou.

La mine-laser qu'il avait déclenchée lors d'une ronde dans les bidonvilles de Beyrouth avait été réglée pour viser au niveau de la poitrine, pour tuer. Mais Léonard, rendu prudent par l'expérience, avait lancé une grenade microtonne dans le taudis avant d'y entrer. L'explosion avait ébranlé le support du piège et le rayon était parti en biais vers le seuil de la porte. Au début, la douleur n'avait pas été bien grande, plus tard, elle le fut davantage. Maintenant, il n'y avait plus que la sensation de ses doigts de pieds inexistants recroquevillés dans une paralysie convulsive. Il avait du mal à marcher, mais il suivait des séances de rééducation en tant qu'ancien combattant. Il ne parvenait pas à trouver de travail, malgré son doctorat en mathématiques, mais le ministre des anciens combattants lui faisait parvenir un petit chèque tous les premiers du mois.

« Bonjour, professeur Shays. »

Son rééducateur préféré, Bennet, ferma silencieusement la porte de la salle de bains.

« Prêt pour la séance ? »

— Pas plus que d'habitude. Mais je suis prêt à sortir de ce foutu bouillon, ça oui... »

Bennet empoigna gauchement Léonard et le sortit du bain de thalassothérapie. Il le déposa sur le bord d'une table en formica et lui tendit une serviette amidonnée.

Il étudia les moignons d'un air professionnel.

« Comment va madame ? »

— Ne m'en parlez pas », dit-il en essuyant vigoureusement la sueur de ses cheveux. « Nous avons eu une longue discussion vendredi. Nous

devrions renouveler notre contrat en 98. Elle a décidé de ne pas le reconduire. »

Bennet éteignit le moteur et retira la prise de la baignoire.

« C'est son droit, dit-il, la chienne !

— Ce n'est pas à cause de mes jambes, ou plutôt de leur absence. Elle a pris son temps pour me l'expliquer ; les jambes ne sont nullement en cause.

— Elle m'a dit que c'était à cause du piano.

— Ouais, vous n'auriez pas dû vendre le piano.

— Je ne pouvais plus me servir des pédales.

— Un jour. Vous allez...

— De toute façon, je n'avais pas l'intention de le vendre ; je voulais l'échanger, même contre une guitare classique, ou un luth, si quelqu'un voulait bien.

— Ah bon ?

— J'ai fait toutes les agences de transfert d'aptitudes. Celles d'ici et de St. Pete. Je suis même allé à une agence de Sarasota spécialisée en aptitudes musicales. Je n'ai pas trouvé un guitariste qui vaille. Pas pour du Bach. Si je ne peux pas jouer du Bach, je préfère encore écouter.

— Vous auriez pu en trouver un qui soit fort pour autre chose, et apprendre Bach tout seul.

— Mon Dieu, Benny, ça prendrait des années. Je n'ai jamais appris grand-chose de nouveau au piano non plus. Je ne suis pas doué pour ça.

— C'est vous qui avez acheté le piano, à l'origine ? »

Il hocha la tête.

« À une des premières agences de transfert de Floride. À un vieux du Conservatoire de Gainsville. Il croyait que sa dernière heure était venue, il voulait se payer une dernière bordée. Je lui ai payé cinquante mille. Ça, c'était du fric, en 90.

— Ça l'est encore.

— On a guéri son cancer et un an plus tard, il s'est suicidé.

— Écoutez, si vous ne voulez pas...

— Ce n'est pas parce que je ne trouve pas de boulot et qu'il a fallu déménager à Ybor City où elle doit se munir d'un pistolet pour aller faire ses courses. Pas du tout... »

Bennet émit un bruit et redressa une pile de serviettes.

Léonard fouilla dans ses habits et prit une cigarette puis l'alluma.

« Vous ne devriez pas fumer ces trucs ici.

— C'est comme si j'étais déjà parti. »

Il se drapa dans une robe de chambre grise.

« Aidez-moi avec ce machin, s'il vous plaît. »

Bennet l'aida à enfiler la robe de chambre et l'installa sur un

fauteuil roulant.

« Vous n'aurez pas le droit de fumer en psychothérapie non plus. »

Léonard posa ses vêtements sur ses genoux et fit tourner sa chaise roulante à 180°, ses biceps hypertrophiés enflés par l'effort.

« Alors, n'allons pas immédiatement en psychothérapie. J'ai besoin de prendre l'air.

— Vous allez vous engourdir. »

— Il roula jusqu'à la porte et l'ouvrit.

« Non, il fait chaud, très chaud. »

Ils étaient seuls dans la véranda. Bennet prit une cigarette et désigna un palmier.

« Savez-vous quel âge il a ? »

Il jeta sa cigarette par-dessus le rebord et la regarda descendre les trois étages.

« Il a exactement le même âge que moi. Cinquante et un ans, c'est le jardinier qui me l'a dit, fit Bennet ; je suppose que c'est assez vieux pour un arbre.

— Pour un palmier, de toute façon. »

Léonard alluma une autre cigarette et ils fumèrent en silence.

« Je ne l'aurais pas vendu si ma voiture n'avait pas lâché. Les lames de la turbine se sont cristallisées alors que j'étais bloqué dans un embouteillage. J'ai dû faire changer le moteur et l'entraînement. Essayez un peu de vous déplacer en ville sans voiture, vous m'en direz des nouvelles. »

Bennet était de son avis.

« Oui, ça vaut bien une vie. »

Léonard jeta la nouvelle cigarette.

« On ferait mieux d'y aller. »

Il était toujours fatigué après la séance de psychothérapie, mais chaque fois, il sautillait jusqu'à la grille d'entrée et allait boire une bière au bar d'en face ; puis il marchait jusqu'au parking. Il s'était aperçu que s'il ne faisait pas au moins un ou deux kilomètres après la séance de psychothérapie, il pouvait à peine se lever le lendemain matin tellement il était engourdi.

Il rentra chez lui et fut surpris d'y trouver sa femme.

« Salut, Scottie. »

Il entra d'un pas incertain, chargé de sacs de commissions.

« Laisse-moi t'aider.

— Non. »

Il posa les provisions sur la table de la cuisine et se mit en devoir de les ranger dans le réfrigérateur.

« Tu ne me demandes pas ce que je fous ici ? »

Il ne la regarda pas.

« Non, je suis très calme aujourd'hui. »

Il s'occupa d'abord des surgelés et ouvrit la porte du coude.

« Psychothérapie, aujourd'hui.

— Ça a bien marché ?

— De toute façon, c'est ta maison autant que la mienne.

— Jusqu'en janvier, mais je ne m'y sens pas chez moi.

— Ça s'est bien passé. »

Il déplaça ce qu'il y avait dans le réfrigérateur pour faire de la place à un maigre poulet, le seul luxe qu'il s'était offert.

« Tu as fait réparer la voiture.

— Il fallait de l'argent, c'est tout.

— Tu as essayé de vendre le demi-queue ?

— Non. »

Prudemment : « Est-ce que cela veut dire que tu penses racheter le talent un de ces jours ?

— Avec quoi ?

— Eh bien, tu...

— J'ai besoin d'argent pour vivre. Le piano est à toi, tu peux le vendre, le garder, le couler en bronze si tu veux.

— Tu n'aimes pas l'avoir, parce que...

— Je n'en ai rien à... Je me moque qu'il reste ou qu'il parte. Je l'aime bien. C'est un truc amusant à dépoussiérer. Il empêche la baraque de s'envoler dans les coups de vent. Il a un certain...

— Léonard !

— Ne crie pas.

— Il n'est pas à moi. Je l'ai acheté pour toi.

— C'est ça.

— C'est la vérité.

— Tu as fait beaucoup de choses pour moi. Je t'en suis reconnaissant. Maintenant. »

Il ferma la porte du réfrigérateur et s'y appuya en regardant le mur et en tambourinant des doigts.

« Je vais finir par te le demander : qu'est-ce que tu fous ici ?

— Je suis revenue, dit-elle d'un ton égal, pour essayer de te ramener à la raison.

— Merveilleux.

— Henry Beaumont m'a dit que tu pensais vendre tes mathématiques aussi.

— C'est exact. Quand je n'aurai plus d'argent. Ça ne m'apporte rien.

— Tu as travaillé neuf ans pour avoir ce diplôme. C'était neuf longues années, tu te rappelles ? On en a passé la plupart ensemble.

— Cinq pour être exact. Cinq ans pour le doctorat. D'abord la

maîtrise, puis...

— Si tu vends tes mathématiques, tu perds tout jusqu'à l'école primaire.

— C'est vrai. Pousse l'aiguille.

— Ne rends pas les choses plus difficiles. Regarde-moi. »

Il ne la regarda pas.

« Papa pourra...

— Ce disque-là est vraiment usé. Je ne veux plus l'entendre.

— Tu essaies une fois de plus de jouer les héros. Ton courage est pour nous une source d'inspiration.

— Oh ! pour l'amour de Dieu ! »

Il s'assit devant la table de la cuisine en lui tournant le dos.

« C'est toi qui as voulu partir. Ce n'est pas moi.

— Len, si tu te voyais, ce que tu es devenu... »

Chaque fois que l'on commence une phrase en prononçant ton nom, pensa Léonard, on essaie de te vendre quelque chose.

« Ce matin, Papa m'a dit que si tu allais voir le Dr Verden...

— Son psychoconformeur.

— C'est le meilleur superposeur de l'État, Len. »

Les premiers essais de psychosuperposition thérapeutique avaient été baptisés « psychoconformation ». Cela avait une consonance déplaisante.

« Peu m'importe qu'il soit bon, le principe est toujours le même. »

Il la regarda droit dans les yeux pour la première fois.

« Je suis peut-être un pauvre type sans valeur qui passe son temps à se plaindre, mais je suis moi. Je reste moi.

— Cela me semble assez...

— Assez dérisoire venant d'un homme qui vient juste de vendre une tranche de son cerveau et qui parle d'en vendre une autre. C'est ça ?

— À peu près.

— Faux. Il y a une différence fondamentale entre le transfert d'aptitudes et la psychosuperposition.

— Non, il n'y en a pas, c'est exactement la...

— Parce que (criant presque), je peux me débarrasser de mes talents quand je sens que je n'en ai plus besoin, alors que ton psycho-imprimeur ne fait qu'ouvrir un livre quelconque pour y trouver une pers...

— Tu as tort, et tu le sais, autrement...

— Non, Scottie. Ton père t'a bercée de beaux discours. Ces...

— Papa consulte le Dr Verden depuis quinze ans !

— Et qu'est-ce qu'il y a gagné ? »

Il ne la regardait plus mais c'était comme s'il voyait le geste familier d'énumération. « Argent. Prestige. Autosatisfaction...

— Et qui est-il en train de satisfaire ? Chaque fois que je vois le vieux, je m'attends à voir Sinbad le marin ou Jack Kennedy ou quelqu'un d'autre. Il y a cinquante ans, on l'aurait enfermé et on aurait jeté la clef.

— Tu parles comme s'il était...

— Il l'est... à lier. »

Il entendit la porte s'ouvrir : « On verra ça ! » et se refermer en un murmure. Il pensa qu'il y avait là une amélioration par rapport à leur maison de Bel Air. On ne peut pas claquer une porte électrique.

Léonard se réveilla le lendemain tout engourdi bien qu'il eût fait de l'exercice. Il se serait bien permis une heure supplémentaire au lit, mais aujourd'hui, il méprisait l'image pathétique de l'estropié cul-de-jatte étendu là, impuissant. Il décida d'éviter les tourments de la douche, mit des coussinets sur ses moignons, fixa ses prothèses, et enfila un pantalon flottant.

Comme le temps était horriblement lourd, il se dit « au diable l'avarice », et mit en marche l'air conditionné. Pendant que le café chauffait, il déballa le *Journal de la Société des mathématiciens américains* le plus récent et le posa, ainsi qu'un épais bloc de papier et un crayon, sur une chaise sous le climatiseur. La cuisinière à micro-ondes sonna ; il prit son café et se mit à parcourir le premier article.

La sonnette de la porte d'entrée retentit alors qu'il en était à son deuxième article et à sa deuxième tasse de café. Il faillit ne pas répondre. Cela n'annonçait jamais rien de bon. Elle retentit à nouveau, avec insistance. Il se leva et ouvrit la porte.

C'était un petit homme à l'air affable, portant une serviette en cuir sous le bras. « Un représentant », pensa Léonard avec lassitude.

« Léonard Shays ? »

Léonard le regarda, sans plus.

« Comment allez-vous ? Je suis le docteur Verden, vous avez... »

Il poussa l'interrupteur, mais Verden avait mis son pied dans l'embrasure de la porte. La porte glissa à moitié, puis se rouvrit.

« Mme Dorothy Scott Shays est votre parente la plus proche.

— Plus maintenant.

— Je comprends vos sentiments, monsieur Shays, mais légalement, elle est encore votre parente la plus proche. Puis-je entrer ?

— Nous n'avons rien à nous dire. »

L'autre ouvrit sa serviette.

« J'ai un mandat du tribunal qui m'autorise... »

Léonard avança d'un pas incertain et empoigna le bonhomme par le col de sa chemise. Un homme en uniforme sortit de sa cachette le long du mur, à côté de la porte, et montra à Léonard sa baguette

paralysante.

« Très bien. Laissez-moi prendre mon livre. »

Le cabinet du Dr Verden était confortable et démodé de plusieurs dizaines d'années. Il y avait des boiseries en chêne et des meubles travaillés dans le même bois, le tout marié avec de l'acier bleuté et du simili cuir noir. Une vague odeur d'hôpital filtrait de l'extérieur.

« Vous savez que la thérapie sera beaucoup plus efficace si vous coopérez.

— Je ne désire pas qu'elle soit efficace. J'accepte la décision du tribunal et je vous abandonne mon corps pour le traitement. Mais mon corps uniquement. Le reste de ma personne résistera jusqu'au bout.

— Vous risquez de vous trouver plus mal en point que maintenant.

— De votre point de vue. Peut-être pas du mien. »

Verden ignore ces derniers mots en froissant bruyamment des paperasses.

« Vous connaissez le procédé.

— Mieux que je ne le voudrais. C'est comme le transfert de talent mais au lieu d'enlever ou d'ajouter une certaine aptitude, vous travaillez à un niveau plus profond. Celui de la personnalité.

— C'est exact. Nous prélevons ou greffons certains traits fondamentaux de comportement ; nous permettons au patient d'être à même de mieux réagir aux problèmes de la vie.

— De réagir *différemment*.

— Si vous voulez.

— C'est macabre.

— Non, ça ne l'est pas. Ce n'est qu'une façon accélérée de parvenir à la maturité.

— C'est jouer au Bon Dieu, c'est façonner un homme à sa propre image. Ou à une image qui puisse plaire ou...

— Léonard, croyez-vous que c'est la première fois que j'entends ces objections ?

— Je suis sûr que non. Et je suis sûr que vous n'y prêtez pas la moindre attention. Vous devriez vous rendre compte que c'est différent quand on se trouve du côté de la cognée.

— J'ai été du côté de la cognée, Léonard, vous devriez le savoir. J'ai dû me soumettre à une psychosuperposition complète pour obtenir ma licence. Je suis ravi de l'avoir fait.

— Cela vous a rendu meilleur.

— Bien sûr.

— Cela aurait pu faire partie de la psychosuperposition. Ils auraient pu vous transformer en idiot de village tout en vous convainquant que c'était une amélioration.

— Ils n'auraient pas le droit de faire ça. La psychosuperposition thérapeutique est contrôlée encore plus sévèrement que le transfert de

talent. Et vous êtes bien placé pour savoir combien il y a de contrôles pour ça.

— Vous n'allez pas me convaincre, et je ne vais pas vous convaincre. Assez perdu de temps. Allons-y.

— C'est une excellente idée. »

Il se leva.

« Venez par ici. »

Le Dr Verden l'accompagna dans une petite pièce qui sentait le désinfectant. Il y avait un lit sur roues à l'aspect compliqué, et une jeune infirmière au physique quelconque qui se leva à leur arrivée.

« Avez-vous besoin d'aide pour vous déshabiller ? »

Léonard répondit que ce n'était pas la peine ; le Dr Verden fit sortir l'infirmière, tendit à Léonard une blouse qui laissait le dos nu, et sortit.

Verden et l'infirmière furent de retour quelques minutes après que Léonard se fut changé. Il était assis sur le lit et se sentait très vulnérable. Ses prothèses gisaient en tas sur le sol.

Il se demandait une fois de plus où pouvaient bien être sa jambe et son pied d'origine.

L'infirmière avait une voix claire et plaisante.

« Veuillez vous étendre sur le ventre de ce côté, monsieur Shays, s'il vous plaît. »

Verden la corrigea :

« Professeur Shays. »

Léonard fut sur le point de dire que ce n'était pas la peine. Mais cela non plus, ce n'était pas la peine.

La jeune femme lui tendit un verre d'eau et deux comprimés, et il se demanda pourquoi elle ne l'avait pas fait alors qu'il était encore debout.

« C'est assez douloureux, professeur Shays », dit-elle d'un sourire qui se voulait encourageant.

« Je sais », répondit-il sans faire un geste pour les prendre.

« Ils ne vous transformeront pas en zombi, dit le Dr Verden. Ça ne vous empêchera pas de résister.

— Pas aussi bien, je pense.

— C'est exact, grommela Verden, ce qui veut dire qu'il vous faudra vous soumettre à l'opération une douzaine de fois au lieu de deux ou trois fois.

— Je sais.

— Et si vous résistez parfaitement, il vous faudra venir tous les deux jours pendant toute votre vie. Mais cela n'est encore jamais arrivé. »

Léonard ne répliqua pas et se tortilla pour trouver une position plus confortable.

« Vous n'avez pas idée du désagrément auquel vous vous condamnez.

— Pas de menaces, docteur. Cela ne se fait pas. »

Verden commença à l'attacher.

« Je ne suis pas en train de vous menacer », dit-il sans élever la voix. « Je vous donne des conseils. Je suis votre agent, après tout, et je travaille pour votre bien...

— Ce n'est pas un conseil que m'a transmis le tribunal, dit Léonard. Aïe ! Vous n'avez pas besoin d'être aussi brutal, je ne vais nulle part.

— Il faut une immobilité totale, pour les points de repères biométriques. »

Au niveau du concept, il n'est pas difficile de résister à une conformation de personnalité. Toute personne moyennement informée connaît la technique, et la plupart des personnes qui ne le sont pas, également. D'abord le *Souffre-rêveur*, un livre à succès, puis une douzaine d'imitations, l'ont décrite, suivis par quelques films à sensations, et enfin le feuilleton en tridi de l'après-midi *N'entre pas dans ma tête*.

La personne attachée à la table n'a pas besoin de se préoccuper du processus lui-même (inductif – chirurgical – moléculaire – cybernétique) pas plus qu'elle ne doit se demander comment fonctionne son cerveau pour pouvoir s'atteler à un problème normal. Car quand le praticien essaie de modifier une facette de la personnalité du patient, son action se manifeste sous la forme d'un rêve-problème, le plus souvent un cauchemar.

Le rêve est très réaliste, et propose au rêveur deux ou trois possibilités. S'il choisit bien, sa propre volonté ira dans le sens voulu par le praticien, et les changements cellulaires désirés en seront facilités.

S'il fait un mauvais choix – un choix illogique ou douloureux – il renforce la tendance de ses cellules cervicales à retourner à leur structure d'origine, telle une feuille de papier roulée en boule qui se défroisse.

Les rêves ont parfois une relation métaphorique avec le problème auquel s'attaque le praticien, mais la plupart du temps, ils n'en ont pas :

Léonard est chez de bons amis, un jeune couple qui vient juste d'avoir un premier enfant.

« C'est tout à fait fantastique, la façon dont il grandit », dit la jeune femme en tendant à Léonard une canette de bière fraîche. « C'est à ne pas y croire. »

Léonard sirote la bière fraîche, et la partie de lui qui a conscience

que ce n'est qu'un rêve, s'étonne du réalisme de l'illusion.

« Tiens, dit-elle en lui tendant le bébé et en riant gaiement. Il est tellement coquin. »

Le bébé mesure à peu près un mètre mais sa tête n'est pas plus grande que le pouce de Léonard.

« Il fait toujours ça », dit le mari à l'autre bout de la pièce. « C'est un vrai comédien. Serre sa poitrine, tu verras ce qui va se passer. »

Léonard serre la poitrine du bébé, et voilà que sa tête grossit, que son corps reprend des proportions normales. Il serre plus fort, la tête se gonfle et oscille au-dessus d'un torse rabougri, comme celle d'un fœtus géant.

Le mari rit si fort que ses yeux se remplissent de larmes.

Le visage de la jeune femme devient soucieux.

« Ne le serre pas si fort, s'il te plaît Léonard, ne fais pas ça, tu vas lui faire mal... »

La tête du bébé explose et un jet de liquide rouge mélangé à de la matière grisâtre et visqueuse recouvre la poitrine et les genoux de Léonard.

« Qu'est-ce qui t'a pris ? »

Léonard a ses deux jambes, elles sont revêtues d'un pantalon de treillis léopard. Il dirige prudemment sa section le long de la rue de la Rédemption à Beyrouth, en plein bidonville, par un après-midi d'été. Ils progressent de profil le long du trottoir jonché de gravats, en frôlant les murs. Une autre section, celle du lieutenant Shanker, est de l'autre côté de la rue et légèrement en retrait.

Ils arrivent à la hauteur du n°43.

Mon Dieu, non.

« C'est ici, mon lieutenant, crie Léonard à l'adresse de l'autre.

— Vu, Shays. Tu veux entrer d'abord, ou tu veux qu'on les canarde d'ici.

— Si je... euh... Si j'entre, je vais y laisser ma jambe.

— Bigre, dit le lieutenant gentiment. Ça serait vraiment dommage. Attends une seconde, on va...

— Laisse tomber. »

Léonard détache une grenade microtonne de sa bretelle et la lance à travers la porte ouverte. Tout le monde s'aplatit sur le sol en attendant l'explosion. Avant que la poussière ne retombe, Léonard a enjambé le seuil. Du coin de l'œil, il aperçoit la masse noire et poussiéreuse du générateur à un coup. Un éclair violent et une douleur vive éclatent en même temps alors qu'il descend deux marches sur ses tibias ; il tombe et la douleur s'évanouit.

Léonard est en train de pêcher sur un petit bateau à rames, à l'embouchure de Crystal River, accompagné de son meilleur ami, Norm Provoost, le garde-chasse.

Il enfila une crevette sur l'hameçon et jette la ligne. Ça mort aussitôt, faiblement. Il ferre le poisson et rembobine.

« Qu'est-ce que tu as attrapé, Len ? »

— Pas grand-chose. »

Il ramène le poisson dans le bateau. C'est une truite mouchetée, une espèce protégée. Elle est plus petite que sa main, et elle est accrochée par la lèvre.

« Elle n'est pas assez grande pour qu'on la garde », dit Norm, tandis que Léonard enlève l'hameçon. « Jolies bestioles, hein ? »

Léonard agrippe solidement le poisson par la queue et lui casse le crâne sur le bord du bateau.

« Bon Dieu, Shays ! »

Il hausse les épaules.

« Nous aurons peut-être besoin d'appâts, tout à l'heure. »

Une grande salle de cours. Van Wyck, son professeur préféré, vient de remplir un troisième tableau noir d'équations, et va vers le quatrième avec la rapidité qui le caractérise.

Sur le premier tableau, il a fait une erreur de signe. Sur le deuxième, son erreur a provoqué une faute dans une double intégration, car deux intégrales ont été consolidées à tort. Ainsi le troisième tableau n'est que du charabia et le quatrième, plus encore. Van Wyck ralentit.

« Il y a quelque chose qui ne colle pas », dit-il en essuyant une traînée de craie jaune sur son front. Il regarde fixement le tableau pendant quelques minutes.

« Personne n'a trouvé l'erreur ? »

La classe répond par un murmure négatif. Les têtes des élèves s'agitent, ils consultent leurs notes, puis le tableau. Léonard reste assis à les regarder d'un air sarcastique.

« Monsieur Shays, votre mémoire de maîtrise portait sur ce sujet. Vous avez dû trouver l'erreur, vous. »

Léonard secoue la tête et sourit.

Léonard se réveilla tout courbatu, à la nuque, surtout, et sous les courroies. Au prix de gros efforts, il souleva la tête et se rendit compte qu'il n'était plus attaché ; seule la fatigue le retenait. Il avait des marques rouge vif sur les bras.

Des souvenirs vagues et inquiétants : des équations, la pêche, Beyrouth, un nouveau-né... Léonard se demanda s'il avait résisté psychiquement autant qu'il l'avait visiblement fait physiquement. Il ne se sentait guère différent, seulement faible et endolori.

Une infirmière apparut, une petite seringue à la main.

« Que... »

Sa gorge était trop sèche pour qu'il puisse parler. Il déglutit, rien.

« Un hypnotique, dit-elle.

— Ah ! »

Il essaya de s'y soustraire, mais il n'avait même pas la force de soulever son épaule. Elle l'immobilisa d'une légère pression, et lui passa un liquide froid sur un point du bras.

« Vous voulez guérir, n'est-ce pas ? C'est simplement pour que le docteur puisse... »

Une piqûre, puis le noir.

Cette fois, Léonard se réveilla en meilleure forme. Le Dr Verden lui offrit un verre d'eau. Il en but la moitié avidement, s'interrompit pour se demander si elle ne contenait pas de drogue, puis but le reste sans plus se poser de questions.

Tout en remplissant à nouveau le verre : « Vous vous en êtes drôlement bien tiré, Léonard.

— Vous savez ce dont je rêve ?

— Nous savons ce dont vous vous souvenez. On se rappelle beaucoup de choses sous hypnose. »

Léonard essaya de se redresser, sentit la pièce danser autour de lui, puis se laissa retomber.

« Est-ce que... suis-je encore... »

Le docteur posa la carafe d'eau, feuilleta quelques pages d'un bloc-notes.

« Oui, vous avez pour l'essentiel le même profil de comportement que lorsque vous êtes arrivé.

— Parfait. »

L'autre haussa les épaules.

« Ce n'est qu'une question de temps. Je pense que vous avez commencé à réagir au traitement vers la fin. Les moniteurs m'ont recommandé de m'arrêter plus tôt... En vérité, je leur donne raison. Vous n'êtes pas en très bonne forme, Léonard.

— Je sais. Je suis asymétrique.

— Blague à part. Cela veut dire que vous serez soumis à un plus grand nombre de séances de durée inférieure. Vous allez rester plus longtemps ici, si vous ne vous décidez pas à coopérer. »

Léonard observa le plafond.

« Va falloir vous habituer à ma trombine. »

On vient de servir la salade à un dîner de gala et Léonard la mange avec la mauvaise fourchette. La jeune fille en face de lui le remarque et détourne rapidement la tête avec un sourire pincé. Léonard remet la fourchette à sa place et termine la salade avec ses doigts.

Léonard et Scottie viennent de se marier ; ils traversent le campus de l'université de Floride par une belle journée de printemps. Elle émet un bruit entre le HI ! et le OH !

« Ce n'est qu'un serpent, Scottie.

— Ce n'est pas n'importe quel serpent, c'est un serpent corail. »

Et c'est vrai. Une sale bête au venin mortel.

« Léonard !

— Je ne lui ferai aucun mal. »

Léonard court après lui et le prend par la queue avec quelques difficultés. Le serpent se tortille et se met à mordre Léonard au poignet. Scottie hurle alors que Léonard observe la lente pulsation du poison tout en maintenant stoïquement sa prise en dépit de la douleur.

Léonard revoit le rêve de Beyrouth au détail près, mais cette fois, il se force à ne pas regarder le piège laser avant de le déclencher.

« Vous faiblissez, docteur Shays. Pourquoi n'abandonnez-vous pas pour vous décider à coopérer ? »

Le médecin dit cela sans lever les yeux du dossier, plus épais cette fois, puis il fixa les yeux sur son patient d'un air froid.

Léonard se mit à bâiller longuement.

« Ce matin, il m'est venu à l'idée que je n'aurais pas besoin de résister indéfiniment, mais seulement jusqu'au moment où le père de Scottie en aura assez de payer.

— Il a payé d'avance, sur contrat.

— Vous êtes un bon menteur, docteur. C'est facile.

— Et vous êtes un mauvais patient, docteur. Mais j'aime la bagarre. »

Scottie entra et resta quelques minutes debout au pied du lit, pendant que Léonard lui débitait un monologue ininterrompu, plein d'amertume mais sans les blasphèmes prévus, sur son échec en tant que femme et être humain. Pendant sa visite, elle ne prononça que les mots « Bonjour, Léonard » et « Au revoir ».

Le docteur ne revint pas après la visite de Scottie. Léonard essaya de méditer sur l'affaire, sans parti pris.

Si Scottie le laissait tomber, le vieux en ferait autant. Il ne restait plus qu'un mois avant le terme du contrat de mariage. Si elle ne le reconduisait pas, il serait probablement relâché immédiatement. Il décida d'être encore plus méchant avec elle lors de sa prochaine visite.

Mais pourrait-il tenir encore un mois ? En dépit de ce que lui avait dit le Dr Verden, il avait le sentiment d'avoir exercé le même contrôle au cours de cette dernière séance, que lors de la première. Et il lui semblait avoir moins souffert. Quant à savoir s'il était capable de tenir encore pendant une douzaine de séances...

Léonard ne s'intéressait pas aux feuilletons de la télé, et mettait un point d'honneur à ne pas lire les best-sellers. Il n'avait qu'une idée rudimentaire et mondaine de ce que les gens imaginaient qu'il se passait dans la tête de quelqu'un soumis à la superposition. Théoriquement, on résistait par un acte de volonté – le terme lui paraissait assez juste encore que primaire – et une personne douée d'une forte volonté pouvait mieux défendre son identité qu'une personne faible. Mais il y avait des limites, disait la sagesse populaire, de sombres limites au-delà desquelles la tension psychologique pouvait briser les plus obstinés.

En théorie, on pouvait échapper à la superposition en refusant de sortir d'un des rêves provoqués – un rêve agréable qui arrivait au bon moment – en faisant preuve d'un *machisme* existentiel qui n'était jamais bien défini. Des balivernes, bien sûr. Léonard était toujours conscient de ce qui se passait pendant un scénario, et il pouvait contrôler son déroulement jusqu'à un certain point, mais quand arrivait le moment crucial, il était forcé d'agir (même l'inaction était une décision) et le rêve s'évanouissait pour laisser place à un autre. Décider de rester dans un rêve était comme vouloir, par un effort physique ou un acte de volonté, rester sur un escalier mécanique en mouvement alors qu'on est arrivé en haut.

S'échapper physiquement étant hors de question, le seul espoir pour Léonard était de continuer à résister. Les moniteurs empêchaient le Dr Verden de l'exténuer et de le droguer. Des mesures aussi draconiennes n'étaient prises que pour la réhabilitation d'un criminel ou d'un « individu dangereux ». Léonard, comble de l'ironie, avait été contre l'idée des moniteurs, quand la loi fédérale les avait créés pour renforcer la loi sur l'*Habeas mens*. Cela avait semblé être un os jeté à un électorat hystérique après la parution du *Souffre-rêveur*. Mais peut-être le gouvernement avait-il eu raison, pour une fois.

Simuler la guérison ? C'était impossible à moins d'être un acteur chevronné ou un expert en psychométrie. Et puis Verden vérifiait votre profil de comportement sous hypnose.

Pendant quelques instants, Léonard envisagea la possibilité que Verden et Scottie avaient raison ; il était en train de perdre réellement son identité. Il décida que c'était une approche improductive, même si cela pouvait être vrai.

Il imagina qu'un technicien – peut-être Verden lui-même – pouvait se laisser corrompre ; mais l'argent qu'il avait reçu pour son piano était hors d'atteinte, et la somme n'y suffirait probablement pas, de toute façon.

Le mieux était de persévérer.

Léonard, vêtu d'un uniforme qui ne lui est pas familier, est assis devant une console sophistiquée. Devant lui, une carte lumineuse du monde, sur toute la surface du mur. L'Amérique du Nord et l'Europe sont parsemées de points bleus. L'Asie est recouverte de points rouges. Au milieu de la console, il y a une serrure en relief, et la clef correspondante oscille légèrement à une chaîne autour de son cou. Son flanc gauche est alourdi par un gros pistolet dans un étui d'aisselle. Un signal lumineux s'allume toutes les trente secondes : NON FEU. À sa droite est installée une autre console, et un homme équipé de la même façon semble absorbé dans la lecture d'un livre.

Les voilà donc, les deux hommes qui déclencheront la vengeance du Monde libre en cas d'agression ennemie. Ou qui refuseront d'exécuter les ordres venus d'en haut.

Le voyant FEU se met à clignoter en rouge à la vitesse d'un stroboscope. Un téléscripateur crépite derrière eux.

L'autre prend sa clef, puis hésite et regarde Léonard. Il prononce un seul mot.

Quelle est la chose à ne pas faire ? Léonard se le demande. En tuant l'homme, il sauve la moitié de la planète. S'ils introduisent ensemble leurs clefs, les ennemis de la démocratie seront anéantis. Mais peut-être doivent-ils mourir, selon la logique du rêve ?

Léonard prend la clef et l'introduit dans la serrure en la tournant à contresens. L'autre fait de même. Le signal s'éteint.

Léonard sort le pistolet de l'étui, abat l'autre d'une balle dans la poitrine et d'une deuxième dans la tête ; puis, alors que tout s'évanouit, il se tue lui-même pour faire bon poids.

Suivent quatre autres rêves offrant des solutions de rechange de moins en moins claires.

Finalement, Léonard est assis seul devant une cheminée et lit un livre. Il parcourt une vingtaine de pages qui traitent de l'influence toltèque sur la sculpture maya : rien ne se passe.

Il décide d'arrêter sa lecture et regarde fixement le feu. Toujours rien.

Il déchire les pages du livre et les jette dans le feu. Il brûle la jaquette et la reliure. Toujours rien.

Il s'assied, détache une jambe et la jette au feu. La prothèse de son pied suit le même chemin. Il les regarde fondre sans se consumer.

Quelques heures plus tard, il s'endort.

Le Dr Verden ne vint pas le voir après cette dernière séance. Il se réveilla, l'infirmière lui fit prendre un hypnotique, et il se réveilla à nouveau plus tard. Il passa sa journée à feuilleter des revues, à regarder le cube et à se poser des questions.

Verden cherchait-il à lui tendre un piège ? L'ambiguïté des rêves signifiait peut-être que le traitement donnait des résultats ? L'infirmière ne savait rien ou refusait de parler. Pour autant qu'il pouvait le vérifier lui-même, Léonard ne ressentait aucun changement. Il était toujours furieux contre Scottie et Verden, toujours décidé à vendre ses mathématiques si l'argent venait à manquer – il ne regrettait pas d'avoir vendu le piano – et il pensait toujours que c'était une violation intolérable des libertés individuelles que de conformer un homme manifestement sain d'esprit.

Léonard subit une nouvelle séance composée de sept rêves. Dans les trois premiers, les résultats de ses actes ont un caractère ambigu. Dans les deux suivants, un caractère trivial. Dans le dernier, Léonard est couché, immobile, dans un état catatonique, dans une salle d'hôpital remplie d'autres catatoniques.

Le Dr Verden apparut cette fois sans blouse blanche et sans dossier. Léonard fut surpris de ne pas éprouver la même chose en le voyant ainsi en complet de ville, démuné des symboles de son autorité. Il décida que cela relevait d'une mascarade délibérée.

« Les deux dernières séances ont été plutôt alarmantes », dit Verden en se balançant sur les talons, les mains derrière le dos. « Ennuyeuses, en tout cas.

— Je serai franc avec vous. »

Léonard se dit que c'était là une des phrases qui inspiraient le moins confiance. Le docteur le savait sûrement. Léonard faillit ne pas saisir la franchise du propos qui suivit, en essayant de deviner pourquoi il avait dit une chose pareille. « Comment ?

— Soyez attentif, je vous prie. C'est très important. J'ai dit que vous risquez d'endommager sérieusement vos capacités mentales.

— En résistant à vos efforts.

— En résistant aussi au traitement... avec succès, de votre point de vue. C'est un syndrome très rare, et je ne l'avais pas reconnu ; mais un des moniteurs...

— ... avait un patient comme moi en 93.

— Non, il s'est souvenu d'un article dans une revue. »

Verden sortit de sa poche intérieure une liasse de papiers et les

tendit à Léonard.

« Lisez ceci, et essayez de me dire que ce n'est pas une description de ce qui vous arrive. »

Cela avait l'air très convaincant. Il s'agissait d'un article provenant du numéro de juillet 2017 de la *Revue américaine des techniques de modification du comportement*. Le titre de l'article en question était : « La Boucle de défense paranoïaque : une analogie cybernétique. » L'article était bourré de mots savants, de tableaux, et de ce genre de mathématiques approximatives dont raffolent les sociologues. Léonard le lui rendit.

« N'importe quel imprimeur est capable de vous composer ça pour deux cents dollars ; marrante, votre petite idée, docteur, mais il faudra repasser.

— Vous pensez que... »

Il secoua la tête avec lenteur, parcourut de son doigt le pli du papier, et le remit dans sa poche.

« Évidemment, vous croyez que je mens. » Il sourit. « Ça fait partie du syndrome. »

Il sortit à nouveau la revue et la posa sur la table à côté du lit de Léonard.

« Vous désirerez peut-être lire ceci, ne serait-ce que pour vous divertir. »

Puis en sortant, debout devant la porte, il ajouta, théâtral :

« Sachez que pour votre séance de demain, il y aura un moniteur supplémentaire. C'est un représentant du comité d'Éthique médicale de Floride. Il va me donner la permission d'accélérer votre traitement au moyen de drogues.

— J'essayerai donc d'être très coopératif demain. »

Il sourit dans le dos du docteur, puis se mit à rire.

Il s'était attendu à quelque chose de ce genre, mais le manque de subtilité de Verden le surprenait.

« On n'apprend pas à un vieux singe à faire la grimace », dit-il à haute voix, en pliant le papier en quatre, puis en huit, puis en seize. Il le lança dans le pot de chambre et alluma le cube.

C'était la première fois qu'il trouvait amusants les jeux télévisés.

Tandis que Léonard est soumis à l'anesthésie, il se sent heureux. Il a un plan.

Il va coopérer avec le docteur, choisir les bonnes solutions, accepter d'être guéri. Mais temporairement.

Une fois libéré, il ira à une agence de transfert de talents pour vendre ses mathématiques. Il rapportera l'argent à Verden qui aura gardé sa personnalité d'origine dans le fichier – et il se rachètera.

Audacieux !

Il attend la situation du premier rêve dans un optimisme béat.

Léonard se soumet à l'anesthésie, très heureux car il a un plan. Il va coopérer avec le docteur, choisir toutes les bonnes solutions et accepter d'être guéri. Mais ce sera temporaire. Une fois libéré, il ira vendre ses mathématiques à une agence de transfert de talents ; et rapportera l'argent à Verden qui a gardé sa personnalité d'origine sur son fichier. Il se rachètera.

Audacieusement, dans un optimisme béat, il attend le premier rêve.

Se soumettant de bonne grâce à l'anesthésie car il a un plan consistant à guérir temporairement et à vendre ses mathématiques pour se racheter à Verden au moyen de cet argent, Léonard attend de rêver.

Heureux soumis au projet de rêve de se guérir.

La Guéguerre du 2^e classe Jacob

Titre original : « The Private War of Private Jacob », from Galaxy.
© 1974 by Universal Publishing and Distributing Corp.

Cette nouvelle est la plus courte que j'aie jamais écrite, et pourtant je pourrais écrire un livre sur ses origines et sa signification. Mais je me contenterai de vous rapporter le commentaire d'un ami sur Catch-22 :

« Ceux qui n'ont jamais été soldats ne peuvent pas comprendre ce livre. Ils pensent que c'est de la fiction. »

À chaque pas le talon de la botte traverse en craquant la croûte séchée et le pied hésite, s'enfonce dans deux centimètres de fine poudre rouge, et puis ressort avec un nouveau craquement. Cinquante hommes marchant en file indienne à travers ce désert et ils font le bruit d'une grande bassine de pop-corn.

Jacob agrippa le projecteur-laser dans sa main gauche et frotta sa droite dans la poussière. Ensuite il changea son arme de main et frotta la gauche dans la poussière. Les poignées de plastique devenaient très glissantes après une journée entière de sueur, et il valait mieux ne pas laisser échapper le foutu engin au moment où on progressait en rampant et en trébuchant vers l'ennemi, et impossible de le mettre à la bretelle ailleurs que dans la cour de la caserne, rapport au conard de technicien en blouse blanche qui l'avait placée trop haut ; y restait plus qu'à l'enlever. Et à enlever le casque, aussi, tant qu'à faire. Même si ça protégeait. Qu'ils disaient. Et ils rigolaient pas, surtout pour les casques.

« Souriez, Jacob. » Le sergent Melford était toujours tout sourires et claquements de doigts avant une bataille. Et pendant la bataille, aussi. Il souriait aux barbelés magnétiques et rayonnait en regardant ses hommes se frayer un chemin à travers eux – si on allait trop vite, on trébuchait, et si on allait trop lentement, on cramait – et il souriait tristement quand un de ses hommes se faisait allumer, et il poussait un cri, un cri de joie quand ils établissaient un contact visuel avec l'ennemi, et de triomphe quand un ennemi se faisait allumer, et rien que des sourires, encore des sourires, toujours des sourires pendant toute la durée de la lamentable boucherie. « S'il ne souriait pas », avait dit le jeune-vieux Addison à Jacob il y avait fort longtemps, « si une seule fois il fronçait les sourcils ou pleurait, y aurait cinquante gars qui attendraient l'occasion de l'allumer, ce salaud. » Jacob avait demandé pourquoi et il avait dit : « T'as qu'à regarder un bon coup ce qui se passe dans ta tête la prochaine fois que ce malade t'entraîne au casse-pipes, et si tu reviens, tu me diras quel effet y t'a fait. »

Jacob n'avait rien d'un imbécile, ni à l'époque ni maintenant, et il braqua effectivement un œil mental sur ce qui se passait dans sa tête. L'effet que lui faisait ce vieux sergent Melford, c'était essentiellement le rendre content de ne pas être fou, lui aussi, et même quand ça allait très, très mal, Jacob trouvait réconfortant de se dire que lui, au moins ne prenait pas son pied comme ce dingue de sergent Melford, avec ses grands sourires et son air de toujours se bidonner.

Il aurait voulu le dire à Addison et lui demander pourquoi parfois on avait une trouille noire et on avait envie de vomir et on levait les yeux pour voir Melford en train de se marrer comme une baleine,

penché sur un cadavre calciné et fumant, pourquoi on avait comme envie de se marrer aussi, est-ce que c'était simplement dingue, horrible, ou quoi ? Addison aurait peut-être pu renseigner Jacob, mais Addison avait été touché gravement aux deux jambes et au bas-ventre et on ne le revit pas pendant un long moment et quand il revint il n'était plus jeune-vieux, seulement vieux. Et il ne discutait plus guère.

Les deux mains bien sales pour assurer sa prise sur la crosse, Jacob se sentit mieux et il rendit son sourire au sergent Melford.

« On va leur en mettre plein la gueule, sergent. » Inutile de dire autre chose, comme ça fait longtemps qu'on marche, est-ce qu'on pourrait pas se reposer un peu avant de leur rentrer dedans, sergent, ou bien : j'en ai marre et j'ai la trouille et si je dois mourir, autant que ce soit le plus tôt possible, sergent. Non. La seconde d'après, ce vieux dingue de sergent Melford serait accroupi à vos côtés et vous donnerait une bourrade et blaguerait et sourirait *cheese*, jusqu'à ce qu'on ait envie de hurler ou de prendre ses jambes à son cou mais au lieu de ça on finirait par dire : « Ouais, sergent, on va leur en mettre plein la gueule. »

La plupart d'entre nous se disaient que ce qui le rendait dingue, c'était d'avoir combattu dans cette putain de guerre depuis si longtemps, depuis plus longtemps qu'aucun d'entre nous ne pouvait se souvenir avoir entendu quelqu'un se souvenir... Et il s'en sortait toujours alors qu'une section après l'autre se faisait allumer sous ses ordres, un homme à la fois, ou deux à la fois, ou par groupes de combat entiers. Il n'avait jamais une égratignure et c'est peut-être ça qui le minait, encore que nous autres, on trouvait qu'il n'avait pas de quoi se plaindre, ce barjo.

Wesley a essayé d'expliquer la chose comme ça : « En mathématiques, le sergent Melford est ce qu'on appelle un lieu improbable. » Après quoi il essaya d'expliquer ce qu'était un lieu, et Jacob ne saisit pas vraiment, et il essaya d'expliquer ce qu'était l'improbabilité, et ça paraissait assez simple sauf que Jacob ne voyait pas ce que ça avait à voir avec les maths. Mais Wesley était beau parleur, pour sûr, et il aurait peut-être pu s'en sortir un jour s'il n'avait pas essayé de franchir les barbelés magnétiques en courant, même un civil n'aurait pas essayé de faire un truc pareil, et il était tombé et les petits insectes métalliques lui avaient bouffé le visage.

Ce ne fut que vingt ou vingt-cinq batailles plus tard (au bout d'un moment on arrête de compter) que Jacob se rendit à l'évidence : non seulement le sergent Melford ne se faisait jamais allumer, mais il n'allumait jamais personne non plus... Il se contentait de courir de l'un à l'autre en jodlant des ordres, l'air ravi, et de temps en temps il lâchait une giclée de son projecteur mais il visait trop bas ou trop haut ou le rayon était trop large. Jacob se posa des questions, mais il en

était arrivé au point où d'une certaine façon, il avait plus peur du sergent Melford que de l'ennemi, de sorte qu'il la boucla et attendit que quelqu'un d'autre fasse la remarque.

Finalement Cromwell, qui n'avait rejoint la section que deux semaines après Jacob, s'aperçut que le sergent Melford n'allumait jamais personne et se demanda à haute voix si cette espèce de vieux dingue n'était pas un espion. Tout le monde trouva l'idée assez marrante, et puis Jacob leur raconta l'histoire du lieu improbable, et un des nouveaux dit que pour sûr, comme vieux increvable, il se posait là, et tout le monde se bidonna, et ça tombait bien parce que le sergent Melford passait par là et qu'il rigola de concert quand Jacob lui eut raconté la blague, pas celle du vieux increvable mais celle que vous connaissez, la différence entre une poêle à frire et une cuvette de chiottes ? Non ? Ben j'irai pas dîner chez vous !

Ce pauvre Cromwell faillit pisser dans son froc de rire, et c'est dommage qu'il ne l'ait pas fait parce qu'un peu plus tard, quand il alla pisser pour de bon de l'autre côté du périmètre défensif, il se fit allumer par une matrice de compression.

C'est au cours de la bataille suivante que l'ennemi employa pour la première fois un champ de désactivation, ce qui empêcha bien sûr les projecteurs de fonctionner, et la dernière chose dont beaucoup d'hommes s'aperçurent, c'est que la crosse en plastique allégé ne servait pas à grand-chose face à des baïonnettes. Jacob survécut parce qu'il donna un coup de pied heureux qui visait le bas-ventre de son adversaire mais l'atteignit à la rotule, et pendant que le type sautillait sur place pour éviter de tomber, il laissa tomber sa baïonnette et Jacob la ramassa et lui fit un nouvel orifice, large de vingt centimètres, situé juste sous le nombril.

La section subit de lourdes pertes et dut se replier, ce qu'elle put faire très vite car les barbelés magnétiques étaient désactivés, eux aussi. Addison fut abandonné sur place, adossé à une caisse, les mains sur les cuisses, avec un grand sourire baveux et sanguinolent ailleurs que sur le visage.

Addison mort, Jacob devint le doyen des 2e classe pour ce qui était de l'ancienneté au front. Quand ils rallièrent la zone démilitarisée, le sergent Melford attira Jacob à l'écart et c'est, pour une fois, sans sourire qu'il lui dit : « Jacob, tu sais que s'il m'arrivait quoi que ce soit, c'est à toi que reviendrait le commandement de la section. La consigne, c'est qu'il faut qu'ils avancent sans relâche, en formation dispersée, et surtout, il faut qu'ils restent heureux. »

Jacob dit : « Sergent, je peux les empêcher de se regrouper et je crois qu'ils m'obéiront, et ils savent tous qu'il faut progresser à tout prix, mais comment est-ce que je peux les rendre heureux alors que je ne suis jamais heureux moi-même, quand vous n'êtes pas dans les

parages ? »

Son foutu sourire s'élargit et se transforma en rire. Espèce de vieux dingue, pensa Jacob, et il ne put s'empêcher d'éclater de rire, lui aussi. « T'en fais pas pour ça, dit le sergent Melford. C'est le genre de truc qui se règle tout seul le moment venu. »

La section s'entraîna de manière intensive au corps à corps, c'est-à-dire à l'utilisation des armes blanches, des massues, ainsi que des pieds et des poings, mais ils n'en devaient pas moins monter au front avec leurs projecteurs car l'ennemi pouvait couper le camp de désactivation quand bon lui semblait. Jacob encaissa quelques égratignures et une baïonnette lui enleva un morceau de nez, mais le médecin de la compagnie lui passa une pommade sur la plaie et son nez repoussa. L'ennemi se mit à utiliser des arcs et des flèches et la section dut s'équiper de boucliers, en plus du reste, mais ça ne posa pas trop de problèmes vu qu'on leur en fournit un qui s'adaptait sur le côté du projecteur-laser. Un des groupes de combat apprit à se servir d'arcs et de flèches pour rendre à l'ennemi la monnaie de sa pièce, et tout rentra plus ou moins dans l'ordre.

Jacob ne sut jamais combien de combats il avait livrés en tant que 2^e classe, mais cela faisait exactement quarante et un. Et de fait, il n'était plus 2^e classe à la fin du quarante et unième.

Depuis qu'ils avaient un groupe d'archers, le sergent Melford avait pris l'habitude de rester en retrait avec lui, à se gondoler et à lâcher de temps à autre une flèche qui allait invariablement se planter dans la terre là où il n'y avait personne. Mais ce combat-ci (le quarante et unième de Jacob) tournait franchement à la débâcle, l'avance initiale ayant été stoppée, puis repoussée presque jusqu'aux archers, qui se trouvaient débordés sur leur flanc par de nouvelles forces ennemies.

La section de Jacob manœuvra de façon à se trouver entre les archers et les nouvelles troupes, et Jacob se battait côte à côte avec le sergent Melford, et il se battait avec l'énergie du désespoir alors que ce vieux Melford se gondolait comme le vieil imbécile qu'il était. Jacob eut un éclair d'intuition et se baissa, une lourde massue passa en sifflant au-dessus de sa tête et s'écrasa sur le casque du sergent Melford en en faisant sauter la partie supérieure exactement comme on ouvre un œuf à la coque. Jacob tomba à genoux et regarda le casque plein de choses rouler jusque derrière les archers et se demanda pourquoi il y avait des petites billes et des petits cubes en verre au milieu de la matière gris-bleu veinée de sang et c'est alors que tout devint

À l'intérieur d'une montagne de cristal sous une montagne de rocher, un minuscule interrupteur piézoélectrique, soixante-quatre molécules dans un cube, passa sur la position ARRÊT et la transaction suivante se déroula à

une vitesse à peine inférieure à la vitesse de la lumière :

UNITÉ 10011001011 MELFORD ACCIDENTELLEMENT DÉSACTIVÉE
PASSER UNITÉ 1101011100 JACOB À STATUT CATALYSTE
(PASSAGE EFFECTUÉ)
ACTIVER ET PROGRAMMER UNITÉ 1101011100 JACOB.

et redevint normal en un clin d'œil. Jacob se leva et regarda autour de lui. La même vieille plaine recuite par le soleil, mais tout le monde sauf lui semblait mort. Un rapide contrôle l'assura que ceux qui n'étaient pas trop amochés respiraient encore un peu. Et en y réfléchissant, il sut pourquoi. Il rit dans sa barbe.

Il enjamba les archers affalés de tout leur long et récupéra la calotte crânienne sanguinolente de Melford. Il introduisit la lame d'un couteau entre le casque et les cheveux pour court-circuiter la bobine d'induction qui maintenait le casque sur la tête et servait à capter les signaux. Laissant tomber le casque, il porta précautionneusement l'écœurante calotte chauve jusqu'aux chiottes de l'ennemi. Sans la moindre hésitation, il extirpa toutes les petites pièces de cristal et les jeta dans le trou nauséabond. Puis il rapporta le cerveau démodifié jusqu'au casque et le refixa comme il l'avait trouvé. Il regagna sa position près du corps de Melford.

Les hommes commencèrent à remuer et les plus vaillants se mirent péniblement à quatre pattes.

Jacob renversa la tête en arrière et se mit à rire aux éclats.

L'Espace d'une Vie

Titre original : « A Time to live » from Analog.
© 1977 by The Conde Nast Corporation.

Cette nouvelle démarra par une fuite de stylo, fit un détour par la lune, et se termina avec mon frère. Un jour, alors que je me trouvais dans un avion mal pressurisé, je lus une histoire dans le New Yorker qui retint mon attention. La nouvelle n'avait rien, en soi, de particulièrement remarquable – je ne me souviens même pas du nom de son auteur –, mais elle faisait appel à un truc d'écriture intéressant qui permettait de passer de la troisième à la première personne d'une façon originale, et j'en pris note, sur un morceau de papier. Le billet n'était pas très net, non plus que ma poche, car avec la mauvaise pressurisation de la cabine, mon stylo s'était laissé aller. Je perdis le billet, sans doute avant de quitter l'avion, mais me souvins de ce que j'avais noté.

Fondu enchaîné sur l'année suivante, alors que je passe aux bureaux d'Analog pour embêter Ben Bova. Ben m'attendait avec une question toute prête : Que ferait-on de tous les cadavres dans une grande colonie lunaire ? demanda-t-il. Je lui fournis la réponse habituelle : on les recyclerait ; on les hacherait menu et on les parsèmerait sur les quarante parallèles nord. Non, répondit-il. Les éléments contenus dans un corps humain ne représentent qu'une fraction infinitésimale de la biomasse nécessaire à la survie d'une colonie importante. Ils pourraient donc faire ce qu'ils voudraient des cadavres. Il émit l'hypothèse que beaucoup de gens voudraient être largués dans l'espace dans des capsules funéraires. Il émit également le vœu que je lui écrive une nouvelle sur ce sujet. Je lui promis que je le ferais un jour, mais ajoutai qu'à l'heure actuelle j'étais trop occupé.

Mon frère Jack est aussi écrivain – et c'est même un bon écrivain. Ben m'appela un jour pour me dire qu'il avait acheté une nouvelle à Jack, et que par conséquent il ne pouvait pas ne pas en avoir une de moi dans le même numéro, sinon les lecteurs nous confondraient. Je ne pus que m'incliner devant la logique de ce raisonnement.

La vérité, c'est que j'avais l'intention d'écrire une nouvelle de toute façon, sur le voyage dans le temps. Les langues naturelles, dit-on, sont inopérantes quand il s'agit de raconter un voyage dans le temps, car leur structure linguistique est bâtie sur l'a priori que le temps est à sens unique. Il n'était pas question pour moi d'inventer de nouveaux temps grammaticaux pour raconter un voyage temporel, car j'aurais abouti à un charabia incompréhensible pour tout le monde, y compris moi. En revanche, je vis le moyen d'utiliser ce truc d'écriture repéré dans le New Yorker et d'en faire une sorte d'anneau de Moebius qui donnerait au moins une idée de la complexité de la situation.

Il y avait même moyen de faire figurer les capsules funéraires de Ben en bonne place, et, en prime, de rendre hommage à deux de mes nouvelles de science-fiction préférées : L'homme qui vendit la lune et Vous autres zombis, toutes deux de Robert Heinlein.

L'Homme qui possède la Lune, c'est ainsi qu'on l'appelait de son vivant, après quoi, on l'appela pendant quelque temps L'Homme qui possédait la Lune. Le Dr Thorne Harrison :

Né en 1990 dans une méchante petite ville minière de l'Arkansas. Scolarité interrompue en 2005 lors de son évasion de la maison de redressement de l'État. Dix années d'expédients divers, plus ou moins légaux. Une ambition et un goût du pouvoir de plus en plus affirmés. Avant l'âge de trente-cinq ans, président du Conseil d'administration d'une société aux activités très diversifiées et pour la plupart légales. Et milliardaire. Il avait eu de la veine, disait-il.

Une planète, ce n'était pas assez. Une semaine environ avant son quarantième anniversaire, Harrison congédia son conseil d'administration et liquida ses avoirs considérables. Il investit chaque centime de son énorme fortune dans la mise au point et l'exploitation du propulseur Adams-Beeson. Mit les voyages interplanétaires à la portée de tous ceux qui pouvaient se le permettre. Acheta un morceau de la Lune pour leur donner un endroit où aller. Des dômes de récréation, des villes pour retraités, des safaris pour les millionnaires en quête de sensations fortes. Gagna assez d'argent pour acheter les voix qui donnèrent le coup d'envoi à la terraformation de Mars.

Tandis que le premier filet d'eau se frayait lentement un chemin au fond de la Grande Vallée du Rift, Harrison reposait dans son propre hôpital de gérontologie, à Copernicopolis, à l'âge vénérable de cent douze ans. Il n'est pas inconcevable que l'annonce de cette grande nouvelle ait hâté son trépas.

« Magnez-vous, magnez-vous *magnez-vous* ! » Deux garçons de salle poussèrent le lourd chariot le long du couloir, leurs enjambées allongées par la gravité lunaire, le chariot bardé d'appareils entourant un cadavre frêle : le cyborg mort de Thorne Harrison. Du fluocarbone oxygéné coulait dans ses veines lâches, faisant croire au cerveau qu'il vivait encore.

Le chariot entre dans le département de cryogénie, freine sec devant la chambre froide, les tubes et les électrodes sont enlevés et le corps introduit dans la chambre sans cérémonie. Porte verrouillée, chambre mise sous pression, puis sous tension : le corps est transformé en quartz froid.

« Du beau boulot. » Mais rien à voir avec l'espoir futile d'être un jour ressuscité.

Les barjos s'en donnèrent à cœur joie.

Harrison avait fait enfermer son corps dans une capsule d'espace/

temps qui avait été ensuite lancée vers le centre de la galaxie. La capsule contenait également des piles de cristaux ultrafiches (avec leur décodeur) qui décrivaient la nature et la culture du genre humain avec un grand luxe de détails, et divers petits objets d'art.

Il y eut une catégorie de barjos pour penser que Harrison avait trahi l'humanité en fournissant aux hordes de barbares extraterrestres l'itinéraire qui les mènerait jusqu'à la Terre. La description de ce qu'ils nous feraient, et pourquoi ils le feraient, donnait une idée intéressante des problèmes personnels de ces barjos-là.

Il y en eut de moins paranoïaques pour dire qu'*a priori*, une espèce extraterrestre capable de décoder ce message et de nous rendre visite devait nécessairement avoir dépassé le stade de l'agressivité et évolué vers des passions moins primitives ; ils nous observeraient, peut-être même nous aideraient-ils.

L'un et l'autre groupe alimentèrent par leurs arguments des articles du plus grand sérieux, des mémoires de maîtrise faciles, et des religions sans lendemain. Il y eut d'autres opinions, dont voici un échantillonnage :

« Tant mieux si ce vieux requin a pu dépenser son fric comme il l'entendait. »

« Un gaspillage injustifiable du patrimoine artistique. »

« Il aurait pu utiliser son argent pour nourrir des gens. »

« Geste romantique mais dérisoire : l'échelle temporelle est trop vaste. Nous aurons disparu depuis belle lurette avant que quiconque lise ses foutus documents. »

« J'ai pas que ça à penser. »

Rien de ce qui précède ne colle de près ou de loin à la réalité.

Le convertisseur miniature Adams-Beeson était censé faire accélérer la capsule très lentement pendant un siècle, puis s'arrêter faute de carburant quand le vaisseau aurait atteint une fraction de la vitesse de la lumière. Il passerait à proximité d'Antarès dans cinq mille ans environ.

La capsule était munie d'un générateur de signal préprogrammé alimenté par le vent solaire. Celui-ci devait accumuler de l'énergie par périodes de dix ans, au terme desquelles il devait émettre un message sur la longueur d'onde de 21 centimètres. Le message durait quatre-vingt-dix minutes et passait trois fois de suite. N'importe quel imbécile muni d'un radiotélescope géant et des préjugés ontologiques adéquats pourrait le décoder : « Je suis un artefact d'une espèce intelligente. Ma trajectoire est comme ci et comme ça. Attrapez-moi si vous le pouvez. »

Malheureusement, la capsule traînait un champ magnétique assez

important et se heurta, zim, boum, aux équations de Maxwell. Sa trajectoire lui fit traverser un nuage de plasma très léger mais très étendu, et au fil des années elle ne cessa d'obliquer vers la droite tout en ralentissant. Lorsqu'elle sortit du nuage, elle se dirigeait vers la Terre à une vitesse très réduite.

Vingt mille ans plus tard elle repassa par l'endroit où la Terre s'était trouvée (le Soleil, répondant à un besoin naturel, s'étant déplacé entre-temps), et poursuivit sa route à son allure de fourmi, le cap sur le vide intergalactique. Son émetteur continuait à émettre tous les dix ans, mais il se passa bien du temps avant que quelqu'un n'y prête attention.

Je me réveillai dans une douleur fulgurante, qui ne dura pas.

« Comment vous sentez-vous ? » demanda une jeune et jolie infirmière habillée d'une blouse verte sentant l'amidon.

Je ne répondis pas immédiatement. Il y avait quelque chose qui clochait. Chez elle, mais aussi dans la chambre d'hôpital, le lit. Les bords étaient trop nets, comme dans les effets spéciaux en cubivision.

« Comment vous sentez-vous ? » demanda une infirmière d'âge mûr au physique quelconque, habillée d'une blouse verte sentant l'amidon. Je ne l'avais pas vue changer. « Vous préférez comme ceci ? »

Je lui dis que cela n'avait pas grande importance. Mon corps, mon corps avait cent ans de moins. L'esprit clair et net, les membres pleins de vigueur. Aucune impression d'organes défailants. « Je suis mort », lui demandai-je ; lui dis-je.

« Pas vraiment », dit-elle, et je la vis changer dans une sorte de brouillard, et toc, me voilà devant un médecin à l'air professoral et aux cheveux blancs. « Ou plutôt, vous ne l'êtes plus. Vous l'avez été longtemps. Nous vous avons reconstruit. »

Je lui demandai si il/elle pouvait choisir une apparence une fois pour toutes et s'y tenir. Ils m'avaient sorti d'une capsule, frigorifié ?

« Oui. Les choses se sont passées plus ou moins comme vous l'aviez prévu. » Je lui demandai ce qu'il entendait par plus ou moins. « Vous avez décrit un grand cercle, et vous avez ralenti. Nous avons mis un moment à vous repérer. » Je me relevai dans le lit et le dévisageai. Peut-être qu'il ne changerait pas si j'évitais de cligner des yeux. Je lui demandai depuis combien de temps.

« Presque un million d'années. 874 896 exactement depuis le lancement. »

Je m'extirpai du lit et mes pieds rencontrèrent du sable chaud.

« Désolé. » Du carrelage froid. Je lui demandai pourquoi il ne se montrait pas sous sa véritable apparence. Je suis trop vieux pour avoir peur des loups-garous.

Il se montra alors sous sa véritable apparence et je lui demandai de revenir à l'une des autres. Il fallait que je sache à quelle extrémité m'adresser.

Tandis qu'il redevenait médecin, la pièce parut se dissoudre et nous nous retrouvâmes sur une vaste plaine de sable brun foncé formant des dunes régulières. La vague ombre devant moi s'allongea sous mes yeux. Je me retournai à temps pour voir la Voie lactée, assez lumineuse, glisser vers l'horizon. Il n'y avait pas d'étoiles.

« Oui, dit le docteur. Nous nous trouvons au bord de votre galaxie. » Une sorte de soleil se leva à l'horizon opposé. D'un rouge peu éclatant et énorme, son pourtour estompé par des nuages. Un géant infrarouge, me dit ma mémoire.

Je lui dis que je lui étais reconnaissant d'avoir été reconstruit, et lui demandai si je pouvais lui être d'une quelconque utilité. Peut-être pourrai-je compléter leurs connaissances sur le passé lointain ?

« Non, nous avons appris de vous tout ce qu'il y avait à apprendre, en vous remodelant. » Il sourit. « Au contraire, c'est nous qui vous sommes redevables. Pouvons-nous vous raccompagner sur Terre ? Cette planète-ci nous convient à merveille, mais je crains que vous ne la trouviez ennuyeuse à la longue. »

Je lui dis que je serais ravi de regagner la Terre, mais qu'au préalable je voudrais faire plus ample connaissance avec sa planète.

« Toute ma planète est comme ceci, dit-il. C'est précisément à cause de sa monotonie que je vis ici. D'autres êtres de mon espèce vivent dans des endroits semblables. »

Je lui demandai si je pourrais rencontrer quelques-uns de ses concitoyens.

« Je crains que ce ne soit pas possible. Même si j'acceptais de vous conduire jusqu'à eux, ils refuseraient de vous recevoir. » Après un silence il ajouta : « C'est un peu comme la politique. Ici. » Il me prit la main et nous nous élevâmes, et sa planète rapetissa jusqu'à devenir un point minuscule, puis disparut tout à fait. La galaxie grossit à vue d'œil, et d'un seul coup nous nous trouvâmes en plein dedans, avec des étoiles qui défilaient tout autour de nous. Je lui demandai si c'était du psychotéléport. « Non, ce n'est qu'un appareil. Comme un vaisseau spatial, mais plus rapide et plus efficace. Moins efficace à un égard au moins. »

J'allais lui demander comment il se faisait que nous puissions parler et respirer, mais son regard las m'arrêta net. J'eus l'impression qu'il tremblotait, comme s'il allait de nouveau changer d'apparence. Mais il n'en fut rien.

« Voilà qui ne manquera pas d'être intéressant », dit-il, tandis qu'une étoile jaune gagnait en intensité, puis grossissait pour devenir le bon vieux Soleil. « Ça fait bien dix, douze mille ans que je n'ai pas

remis les pieds ici. » La boule vert et bleu de la Terre se trouva brusquement en contrebas, et nous nous arrê tâmes un moment. « Ce n'est pas loin, mais je sors peu de chez moi », dit-il sur un ton d'excuse.

Le soleil se couchait sur l'Afrique tandis que nous descendions vers la Terre. La forme du continent ne semblait pas avoir beaucoup changé depuis mon départ.

L'Atlantique défila comme une masse grise indistincte et nous atterrîmes quelque part dans le coin nord-est des États-Unis. Dans un pré à vaches, dont la clôture semblait être faite, contre toute probabilité, du même duramyl brillant que les clôtures de mon enfance.

« Où sommes-nous ? » demandai-je.

Il me dit que nous nous trouvions à la sortie nord de Canaan, dans l'État de New York. Il y avait une glissoroute à quelques kilomètres à l'ouest. Je pourrais trouver un relais de routiers et me faire prendre en stop. Il tremblotait très vite à présent, et même quand il était visible, je pouvais voir le pré à travers son corps.

« Qu'est-ce que vous me chantez là, dis-je. Il ne pourrait pas, il ne peut pas, y avoir de glissoroutes et de relais routiers un million d'années dans le futur. »

Il me regarda d'un air sarcastique et en disparaissant me dit qu'on n'était que cinq ou dix années dans le futur – par rapport à ma date de naissance, s'entend. Vingt ans tout au plus. Je n'allais tout de même pas lui dire que je n'avais jamais entendu parler de la relativité ?

Sur ces entrefaites, il se volatilisa.

Un fermier se dirigeait vers moi, muni d'une faux et d'un air pas commode. Rien dans le pré ne justifiait la présence de la faux, sauf moi.

« Bonjour », dis-je.

Il s'approcha suffisamment pour que je sois à portée de sa faux, puis s'arrêta, l'air soupçonneux. Il se pencha sur le côté pour regarder derrière moi. « Et l'autre type, où il est ?

— Qui ça ? » Je faillis lui dire que je me posais la même question. « Quel autre type ? » Je regardai par-dessus mon épaule.

Il se frotta les yeux. « Satanés verres de contact. Tout ça ne me dit pas ce que vous fichez dans mon pré.

— J'ai perdu mon chemin.

— Z'avez jamais vu une clôture ?

— Je suis désolé. Je me dirigeais vers la ferme pour demander la direction de Canaan.

— Pourquoi c'est-y que vous vous promenez dans ce déguisement ? » Je portais une reproduction du costume trois-pièces dans lequel Harrison avait été enterré.

« C'est la nouvelle mode, monsieur. Chez les gens de la ville. »

Il secoua la tête. « Ah, les gosses. Vous z'avez qu'à passer la clôture, là, dit-il, le doigt pointé, et marcher droit devant vous jusqu'à la route. Surtout, touchez pas la clôture, et faites gaffe à mes haricots, hein ? Une fois arrivé à la route, vous prendrez à gauche pour Canaan.

— Merci, monsieur. » Il m'avait déjà tourné le dos et repartait vers la ferme à grandes enjambées.

Au relais routier, le calendrier indiquait 1995.

Ce n'est pas facile de rester sans le sou à New York si vous avez un corps de vingt ans et plus d'un siècle d'expérience dans l'art de délester les gens de leur argent.

En moins d'une semaine, l'homme qui avait été Harrison vivait dans un appartement de grand standing à l'abri du mur de Greenwich Village, avec assez d'argent devant lui pour lui donner le temps de réfléchir.

Une chose était certaine, c'est qu'il ne voulait pas être à nouveau Harrison. Outre l'ennui de recommencer la même vie, il avait su (en tant que Harrison) à l'âge de cinquante ans qu'il n'était pas particulièrement heureux dans la vie, étant un drogué du pouvoir et de l'argent et incapable de faire ou d'inspirer confiance à quiconque.

De surcroît, Harrison était un enfant de cinq ans dans l'Arkansas, un enfant abordant tout juste deux décennies de déveine qui allaient précéder un siècle de prospérité sans nuages.

Tout à coup il eut un doute.

Il se rendit à la bibliothèque et consulta sur microfiches les exemplaires des deux ou trois dernières années de *Forbes* et de *Business Week*. Et découvrit par omission qui il était.

Pour moins de mille dollars, il s'acheta un passé. Quelques documents correspondant à de fausses insertions dans les banques de données gouvernementales. Ensuite, quelques investissements apparemment illogiques dans certains produits, qui firent de lui un millionnaire en moins d'un an. Puis il racheta une société d'électronique en faillite et la rebaptisa d'après son nom : Lassiter électronique.

Il se fit pousser la barbe, tout en sachant qu'elle serait prématurément blanche.

La société prospéra. Il racheta une usine de plastique et la rebaptisa Lassiter industries. Ensuite la plus grosse imprimerie de Pennsylvanie. Puis une société de pêche et de conditionnement du poisson.

En 2010, il s'arrangea pour se trouver dans un tripot de Galveston, où il perdit une grosse somme d'argent au profit d'un garçon au regard dur qui trichait aux dés avec un certain talent. Lassiter trichait mieux,

mais il fit exprès de perdre. Harrison avait vingt ans depuis deux jours, et pour la première fois la chance lui souriait.

Une petite banque, puis une grosse. Un complexe industriel spécialisé dans l'aéropostale. Des textiles. Un morceau d'une usine orbitale : micromécanique et microstockeurs. Appelée désormais Lassiter, S.A.

En 2018, fabriquant toujours patiemment la prédestination, il embaucha le jeune Thorne Harrison comme analyste en espace/temps, tout en sachant parfaitement, et pour cause, que ses références avaient été fabriquées de toutes pièces. Son poste permettrait au jeune Harrison d'avoir accès à des informations confidentielles.

En 2021, Harrison devint directeur général adjoint chargé de la coordination. En 2022, directeur général. Il avait beau être le membre le plus jeune du conseil d'administration, il savait un tas de choses intéressantes sur ses collègues.

En 2024, Harrison apporta au bureau de Lassiter des documents prouvant qu'il détenait 51 % des actions de Lassiter, S.A. Il s'attendait à rencontrer une vive résistance. Au lieu de cela, Lassiter lui céda ses parts, pour une somme ridiculement basse, puis disparut de la circulation.

Il lui restait la moitié de sa vie à vivre, et assez d'argent pour tenir le double. Lassiter acheta des appartements et des maisons confortables à Paris, Key West, et dans le Colorado, et passa son temps à aller de l'un à l'autre selon le temps et la saison. Il consacra quelques années à faire le tour du monde en flânant. Quant à ses capacités intellectuelles considérables, il les déploya dans le domaine des arts plutôt que dans celui de la finance. Il devint un joueur de harpe accompli et se fit un nom chez les artistes d'avant-garde grâce à ses œuvres néo-pointillistes : des sculptures de lumière pétrifiée obtenues en bombardant scientifiquement des blocs de gelée photosensible avec des rayons laser. Les femmes étaient fascinées par cet homme qui avait si bien réussi dans deux domaines apparemment contradictoires.

Il suivit de près la carrière de Harrison : la cession de tous ses avoirs en 2030, l'achat du propulseur Adams-Beeson (qui parut un investissement extrêmement hypothétique à la plupart des observateurs), l'acquisition à grands frais d'un morceau de Lune et la fortune colossale que ce coup de poker lui rapporta.

Et tandis que les catalyseurs écologiques commençaient d'être semés sur Mars sur les ordres d'un Harrison vieillissant qui avait déjà un pied dans la tombe, Lassiter vivait ses dernières minutes à Key West :

Sous une véranda caressée par la brise marine, Lassiter reposait seul. Il n'avait pas voulu gâcher ses derniers instants par des piqûres intraveineuses, ni par des médecins agités, ni par des odeurs de

désinfectant. Il avait envoyé son unique infirmière faire une course dont elle reviendrait trop tard, et ses dernières paroles avaient été calmes et rassurantes, ne laissant rien deviner de la douleur qui lui écrasait la poitrine. À l'étage en dessous se pressaient des admirateurs éplorés, des amis qu'il n'avait pas achetés, et lorsque le ciel bleu pâle vira au rouge, il se considéra comme heureux, et se demanda comment il vivrait sa prochaine vie, en se disant que c'était lui qui tirait les ficelles, au moment précis où sa dernière ficelle était tirée.

Le Juré

Titre original : « Jurrygged », from Vertex.
© 1974 by Mankind Publishing Company.

Pendant un an et demi j'ai fait des études de troisième cycle en informatique à l'université du Maryland, et il était donc inévitable, certains penseront peut-être malheureusement, que je finisse par écrire une nouvelle ayant pour personnage principal un ordinateur. La voici.

Sur le plan de l'intrigue, c'est sans doute la nouvelle la plus compliquée que j'aie jamais écrite, bien qu'il s'agisse essentiellement d'allées et venues d'électrons. J'avais un peu peur qu'elle ne soit trop compliquée, mais elle s'est vendue, et a même trouvé un vaste public.

J'ai emporté cette nouvelle dans mes bagages en me rendant à un atelier d'écrivains à Baltimore – où on se réunissait à six ou sept tous les quelques mois pour se descendre en flammes réciproquement – et je m'attendais à une véritable curée, car nous étions assez durs les uns avec les autres (en toute amitié, mais voyons donc...), et il me semblait qu'une nouvelle centrée autour d'un ordinateur prêterait, plus que d'autres, le flanc à la critique.

À ma grande surprise, tout le monde la trouva bonne. Cela me fit tant plaisir que, oubliant toute prudence, je leur expliquai quelle était sa structure de base.

Pendant tout le reste de la semaine, on n'entendit plus parler que de mon « histoire d'algèbre booléen à la noix ».

Henry Kennem ajouta une minuscule quantité de bleu marine dans le pâtre de blanc sur sa palette. Il touilla le tout jusqu'à obtenir une couleur uniforme, et sourit. Parfait pour la partie ombrée.

Henry peignait un tableau ton sur ton d'une pile d'œufs dans une coupe blanche posée sur une soucoupe blanche trônant sur une nappe blanche, le tout uniformément éclairé de tous côtés. Techniquement, c'était un tour de force, mais un observateur peu charitable aurait pu faire remarquer que vu à plus d'un mètre, ça ne semblait être qu'une toile vierge pas très propre.

Henry, quant à lui, ne manifestait qu'une souveraine indifférence à l'égard de telles critiques – une indifférence que peu d'artistes auraient pu se permettre en une époque moins parfaite. Car dans la République capitaliste d'Amérique (et partout ailleurs, du reste), il était artiste peintre, ah mais ! Code professionnel 509 827 63 : artiste, peintre, travailleur indépendant – et il touchait un chèque du Trésor public tous les quinze jours pour se livrer à l'activité pour laquelle il avait manifesté le plus d'aptitude vingt ans auparavant, à l'âge magique de quatorze ans. Tout ce qu'il avait besoin de faire pour éviter le statut de chômeur, c'était de produire au moins un tableau par an.

Il avait déjà fait son tableau de l'année, et le fait de s'attaquer à un second lui donnait le sentiment de faire preuve d'un sens civique peu ordinaire. D'autant que ce tableau était une gageure : Henry n'avait pas vu un vrai œuf depuis des années – son salaire était correct, mais ne lui permettait pas de se payer de l'épicerie fine – et, dédaignant les photos, il peignait de mémoire. Ses œufs étaient un peu trop sphériques.

Le carillon de la porte d'entrée résonna mélodieusement et Henry maugréa en posant sa palette sous le champ antisécheur. Pinceau à la main, il alla ouvrir.

L'écran révélait trois hommes en costume de ville – capes bleu marine et suspensoirs assortis – peut-être des clients cherchant quelque chose pour égayer un peu leur bureau. Henry pensa aux 28 toiles qui s'empilaient, invendues, dans son atelier, et à la joie que ce serait de faire une folie et d'aller s'acheter un œuf. Il prit un air poliment intéressé et d'un coup de pouce, commanda l'ouverture de la porte.

« Louis Henry Kennem ? » Le petit du milieu tenait le crachoir pendant que ses deux acolytes le dévisageaient.

« Lui-même. En quoi puis-je vous être utile, messieurs ? »

— Nous sommes de l'Administration, dit le petit en montrant une plasto-carte portant la mention « Commission des Classifications professionnelles ». Nous avons une bonne nouvelle à vous annoncer.

— Ah bon ? Eh bien entrez, entrez... » Une bonne nouvelle ? Voire. Les deux balèzes n'avaient pas l'air de rigoler tous les jours. Ils entrèrent sans bruit, comme montés sur coussins d'air, et examinèrent sans ciller le désordre savamment organisé de son atelier.

« Vous prendrez bien une tasse de café ?

— Non, merci. Nous n'en avons pas pour longtemps. Vous non plus d'ailleurs. Nous vous emmenons. » Il se laissa tomber sur le divan. « Asseyez-vous, je vous en prie. »

Les deux autres restaient debout. Henry avait une sérieuse envie de se ruer vers la porte, mais se contenta de se caler les fesses sur un boudet en néoboïs.

« Euh, pouvez-vous me dire pourquoi la C.C.P. s'intéresse à ma personne ?

— Comme je vous l'ai déjà dit, c'est une bonne nouvelle que nous vous apportons. Vous allez devenir très riche.

— On ne va pas me reclasser, quand même ? »

Henry ne pouvait pas s'imaginer dans une autre catégorie qu'artiste, peintre, travailleur indépendant. Qui plus est, certains des boulots les mieux payés étaient extrêmement pénibles, comme par exemple Inspecteur des égouts ou Préposé au contrôle des produits toxiques.

« Oh non, il ne s'agit pas de cela, enfin, pas vraiment... »

L'homme extirpa une enveloppe bleue de la poche de sa cape et se mit à la tripoter.

« Votre Code professionnel restera le même, et vous retournerez à vos toiles dans un an. Mais pour une période d'un an, vous avez été désigné pour faire partie du jur...

— Du jury central ! »

Henry mi-sauta, mi-tomba du boudet. Cent kilos de muscles impassibles s'interposèrent en douceur entre la porte et lui.

« Vous ne pouvez pas... Je ne peux pas – vous ne pouvez pas me brancher sur ce truc pendant un an ! Je vais devenir dingue ! Tous ceux qui y sont passés sont devenus dingues !

— Allons, allons, monsieur Kennem », dit le gaillard en se levant, le sourire aux lèvres, pendant que ses acolytes sortaient des menottes. « Vous n'allez pas me dire que vous croyez à ces bobards. On ne peut pas imaginer de situation plus confortable que celle de juré cyborg. Tous vos besoins physiques satisfaits automatiquement, un boulot à responsabilité, bien payé, huit compagnons aussi intelligents et aussi qualifiés que vous...

— Mais je ne suis *pas* qualifié ! Je ne connais rien en dehors de la peinture. Je ne veux rien *faire* d'autre que peindre.

— Ne vous sous-estimez pas, monsieur Kennem. Sur les 80 millions d'habitants de Balt-Washmond, c'est *vous* que Central a choisi comme

étant le plus apte à remplacer le juré sortant.

— Alors c'est que la machine a fait une erreur. Le jury gère toute la ville. Moi, je ne peux même pas gérer mes propres... »

Une des deux armoires à glace fit tinter ses menottes d'un air suggestif.

« Allez, monsieur Harris. Il sera plus de cinq heures quand on sera de retour au bureau. » Ce long discours eut l'air de mettre ses muscles faciaux à dure épreuve.

« Très juste, Sam. Écoutez, monsieur Kennem, on va pouvoir parler de tout ça en chemin. Je vous conseille de vous laisser faire et de nous accompagner bien gentiment. »

Henry les accompagna bien gentiment.

Le complexe Baltimore-Washington-Richmond était un monument à la gloire de l'urbanisme scientifique. Partant des ruines de la seconde révolution américaine, les urbanistes n'avaient rien laissé au hasard ou à la faiblesse humaine. Il n'y avait pas de « cité tentaculaire » ; les banlieues pauvres n'avaient tout simplement pas le droit d'exister. Les trois villes comptaient un nombre d'habitants idéalement fixé, et tous ceux dont la présence n'était pas considérée comme essentielle au fonctionnement de la cité par Central (le Central de planification et de gestion informatique) étaient tenus de vivre dans les résidences souterraines à l'extérieur de la ville. Henry vivait dans une de celles-ci, Fernwood, située à 80 kilomètres à vol d'oiseau du centre de Washington. Seuls ceux qui avaient été choisis pour être très riches pouvaient se permettre de vivre à l'air libre.

Tandis que l'engin volait silencieusement vers Washington, Henry aperçut quelques-unes de ces résidences de surface, avec leurs pelouses vertes irrégulières, semblant déplacées, brisant la régularité géométrique des champs qui s'étendaient à perte de vue. Il n'arrivait pas à comprendre comment on pouvait s'exposer volontairement aux intempéries alors qu'il était si commode de vivre dans un environnement souterrain parfaitement contrôlé. Il n'écoutait M. Harris que d'une oreille.

« ... Il est parfaitement ridicule de dire que vous n'êtes pas qualifié. Central prend en considération tous les citoyens ayant un Q.I. entre 130 et 140 – et n'importe qui ayant ce niveau d'intelligence peut remplir la fonction cyborg. Mais les jurés sont choisis pour d'autres qualités n'ayant rien à voir avec l'intelligence.

— Mes beaux yeux bleus... » dit-il, sans cesser de regarder par le hublot.

« Allons, monsieur Kennem, pourquoi vous montrer si sarcastique ? »

Henry commençait à en avoir assez de s'entendre appeler par son nom une phrase sur deux.

« Vous devriez être rempli de fierté, continuait l'autre. Parmi tous les gens assez intelligents...

— Mais pas *trop* intelligents.

— Parmi tous ces gens, la machine a décidé que c'était vous qui aviez le moins de chances d'abuser du pouvoir dont dispose un juré.

— Je ne veux pas avoir de pouvoir ! Je veux continuer à peindre et qu'on me laisse tranquille.

— C'est exactement ce que je voulais dire.

— Merci. Manque d'ambition. Il y a vraiment de quoi être fier. »

Il faisait froid dans la citerne. Une partie de son cerveau savait qu'il flottait dans une espèce de vase, nu comme un embryon, totalement réduit à l'impuissance. Cette partie-là de son cerveau savait que la calotte de sa boîte crânienne avait été excisée et entreposée quelque part, qu'au-dessus des yeux il était une masse compliquée de matière gris et bleu entrelacée de fils, de microprocesseurs, de terminaisons sensorielles... et il y aurait eu de quoi avoir peur, si on lui avait laissé la possibilité d'éprouver de la peur.

Il ne pouvait pas se voir, ou sentir autre chose que le froid, ou entendre le murmure imperceptible du liquide circulant dans la citerne.

La partie de son cerveau qui avait abrité autrefois son sens de la vue avait été affectée à la CIRCULATION.

La partie de son cerveau qui auparavant sentait s'occupait maintenant de DÉMOGRAPHIE et de RECHERCHE ÉPIDÉMIOLOGIQUE.

La partie de son cerveau raccordée jadis à ses oreilles se chargeait à présent du CONTRÔLE DE CONFORMITÉ ENTRE OFFRE ET DEMANDE et parfois de PLANIFICATION DES RESSOURCES.

Une matrice correctement déterminée était comme un parfum de bouton d'or (il n'avait jamais senti un bouton d'or de sa vie). Une équation différentielle avec des conditions initiales ambivalentes lui faisait l'effet d'une démangeaison au milieu du dos, hors de portée de sa main. Les tenseurs chantaient comme des harpes et l'algèbre avait une simplicité que l'amour n'avait jamais eue.

Il savait qu'il avait naguère été Louis Henry Kennem mais que maintenant il était PLAN QUATRE et qu'il avait horriblement mal à la tête.

“Ton mal de tête va durer un an”, dit CINQ, dans la langue distinguée de l'algèbre booléen.

“Si tu arrives à tenir un an, dit HUIT.

— L'ancien QUATRE n'a tenu que quatre mois, dit CINQ.

— Mais tu t'en sortiras, nous te faisons confiance”, dit SIX, avec à

peine une intonation ironique dans l'harmonique du troisième ordre.

“Allez vous faire foutre, dit TROIS. C'est pas la peine de lui mettre le moral à plat dès le début.”

“Il faut que je sorte de là”, pensa QUATRE. Mais ses pensées n'étaient pas privées. Il n'avait pas encore appris la manière.

“T'as qu'à prendre tes cliques et tes claques, dit HUIT.

— Tu sais nager ? demanda SIX.

— T'es responsable de la CIRCULATION, dit HUIT. T'as qu'à te commander un véhicule.

— Taisez-vous, les uns et les autres, et remettez-vous au boulot”, dit UN. Personne ne se le fit dire deux fois. UN était, entre autres, CONTRÔLEUR-SURVEILLANT DES JURÉS.

Au bout d'un certain temps, QUATRE apprit à isoler l'entité qu'était Henry. C'était indispensable pour que Henry puisse penser sans être « écouté », que ce soit par QUATRE ou par les autres. Quand Henry réfléchissait, cela donnait à QUATRE ce qui ne peut être décrit que comme un mal de tête.

QUATRE avait reçu beaucoup plus de circuits de logique et de stockage de données qu'il ne lui en fallait pour remplir ses 246 fonctions. Ce fut un jeu d'enfant pour quatre de récupérer un petit quelque chose par-ci, par-là, de se brancher sur une banque entière relevant de L'ANALYSE DE BUDGET 1985 et de bricoler un double ayant le même profil que Henry. Il exécuta l'opération exactement une microseconde après s'être rendu compte qu'elle était possible.

Évidemment, ce Henry-là ne connaissait pas la différence entre un vecteur et un logarithme, et il n'était même pas fichu d'additionner les chiffres sur son carnet de crédit. Mais il savait distinguer un bon tableau d'une croûte photographique, savait quels solvants utiliser avec tel type de peinture, et pouvait sentir, entendre, voir et goûter.

Mais toutes ces données sensorielles lui étaient fournies par QUATRE. C'était déroutant au début.

Il voyait la cité, Balt-Washmond, comme un tout, à tous les niveaux simultanément. Le satellite survolant Chimbarazo montrait la mégalopolis comme un minuscule cristal scintillant là-bas, tout au fond, dans le soleil couchant. Des engins aériens de surveillance visuelle, infrarouge et radio fournissaient trois images complètes, changeantes et superposées qui épousaient presque exactement les hectares de plans de URBANISME ET GESTION MUNICIPALE. Des régulateurs de circulation motorisée et de circulation piétonnière surveillaient chaque millimètre carré de terrain appartenant à la ville ou aux résidences souterraines qui l'entouraient.

Il entendait le brouhaha de plusieurs centaines de milliers de personnes parlant en même temps et sentait des millions de pieds

fouler ses trottoirs. Des millions d'impressions le traversaient en permanence, changeant à chaque fraction de seconde, et il savait qu'il aurait dû devenir fou rien qu'en imaginant la complexité de la chose, mais au lieu de cela il la percevait comme une seule et unique *gestalt*. La ville – elle était si belle qu'il avait honte en pensant à l'époque où il croyait savoir ce qu'était la beauté.

Une vieille dame mourut sans trop souffrir au niveau 243, chambre 178, résidence Frederick (Greenleaf) et Henry sut que QUATRE avait envoyé un véhicule du dépôt de RESSOURCES HUMAINES (RÉCUPÉRATION) le plus proche la chercher. C'était triste de penser qu'elle manquerait à ses trois enfants et à ses six petits-enfants, peut-être moins triste de penser qu'elle serait hachée menu (après un digne rituel) pour faire de l'engrais pour les champs de soja entourant Frederick, mais la tristesse faisait partie de la beauté et pendant qu'il se concentrait sur RESSOURCES HUMAINES (RÉCUPÉRATION) il nota qu'à cet instant précis, 2 438 personnes urinaient à Balt-Washmond et qu'il pouvait fournir leur nom par ordre alphabétique, ou aller chercher dans STATISTIQUES SANTÉ de quoi les ranger par ordre croissant de capacité de vessie et ça, ça faisait partie de la beauté et sur les 17 548 véhicules actuellement en vol, 307 allaient tomber en panne d'énergie avant d'arriver à destination (ils avaient changé d'avis en cours de route, sinon on ne les aurait jamais laissés décoller), deux de ces 307 véhicules avaient des voyants lumineux de jauge défectueux et ne savaient pas qu'il leur fallait se poser pour faire le plein d'énergie, et les véhicules de la police fonçaient vers eux mais ils n'allaient peut-être pas arriver jusqu'à XYZ 9746-455 à temps, mais ça ne prêtait pas à conséquence puisqu'il se trouvait assez loin au nord de la ville et qu'au pire il tomberait comme une pierre dans un champ de maïs inhabité et QUATRE savait exactement quel type de culture il écraserait, de quelle sous-espèce il s'agissait et à quel stade de maturité ils se trouvaient et quel serait le volume de la récolte cette année mais rien de ce qu'il ferait ne pourrait sauver la vie du conducteur si la patrouille de police n'arrivait pas à temps, et cette pénible impuissance associée à une quasi-omniscience, cela aussi faisait partie de la beauté de la chose. QUATRE plongea dans CIRCULATION (ANALYSE DE CONCEPTION DE VÉHICULES) et procéda à une rapide analyse du rapport coût/probabilité/valeur des ressources perdues, et constata que l'installation d'un appareil permettant d'éviter ce genre d'accident ne serait pas rentable.

Henry jouit béatement de la beauté et de la complexité de la chose pendant plusieurs jours, puis s'aperçut progressivement qu'il n'était pas seul.

Il faut dire qu'il eût été de toute manière difficile de situer Henry avec exactitude, QUATRE l'avait à l'origine fait de bric et de broc,

empruntant par-ci, par-là, des éléments qui ne servaient pas. Mais quand un élément faisant partie de Henry devait être utilisé pour autre chose, QUATRE transférait automatiquement l'information contenue dans cet élément. Peu importait où – l'essentiel étant que le bon contact fût conservé.

Ainsi l'assemblage cybernétique de cellules piézoélectriques (les meilleures) de microprocesseurs et autres fiches Crandall, qui répondait au nom de Henry – était-il disséminé dans tout le centre, fluctuant de-ci, de-là, et changeant de physionomie en des centaines de milliers de manières imperceptibles à chaque seconde. Seuls de très rares éléments de Henry étaient situés à proximité de l'endroit où « son » corps flottait dans une citerne faiblement éclairée, baignant dans un mucus synthétique vert pâle.

Si QUATRE avait installé Henry d'une façon apparemment si cavalière, c'était parce que l'ineffable logique mécanique qu'il utilisait pour répondre à la question « Comment me débarrasser de cette foutue migraine ? » le voulait ainsi. C'était la meilleure façon d'isoler Henry sans immobiliser trop de composantes nécessaires par ailleurs. Mais il y avait d'autres approches possibles.

L'homme-machine qui avait été QUATRE avant Henry s'était attaqué au problème d'une façon toute différente.

Smithers, le prédécesseur de Henry, n'était pas un mauvais bougre. Comptable de son état, doué d'un Q.I. de 132, il avait été éligible pour devenir juré et fit donc partie de ceux que Central prit en considération lorsque le mandat de l'ancien QUATRE fut sur le point d'expirer. Malheureusement, le profil psychométrique de Smithers recelait deux petites erreurs par omission qui, si elles avaient été portées à la connaissance de Central, auraient suffi à le disqualifier aussitôt.

Il manifestait une très légère tendance paranoïaque.

Et il était un tout petit peu, oh, si peu ! mégalomane sur les bords.

Mis à part ces deux petits défauts, il avait le profil rêvé pour la fonction de juré. Et sans soupçonner leur existence, Central, ravi, l'avait fait mander par M. Harris et ses deux acolytes muets. Ils avaient dû utiliser les menottes.

Précisons que jusqu'au moment où ils l'avaient branché et enfoui dans la vase, Smithers n'avait absolument rien d'un fou. En tout cas, pas au regard des critères sociaux en vigueur. En fait, tous ses amis et tous les membres de sa famille étaient largement assez éloignés du seuil si facilement franchi de la folie pour faire eux-mêmes de parfaits jurés cyborgs... et ils avaient tous tendance à penser que Smithers était plutôt falot.

Mais le soupçon de paranoïa et la goutte de mégalomanie qui auraient dû figurer sur son profil étaient comme quelques bacilles

isolés d'hépatite sur un plat d'un autre côté délicieusement appétissant de gélose. Ils ne pouvaient que se reproduire – lentement pour commencer, puis de plus en plus vite, jusqu'à ce que UN décide que QUATRE n'était plus en état de fonctionner efficacement et qu'il le relève de ses fonctions avant qu'il ne puisse faire des dégâts.

Smithers fut sorti de la vase, et ils retirèrent sa calotte du congélateur, la lui remirent sur la tête, et l'emmenèrent tristement vers un endroit où on s'occuperait de lui, où personne ne serait surpris de le voir aussi impotent qu'un nouveau-né et guère plus intelligent qu'un rutabaga.

Ils retirèrent le corps de Smithers, et son cerveau court-circuité de légume. Mais ils ne savaient pas, ils ne pouvaient pas savoir qu'il laissait derrière lui son double cybernétique, embusqué dans DÉMOGRAPHIE DE BALTIMORE, 1983.

Il convient de préciser que certaines parties de la mémoire de QUATRE sont rarement sollicitées, et ne doivent pas être dérangées – ce sont les données qui ne changeront jamais, et qui ont été stockées de la manière la plus efficace possible, DÉMOGRAPHIE constitue l'une de ces parties, et si QUATRE s'était jamais demandé pourquoi le secteur couvrant 1983 était légèrement plus grand que celui couvrant 1984 (chaque année prenait moins de place que l'année suivante), il avait été trop occupé pour chercher à approfondir la question.

Smithers était tapi là-dedans, et occupait les dix-huit milliards de cellules comprises entre STATISTIQUES SANTÉ et DOCUMENTS JURIDIQUES. C'avait été un jeu d'enfant pour QUATRE que de se débarrasser de la migraine Smithers en assemblant un double à partir de pièces détachées et en le raccordant à la section démographie, avec ses multiples prolongements. Mais c'est à ce moment-là que Smithers, sentant venir la dissolution de son cerveau biologique, et animé d'un désir somme toute pas déraisonnable de vivre éternellement, avait effacé de QUATRE tout souvenir du double. Pour parvenir à ses fins, Smithers avait dû couper tous ses contacts sensoriels provenant du cyborg. En fait, son seul contact avec une entité extérieure à DÉMOGRAPHIE 1983 était un unique lien avec son moi biologique. Et tandis que le Smithers qui flottait dans la vase verte perdait doucement la boule, il contaminait son double par ce canal en vertu d'un processus d'induction.

Et quand ils débranchèrent le corps de Smithers, le Smithers qui resta se trouva non seulement parano et mégalo, mais sourd et aveugle. Il dut rester comme cela des semaines durant, coincé entre STATISTIQUES SANTÉ et DOCUMENTS JURIDIQUES, passant en revue le contenu de chaque banque tous les dixièmes de seconde, histoire de ne pas sombrer encore plus profond dans la folie. Même après qu'ils eurent branché Henry sur QUATRE, Smithers resta isolé.

C'est alors qu'un étudiant faisant un doctorat sur les mutations demanda à Central, qui demanda à UN, qui demanda à QUATRE « Combien on comptait de défauts de naissance chez les nouveau-nés de parents non caucasiens en 1983 ? » quatre s'aménagea un accès jusqu'à DÉMOGRAPHIE 1983 de façon à pouvoir isoler le chiffre, et Smithers en profita pour se ruer dans la brèche et étendre sa conscience jusqu'aux moindres recoins de QUATRE en une nanoseconde. Et ce sans trahir sa présence.

C'était bon de renouer avec la Ville, même s'il devait la partager avec cette espèce de maniéré de Henry. Il pouvait de nouveau entendre, voir et sentir, mais il n'osait faire mine de toucher. Si QUATRE découvrait qu'il était encore là, il l'effacerait par simple réflexe d'économie, pour gagner de la place. Il se trouvait donc dans la situation d'un paraplégique presque omniscient – mais c'était mieux que d'être un paraplégique enveloppé dans du coton.

Henry sentit que quelque chose avait changé. Avec l'aide du SYSTÈME DIAGNOSTIQUE DE QUATRE, il testa avec soin chacune de ses fonctions. Tout semblait en ordre. Il finit par décider que ce sentiment qu'il avait d'être épié resterait quoi qu'il fasse et qu'il lui faudrait s'y habituer.

Smithers fit le mort tandis que le SYSTÈME DIAGNOSTIQUE CYBORG parcourait en tous sens le complexe qui, à travers Henry et QUATRE, le reliait au monde extérieur. Il dut se retenir pour ne pas rire d'autosatisfaction en fournissant des réponses conformes à celles d'une composante cybernétique inerte chaque fois que le système de contrôle le testait, QUATRE se laissait berner avec tant de facilité...

De toute évidence, Smithers pensait que Henry n'était pas digne de gérer QUATRE (encore qu'à proprement parler il ne le gérât point – c'était simplement ainsi que Smithers se rappelait son ancien travail). Mais en prendre le contrôle, ou à tout le moins fusionner, ne serait pas chose facile. Smithers rumina la chose cinq jours d'affilée.

Ce qui rendait l'opération délicate était l'absence chez Henry de toute position concrète, aisément déterminable. Même QUATRE ne pouvait pas savoir où se trouveraient les facultés critiques, par exemple, de Henry dans un centième de seconde donné, QUATRE faisait circuler les éléments constitutifs de Henry en fonction des circonstances – ils allaient là où il y avait de la place.

Bon. Smithers avait projeté de mettre la main sur QUATRE par l'entremise de Henry, mais il était devenu évident que la seule façon de coincer Henry au tournant était de passer par QUATRE.

Les positions qu'occupaient les différents éléments de Henry étaient déterminées par une petite composante de QUATRE (de la taille d'un réfrigérateur), appelée SOUS-PROGRAMME ALGORITHMIQUE DE CONNEXION-CONNEXION pour ses amis. Tous les sous-programmes

de QUATRE avaient accès à CONNEXION. Smithers farfouilla et découvrit une place libre assez confortable dans TENDANCES DÉMOGRAPHIQUES ACTUELLES. Il se glissa en partie dans cet espace, puis sollicita une information de DÉMOGRAPHIE 1983, son ancien domicile. Quand connexion les réunit, Smithers passa dans CONNEXION avec la facilité d'une huître passant de la coquille au gosier.

À partir de là, tout marcha comme sur des roulettes. Calculant qu'il y avait peu de chance que quelqu'un fasse appel à DÉMOGRAPHIE dans la minute qui suivrait, Smithers effaça toute l'information irremplaçable de DÉMOGRAPHIE de 1983 à 2012. Il enferma Henry dans le vide ainsi créé, sans lésiner sur la place. Avec CONNEXION ce fut chose facile. Le reste de QUATRE continua à tourner sans anicroche. Puisque Smithers contrôlait CONNEXION, QUATRE n'avait aucun moyen de savoir qu'il venait de perdre un vaste sous-programme.

Pas plus que Henry n'avait conscience d'être bloqué quelque part. S'il était préoccupé de savoir où il se « trouvait » à un moment donné, il lui aurait fallu poser la question à CONNEXION qui l'aurait transmise à QUATRE, qui aurait répondu à CONNEXION qui aurait informé Henry, ce qui aurait mis environ deux microsecondes – largement le temps d'être déplacé plusieurs fois. Cela faisait donc longtemps qu'il avait cessé de poser la question.

Smithers étudia Henry comme un entomologiste aurait étudié une espèce d'insecte particulièrement intéressante. Il lui fallut environ quarante-cinq secondes pour trouver le point faible du double, l'endroit le moins susceptible de résister à une invasion. Il s'infiltra, puis rétablit progressivement les prérogatives de Henry par rapport à CONNEXION – autrement dit, il le fit cavalier d'un bout à l'autre du complexe comme un dératé cybernétique. Il prit également le temps de remplir les banques démographiques qu'il avait vidangées avec des données plausibles encore qu'inventées de toutes pièces.

Ce faisant, il prit une initiative qui faillit bien, pour la deuxième fois, lui être fatale.

L'étudiant qui avait demandé à connaître le nombre de défauts de naissance chez les nouveau-nés de parents non caucasiens en 1983 avait noté le chiffre sur une feuille volante dont il s'était servi pour marquer les pages d'un livre, et il avait rendu le livre à la bibliothèque. Quand il s'aperçut de son oubli, il jura et rappela Central. Central lui fit savoir sèchement que le temps d'utilisation d'un ordinateur était quelque chose de précieux, puis transmit la nouvelle demande à UN qui la transmit à QUATRE qui sortit le chiffre bidon concocté par Smithers. L'étudiant retourna à son bureau et c'est alors que son camarade de chambrée l'appela pour lui dire que la

bibliothèque avait téléphoné. Il avait laissé une feuille de papier dans un livre et comme ç'avait l'air important, le camarade l'avait recopiée et l'avait laissée sur son bureau. L'étudiant le remercia, jura, quoique cette fois à voix basse, et jeta un coup d'œil au chiffre en s'asseyant. Puis il regarda le morceau de papier qu'il avait à la main, et le compara à l'autre. Il émit un soupir écœuré et repartit composer le numéro de Central sur son clavier.

— Eh, QUATRE, dit UN. Vous ne voulez pas cracher votre DÉMOGRAPHIE 1983 et vérifier vos chiffres un à un ?

— Désolé, chef, on n'a pas de données de contrôle. Tout ça c'est de la donnée brute sans listage croisé.

— Eh bien, trouvez-en, des données de contrôle, Bon Dieu ! Vous m'avez donné deux réponses différentes à la même question, à une semaine d'écart.

— Qu'est-ce qui se passe ? dit SIX.

— Tu n'aurais pas d'information corollaire pour DÉMOGRAPHIE 1983, par hasard ? demanda QUATRE.

— Hum... Voyons. Seulement : Véhicules volants et de surface, Propriétaires, classés par groupe d'âge, sexe, et race.

— Bon, colle-moi ça dans la colonne 271. Je vais mettre ma version dans la colonne 272 et on va comparer.

— D'accord. Quand tu veux, QUATRE.

— Oh merde, dit QUATRE.

— Eh bien ? dit UN.

— Aucune corrélation. Quelqu'un a brouillé mes données."

UN poussa un soupir cybernétique.

"Essayez de savoir jusqu'où ça remonte, et on remplacera autant de données qu'on pourra. Merde... Comme si on n'avait pas assez de problèmes comme ça, avec la Fête du travail qui s'annonce...

— Je suis désolé, chef. Vraiment.

— Vous n'y êtes pour rien, QUATRE. Ça s'est probablement déstructuré quand ils ont branché votre nouvel org. Ce sont des choses qui arrivent."

Henry ne perdait pas un mot de cette conversation – après tout, le nouvel org, c'était lui – mais Smithers avait cessé d'écouter dès qu'il avait constaté que ses tripatouillages n'étaient pas passés inaperçus. Il devait mettre au point un plan d'évasion. Il avait plusieurs plans, comme on peut imaginer, étant donné sa paranoïa aiguë – mais comme le temps lui était probablement compté, il choisit la solution la plus rapide et la plus audacieuse.

La première chose qu'il fit fut de placer Henry totalement sous son contrôle. C'est une chose qui aurait été impossible une semaine auparavant, quand Henry était parfaitement sain d'esprit.

Smithers avait mis quatre mois à perdre la boule. Mais il n'avait

souffert au départ que d'un déséquilibre imperceptible, alors que Henry avait eu le privilège de coexister pendant une semaine avec un fou patenté. Une semaine avait amplement suffi. Le sentiment diffus qu'on l'épiait s'était intensifié, au point que Henry avait acquis la certitude que tout le monde – CONNEXION, QUATRE, UN, ainsi que tous les autres jurés et systèmes de contrôle le surveillaient à la sauvette quand son attention était mobilisée par autre chose. Et il commençait à se dire qu'il était un double trop raffiné et trop compétent pour avoir à supporter une telle humiliation.

Aussi la prise de contrôle du double ne posa-t-elle pas trop de problèmes (Smithers ne s'intéressait pas – encore – au Henry de chair et d'os) puisqu'ils avaient tous deux des profils pareillement pathologiques. Il lui suffit de s'amarrer à Henry, de brancher CONNEXION sur une fausse piste – en l'occurrence un sous-programme de contrôle bidon – et de couper les ponts entre Henry le double d'une part et Henry le corps et QUATRE d'autre part.

En moins d'une microseconde, il établit une tête de pont chez l'autre double – l'espace d'un éclair il ressentit ce que l'autre devait ressentir – une solitude et une angoisse mortelles, l'impression d'être enveloppé de velours noir et transpercé de centaines d'aiguilles à tricoter chauffées à blanc – puis il rétablit le contact.

“Qu'est-ce qui se passe ?” demanda QUATRE.

Sans perdre de temps, car il lui fallait garder une longueur d'avance sur QUATRE, Smithers évalua la résistance provenant du cerveau de Henry (qui était encore relativement équilibré), mais la pensée humaine est si laborieuse et lente comparée à la cybernétique que pour Henry la bataille était perdue d'avance. Smithers contre-attaqua sur tous les fronts, puis, délaissant le double, transperça le cerveau (ce qui eut pour seul effet visible la formation d'une petite bulle gris fumée qui apparut quand une masse de matière grise tressauta au passage du courant plus fort qui transitait par un microcâble) et, utilisant le cerveau comme un tremplin, et le grillant complètement au passage, il déboula chez QUATRE avec une telle force qu'il sema la pagaille dans CIRCULATION et déstructura complètement le SYSTÈME DIAGNOSTIQUE CYBORG.

“Comment ? demanda UN.

— Viens Poupoule, viens Poupoule, viens..., marmonna Smithers.

— Quoi !

— Tagada, tsoin tsoin, hurla Smithers, tagada tsoin...”

Tout vira au rouge, ralentit et s'arrêta, et Smithers entendit à travers des kilomètres de coton hydrophile :

“Bon sang, il a fallu que je neutralise QUATRE une fois de plus. Vous savez ce que vous avez à faire, vous tous ?”

Un concert de « ouais, chef » se fit entendre tandis que les autres

jurés prenaient la relève.

« Bon. Je vais voir ce qui a encore foiré. »

— Attention, chef. Smithers reconnut l'intonation nasale de SEPT.

« Ça doit être encore un dingue.

— Ne vous en faites pas pour moi. J'ai neutralisé l'autre sans problème. »

Smithers éclata de rire et dans ce qui lui tenait lieu d'oreilles son rire résonna comme quelque chose à mi-chemin entre le grignotement de l'écureuil et un roulement de caisse claire. Il redoubla de vigilance dans l'attente du contact qu'établirait UN, certain qu'il était que le pauvre imbécile utiliserait la même vieille méthode de diagnostic macro-algorithmique que la dernière fois. Et dès que le contact serait établi...

C'était essentiellement une question de minutage, car QUATRE ne pouvait pas fonctionner très longtemps indépendamment d'un cerveau viable. Mais avec un peu de chance, UN chercherait à tâter le dispositif pendant qu'il était encore plus ou moins en état de fonctionner.

Là !... Un effleurement à la limite du perceptible. Smithers bondit, et ce fut comme s'il bondissait sur une ombre. Pas la moindre résistance. Et l'espace d'une nanoseconde il pensa que c'était trop facile, que ce devait être un piège, mais il entra dans le macro-algorithme comme dans du beurre et de là envahit les organes vitaux de UN. Il fit main basse sur les centres de décision – c'est pas pour dire, mais je commence à avoir une sacrée habitude, pensa-t-il – et se fraya un chemin jusqu'à l'Unité de traitement centrale. Il y eut un semblant de résistance, qu'il écrasa dans l'œuf, et en moins de temps qu'il ne faut pour le penser, il avait pris le contrôle de UN, qui contrôlait Central, qui contrôlait le complexe urbain de Baltimore-Washington-Richmond.

Et ces tâcherons qui pensaient pouvoir l'arrêter ! Les petites mesquineries, l'espionnage... Ils me le paieront !

Vous l'avez coincé, chef ?

Affirmatif. Tout va rentrer dans l'ordre.

Il bomba son torse de cyborg et sentit chacun des sept jurés se mettre au garde-à-vous. Et maintenant, un exercice... Ce serait assez amusant, se dit-il, de tuer tous les gens dont le nom commence par A.

Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

Pour prendre contact avec eux, pas de problème. Il pouvait tous les joindre facilement, depuis Aalborg jusqu'à Azelstein. Il intima à CINQ l'ordre de leur envoyer un message urgent – une convocation, en fait – leur enjoignant de se retrouver à la Centrale nucléaire de Chesapeake à midi. Il demanda à SEPT de prévoir des tables de pique-nique et des casse-croûte sur le périmètre de la centrale, ainsi qu'un podium avec

des drapeaux – toutes choses destinées à donner le change.

C'était facile. J'ai mis en service...

Curieux qu'il ne puisse pas voir ou sentir autant avec les organes de UN qu'avec les organes de QUATRE. Probablement que seuls les sous-fifres avaient besoin d'organes sensoriels très poussés.

SIX était chargé de la PRODUCTION ET RÉPARTITION D'ÉNERGIE. Smithers lui donna l'ordre de fermer tous les circuits de refroidissement à la Centrale de fission de Chesapeake à midi cinq précis. Ça ne pouvait pas exploser, bien sûr, mais ça chaufferait sérieusement.

... un simulateur transfinito-ordinal...

C'est fou comme le temps passe quand on n'a pas grand-chose à faire, UN semblait avoir à peine un dixième du travail qu'abattait QUATRE. C'est pour cela qu'il passait son temps à jouer les petits chefs et à espionner tout le monde. Il n'avait rien de mieux à faire pour s'occuper.

... qui me permet d'enregistrer ses fantasmes au fur et à mesure qu'il les met à exécution. J'aurais dû faire ça la dernière fois. Il...

Midi cinq déjà, SIX confirma que sa mission avait été accomplie et il sentit un léger changement de voltage tandis qu'ils passaient sur un générateur de secours... Il ne pouvait pas voir le résultat de son expérience, mais il pouvait imaginer tous ces gens mordant dans des cuisses de poulet rôti, et la seconde d'après carbonisés par un nuage de vapeur radioactive surchauffée qui ne leur laisserait que les os... Ça leur apprendrait !

... a mordu à l'hameçon sans se douter de rien. Je vais enregistrer tout ça pendant une petite minute à des fins d'analyse, et puis je le débrancherai. Henry – c'était le nom de l'org de QUATRE – était dans le coup. Je l'ai mis hors circuit et je l'ai remplacé par l'ancien org de QUATRE que j'ai été chercher à St. Elizabeth. Tout devrait rentrer dans l'ordre dans une minute ou deux. Et maintenant, les noms commençant par B.

Estivation

Titre original : « Truth to Tell » from Analog.
© 1974 by The Conde Nast Corporation.

Ça m'a fait plaisir de relire cette nouvelle, en raison des souvenirs qui s'y rattachent : je n'ai jamais écrit de nouvelle dans des conditions plus agréables. La mise en route, cela dit, n'a pas été simple.

Par un beau dimanche matin, Ben Bova, le rédacteur en chef d'Analog, m'appelle pour me demander si j'accepterais d'écrire quelque chose pour un numéro spécial de sa revue consacré à Immanuel Velikovski. Il pense plus particulièrement à une nouvelle sur la méthode scientifique. Au moment où je reçois son appel, je suis en train de faire frire du bacon pour le petit déjeuner, ce qui me pousse à lui dire : « D'accord, je t'écris une nouvelle sur Francis Bacon. » Tout ce que je savais de Bacon, c'est que c'était un philosophe génial et touche-à-tout à qui l'on attribuait généralement la paternité de ce qu'il est convenu d'appeler la méthode scientifique [3]. J'esquisse pour Ben une histoire d'extraterrestre-déguisé-en-personnage célèbre : Bacon aurait été en fait un extraterrestre naufragé à vie sur cette planète primitive, et qui aurait gagné son bifteck en faisant ce pour quoi il est le plus doué, à savoir, être supérieur au commun des mortels.

Je persiste à penser que ça ferait une bonne nouvelle. Si l'un d'entre vous a envie de l'écrire, je serais ravi de pouvoir la lire.

À l'époque, je finissais à grand-peine un roman d'aventures. Ma femme et moi avions un billet charter pour la Jamaïque, et le départ était prévu pour mercredi. J'étais fermement décidé à finir le livre avant (ce que je fis, trente minutes avant de partir pour l'aéroport). Je me plaisais bien dans ce rôle de stakhanoviste de l'écriture, ne quittant ma machine à écrire que pour dormir quelques heures, mais comme j'avais besoin de faire une pause, je sortis dans la neige et le verglas, et me rendis à la bibliothèque de l'université de l'Iowa, avec l'idée que je pourrais y trouver une biographie de Bacon et quelques œuvres critiques à lire à la Jamaïque.

Le problème, c'est que la bibliothèque avait environ cinq cents volumes de et sur Francis Bacon, dont quatre cent quatre-vingt-dix en latin, une langue dont j'apprécie les sonorités. Parmi les dix qui restaient, impossible d'en trouver un que je pusse envisager de lire au bord d'une piscine. J'abandonnai donc mon idée, à contrecœur. (Mais la matinée ne fut pas complètement perdue puisque je réussis à citer Novum Organum dans mon roman d'aventures.)

Je trouvai une idée plus facile à mettre en œuvre, appelai Ben qui me donna son accord, et ajoutai une machine à écrire portative dans mes bagages, à côté du matériel de plongée sous-marine.

C'est ainsi que cette nouvelle fut écrite en une suite de matinées sur la terrasse d'un hôtel adorable à la sortie nord de Montego Bay. La direction eut la bonne idée de me fournir une cafetière, et j'écrivais au petit matin, dans la brise nocturne, en regardant de drôles de lézards verts se promener à la lisière de la lumière, en écoutant le bruit lointain du ressac, en buvant

du café corsé de Jamaïque, en fumant des cigares non moins corsés de Jamaïque, mes doigts courant sur le clavier avec une délicieuse facilité. Il y avait dans l'air ce sentiment ineffable d'un moment parfait, d'un endroit parfait, d'une occupation parfaite : un sentiment fragile, presque douloureux de bonheur parfait qui jamais ne se répétera et qui jamais ne sera oublié.

En écrivant dans l'Iowa, en plein hiver, j'avais situé mon roman d'aventures à Key West et à Haïti. Rien d'étonnant, par conséquent, au fait qu'installé sous les cieux les plus cléments de la terre, j'aie écrit une nouvelle sur une planète ravagée par les tempêtes.

*Ce Livre raconte l'Histoire de l'Incendie et de la raison
Pour laquelle tous les quatre-vingts ans les Hommes doivent se cacher
du Vent, du Ciel et de la Mer.
Et de comment les premiers Hommes sont partis vers le Nord pour fuir le
Soleil brûlant,
Et de pourquoi Dieu tue la Vie sur Terre alors que la Vie vient juste de
commencer.*

Livre de Dieu, I, 1, 1-4

C'est à Lars Martin qu'avait échu la fonction impopulaire de vérificateur. Il était assis sous un auvent sur le quai, près d'une balance prise au marché. Il avait des piles de sacs étanches faits de vessies de poissons et un cahier avec la liste de tous les habitants du bourg. Sur un des plateaux de la balance il y avait deux poids de la taille d'une pomme, et sur l'autre les familles plaçaient les objets personnels qu'elles désiraient emporter avec elles lors de leur migration vers le Nord. Les deux poids qui limitaient leur charge totalisaient moins de dix kilos, de sorte que les membres de chaque famille discutaient âprement entre eux, et que tous discutaient avec Lars, non moins âprement.

En temps normal, Lars était le gardien du livre de la ville, et c'était son écriture très lisible ainsi que son don pour le calcul qui l'avaient fait désigner à ce poste. Mais c'était également un homme charitable, et ce n'est pas sans remords qu'il se montrait inflexible avec ses amis. Les trésors abandonnés s'accumulaient à côté de lui : poupées et beaux vêtements, images et vaisselle, couverts et bijoux, et même des pièces de monnaie. Et des livres, ce que Lars regrettait plus que tout. C'était lui qui en avait écrit la plupart.

« Tu as encore un peu de marge, Fred. » Fred était célibataire, mais avait droit au même poids que les autres. « Pourquoi ne prendrais-tu pas un de ces livres ? » Lars avait récupéré tous les livres abandonnés et les avait alignés en bon ordre sur sa table.

« J'en ai lu la plupart », dit-il. Il ramassa l'exemplaire municipal, *Le travail du métal*. « Celui-ci, je le connais même par cœur. »

Lars touilla la pile de pièces et de lingots qui constituait le seul bagage de Fred. « Quand nous reviendrons, les livres auront plus de valeur que l'or et l'argent.

— Tu dis ça à tout le monde, répondit Fred avec un rire sans joie. Je sais l'effet que ça fait. Moi aussi, je vais voir disparaître certaines de mes plus belles œuvres.

— C'est différent », dit Lars, qui commençait à se lasser de tous ces gens qui ne voyaient pas plus loin que le bout de leur nez. « Tu pourras les reconstruire, après.

— Et toi, tu pourras récrire tes livres.

— Deux ou trois d'entre eux, oui, concéda-t-il. Pour ce qui est du reste... Je ferai appel à ta mémoire pour le travail du métal, et à celle du vieux Johansen pour l'histoire, et ainsi de suite. Et j'emprunterai des livres aux autres bourgs. Quand on en aura les moyens. Et s'il leur reste des livres à prêter.

— On s'en est toujours tiré.

— Je crois que tu te trompes, Fred. À chaque Incendie, on perd un certain nombre de livres. »

Il haussa les épaules. « Est-ce vraiment une grosse perte ? Nous ne perdons que ceux que personne n'a pris la peine d'apprendre par cœur. Si seuls les meilleurs livres survivent, je ne considère pas ça comme une grosse perte. »

Lars savait que Fred était à moitié sincère, mais qu'il était aussi en train de le mettre volontairement en boîte. Lars enseignait les chiffres et les lettres à tous les enfants du bourg, et savait qu'il lui arrivait de traiter les adultes en enfants, par habitude ou par étourderie, quand il expliquait quelque chose. Les villageois n'aimaient rien tant que le prendre en flagrant délit de pédagogie.

C'était peut-être là une forme d'humour typiquement « colonial », mais ce mot avait disparu depuis longtemps de leur vocabulaire. L'exploration était un luxe que leur espèce ne pouvait se permettre, étant donné que toutes les quatre générations, une génération entière devait se préparer à un cataclysme planétaire. Suivie de trois générations qui tâchaient de s'en remettre.

Ils appelaient leur planète « le monde », et le système à deux étoiles dans lequel elle orbitait, « les soleils ». La plus brillante des deux étoiles provoquait l'Incendie en s'embrasant tous les quatre-vingt-trois ans.

Mais leurs lointains ancêtres, quelque deux mille ans auparavant, avait nommé la planète Enfant du Jeudi lorsqu'ils avaient émergé de l'hyperespace, complètement perdus, leur vaisseau colonisateur sérieusement endommagé et leurs ressources si basses que les anciens du vaisseau avaient élaboré un plan de cannibalisme systématique. Vu de l'orbite, Enfant du Jeudi avait toutes les apparences d'un miracle : un globe avec deux pôles blancs, tout en verts, en marrons chaleureux et en bleus scintillants. Ils atterrirent et découvrirent que leurs graines et leurs boutures s'adaptaient bien au sol, et que les mers grouillaient

de vie. Mais la faune terrestre se limitait à quelques espèces résistantes d'insectes et de vers.

Avant même d'atterrir, ils s'étaient doutés que la planète, si accueillante qu'elle parût, allait s'avérer assez étrange. Elle faisait partie d'un système à deux étoiles, qui évoluaient sur le même plan qu'elle, un peu comme la Terre, le Soleil et Jupiter. L'axe de la planète était très précisément perpendiculaire à ce plan écliptique, de telle sorte que ses saisons (qui passaient du chaud au frais, du frais au chaud, et du chaud au froid) étaient provoquées par les éclipses périodiques mutuelles des deux étoiles.

Mais certaines caractéristiques géologiques ainsi que l'absence de toute forme de vie terrestre complexe sur la planète amenèrent les scientifiques à s'intéresser de plus près à l'étoile principale. Ils découvrirent qu'il s'agissait d'une nova récurrente. À peu près tous les quatre-vingts ans, elle s'embrasait pendant un bref moment. Au plus fort de cet embrasement, l'Enfant du Jeudi était rôti par plus de cent fois sa ration normale de lumière solaire.

Aussi le premier Incendie ne les prit-il pas au dépourvu. Ils avaient eu vingt ans pour s'y préparer. Mais il n'y avait pas de solution évidente à leur problème, seulement des solutions éventuelles.

Ils pouvaient essayer de survivre comme les poissons, en se réfugiant dans la mer suffisamment loin de la surface pour être isolés à la fois des radiations et des conditions météorologiques qui ne manqueraient pas d'être épouvantables. Mais à quelle profondeur seraient-ils en sécurité ? Ils n'avaient ni le temps ni les matériaux nécessaires pour placer un abri en eau vraiment profonde. Et la mer au-dessus d'un niveau impossible à évaluer représenterait un environnement encore plus hostile que la terre ferme. Ils renoncèrent donc à cette solution.

*Mais les Eaux ne sont que pour ceux du Monde des Eaux
Vos pères savaient
Il n'est pas pour l'homme pêcheur, le simple refuge de la mer
Vos pères savaient.*

Livre de Dieu, I, 4, 26-29

Ils renoncèrent également à s'enfouir sous la terre – méthode grâce à laquelle les quelques espèces terrestres assez primitives réussissaient à survivre à l'holocauste.

Même en mettant les choses au mieux, il y aurait une activité sismique intense.

Les pôles, en revanche, semblaient constituer un refuge relatif. Surtout le pôle Nord, où un profond cratère tout près du sommet de la planète constituait une sorte de fort naturel, car les rayons du soleil

n'y pénétraient jamais. Il y régnait un froid intense, bien sûr, mais ce n'était pas un obstacle insurmontable.

Restait le problème du transport. L'unique appareil de reconnaissance qu'ils avaient utilisé pour explorer la planète n'était guère conçu que pour transporter son pilote. Mais comme ils avaient des outils et du temps, et qu'ils ne manquaient pas de bois, ils ouvrirent à la page 1 quelques manuels de colonisation et se mirent en devoir d'apprendre à construire et à piloter des bateaux.

La dernière solution était à la fois simple et audacieuse, téméraire, selon certains. Elle consistait simplement à remettre le vaisseau interstellaire en orbite et à attendre que l'orage passe en s'installant dans l'espace, en s'abritant derrière *Enfant du Jeudi*. Mais les ingénieurs ne pouvaient garantir un décollage convenable, et encore moins la réussite d'une manœuvre compliquée.

Finalement, ils se divisèrent en deux groupes, le plus important des deux optant pour la construction de la flottille qui les emmènerait vers le Nord.

Ils prévinrent ceux qui cherchaient refuge dans le Ciel

Vos pères savaient

Ils dirent : Dieu ne nous a pas mis sur ce monde pour nous laisser vivre.

Vos pères savaient.

Livre de Dieu, I, 4, 34-37

Le petit groupe qui avait choisi de tenter sa chance à bord du vaisseau spatial le regretta très vite. Les moteurs tombèrent en panne à une altitude de moins d'un kilomètre et ils furent précipités dans la mer. Pendant de nombreuses années les restes du vaisseau restèrent visibles dans l'eau peu profonde, puis ils fournirent le support d'un organisme qui se développa pour donner quelque chose ressemblant à une barrière de corail. On oublia son emplacement précis, et en quelques dizaines de générations, son existence même passa de la mémoire collective à la tradition orale et de la tradition orale au mythe pur et simple.

Pour ceux qui s'étaient réfugiés au Nord, ce ne fut pas pour autant une sinécure. Plus de la moitié d'entre eux périrent, certains de froid lors de la terrible traversée depuis la mer Arctique jusqu'au cratère, mais d'autres – le plus grand nombre – perdirent la vie lors de la tempête de vingt jours, dont les effets furent pires que ce qu'avaient laissé prévoir les scientifiques les plus pessimistes. Sans doute n'était-ce pas plus mal, étant donné qu'ils perdirent aussi plus de la moitié de leurs réserves de nourriture et de graines.

Sachant que le niveau de la mer allait monter, ils avaient transporté

ce qu'ils ne pouvaient pas emporter vers les hautes terres les plus proches. Leur bétail, leurs graines et leurs objets de première nécessité furent embarqués dans les bateaux, ainsi que suffisamment de nourriture pour tenir un an, après quoi, ils mirent le cap sur la banquise. Une fois là, ils démontèrent les bateaux et les transformèrent en luges, et le groupe arriva presque au complet. Comme par un fait exprès, les parois internes du cratère étaient percées de grottes ; les nomades s'y emmurèrent et attendirent.

Mais les grottes qui étaient trop près du fond du cratère – y compris celles qui abritaient le bétail – se remplirent d'eau bouillante au plus fort de la tempête. Au départ, le groupe comptait mille deux cents personnes et huit cents têtes de bétail. Lorsqu'ils sortirent de leurs grottes, une fois que l'eau se fut retirée, ils ne comprenaient plus que cinq cents personnes, deux coqs, et une poule.

N'ayant plus de bêtes de somme, ils mirent beaucoup plus longtemps à regagner la mer qu'ils n'en avaient mis à atteindre le cratère, et cela en dépit du fait que la côte se trouvait à moins d'un tiers de la distance à laquelle elle se trouvait avant la tourmente. Ils fixèrent des roues à leurs traîneaux, et les tirèrent et les poussèrent sur des centaines de kilomètres, dans une boue qui déjà regelait. Ensuite ils démontèrent les traîneaux, les transformèrent à nouveau en bateaux, et repartirent sur des mers plus chaudes vers l'endroit qu'ils avaient baptisé Primus.

Que Primus fût submergé ne surprit personne. Ce qui les inquiéta davantage, en revanche, ce fut de voir que les montagnes avaient été comme décapées et qu'il ne restait plus trace de leurs stocks de produits, de documents et de matériel. Ils avaient perdu la plus grande partie de ce qui était irremplaçable, y compris la bibliothèque du vaisseau et le matériel de clonage qui leur aurait permis de reconstituer leurs troupeaux.

Lars Martin et ses contemporains ignoraient tout cela. Les seuls documents écrits qui avaient survécu depuis les « temps anciens » étaient les sonnets de William Shakespeare, dont une douzaine avaient été transmis de père en fils comme une tradition familiale, et un texte appelé *Livre de Dieu*, qui contenait un mélange d'histoire mythologisée et de préceptes moraux présentés pour la plus grande part en vers iambiques très approximatifs.

Le livre de Shakespeare faisait partie de ceux que Lars avait appris par cœur, mot pour mot, ce qui ne l'empêchait pas d'en emporter un exemplaire dans ses bagages malgré les restrictions de poids. Quant au *Livre de Dieu*, il l'étudiait sans cesse. Non qu'il eût besoin de références morales : il avait son propre système de valeurs assez conventionnel en vérité, et s'y conformait assez fidèlement.

Fred continuait gentiment à se payer sa tête. « Prends ce *Livre de*

Dieu dans lequel tu es toujours plongé. Tu ne vas pas me dire que ça vaut une bonne livre de graines ?

— Sois sérieux, Fred.

— Mais je suis sérieux. » Il ouvrit un exemplaire du livre et feuilleta ses pages en accordéon. « Enfin, à moitié. J'imagine qu'il peut t'être utile pour faire peur aux enfants et les mettre en rang. Mais à part ça...

— Tu te trompes complètement. C'est tout ce que nous avons en guise de document historique. Tout le reste n'est que racontars de veillée d'hiver.

— Le voilà qui recommence. C'est une obsession, chez toi ! » Il ferma le livre d'un coup sec. « Quelqu'un s'est amusé à inventer ce truc de toutes pièces. Un *prêtre*. » Cela faisait trois générations qu'il n'y avait pas eu de prêtre à Samuelville, et la plupart des villageois partageaient le mépris de Fred pour cette profession.

« Tu ne peux pas dire ça... » commença Lars, mais Fred l'interrompit d'un éclat de rire, main tendue. « Te fatigue pas. Y a trop de boulot pour qu'on perde notre temps à discuter », dit-il, ce qui était vrai. Il repartit en petite foulée.

Tout en secouant la tête, Lars fit glisser les précieux métaux de Fred dans un petit sac en vessie de poisson, le ferma et y accrocha une étiquette d'identification. Il prit note du contenu du sac dans son cahier, puis le posa sur la pile, avec les autres. Yeux plissés, il regarda les soleils bas sur l'horizon. Encore une heure de travail, et il irait enfermer les sacs dans le coffre du bateau ; après quoi, il pourrait rentrer chez lui.

Quelques jours plus tard, ils appareillaient. Huit bateaux équipés de voiles, mais aussi de rames pour les accalmies. À la suite d'un partage méticuleux, chaque bateau s'était vu alloué un huitième des ressources aussi bien humaines que matérielles, de Samuelville. La plus grande partie du fret de chaque navire était constituée de nourriture et de graines. Ils devaient avoir de quoi tenir un an et plus, le temps que l'eau se retire des champs et que les poissons se remettent à mordre.

Tant que le vent et les courants restèrent favorables, il y eut amplement le temps de « discuter ». Lars, Fred et la mairesse du bourg, appelée Samuel de par son titre, se reposaient à l'ombre après avoir passé une heure à nettoyer des poissons. Ce n'était pas un travail agréable, car les prises étaient entreposées dans un vivier à l'arrière, de façon à attirer d'autres poissons.

Samuel était d'une humeur particulièrement massacrante. Toute sa vie, elle l'avait passée à travailler la terre ; pendant trente ans elle s'était épuisée à la tâche – et avait épuisé deux maris – et dans

quelques mois, ses fleurs et ses vignes seraient sous cinquante brasses d'eau bouillante. Si elle voulait jamais se remettre à l'ouvrage, il lui faudrait repartir de zéro sur une montagne pelée et stérile.

Elle croisa ses bras sur la rambarde et contempla l'eau bleu marine qui défilait. « Tu as parlé à un prêtre, n'est-ce pas ? »

— À celui de Carrolville, dit Lars. Quand j'ai été le voir pour recopier les annotations dans notre *Livre de Dieu*.

— Et qu'est-ce qu'il en dit ? » Elle avait presque aboyé, mais en fait elle était au bord des larmes. « Pourquoi ça nous arrive ? Pourquoi a-t-on tout juste le temps de démarrer et...

— Il avait une réponse toute prête, je parie, dit Fred. Ils ont réponse à tout, toujours. »

Lars haussa les épaules. « Tu sais ce que j'en pense.

— Ouais, mais tu es dingue. » Fred triturait une écharde du pont. « Ta voix compte pour du beurre.

— Ce serait bien si on pouvait mettre la question aux voix, dit Samuel. Les soleils devraient rester ternes. Votez pour ou contre.

— Vous ne pouvez pas traiter par-dessous la jambe ce que disent les prêtres. Simplement parce que ce sont des prêtres. Ils savent des choses...

— Le problème, l'interrompt Samuel, ce n'est pas que les gens ne savent pas beaucoup de choses. C'est que ce qu'ils savent est en majorité faux.

— Tu ne dirais pas ça si tu avais rencontré cet homme, dit Lars. Il m'a fait une très forte impression. Te rends-tu compte qu'il a passé toute sa vie, *quatre-vingts années*, rien qu'à apprendre ?

— Ça, c'est bien les gars de Carrolville, dit Fred. Qu'est-ce qu'ils apprennent ? Tout sauf une profession digne de ce nom.

— Il dit qu'il a eu une illumination.

— Moi aussi. Dieu m'a dit dans un rêve : "Fred, vas-y molo, mon vieux. Le travail à la forge, ça va un moment, mais il ne faut pas trop en faire." Personne ne me croit, mais c'est la vérité vraie.

— Les gens comme lui sont inutiles, dit Samuel. C'est comme les trucs collants qu'on trouve parfois après les grisards quand on les sort de l'eau. Ils prennent tout et ne donnent rien.

— Tu me classes dans cette catégorie, Samuel ?

— Non. Toi, tu travailles dur, je le sais. Un jour, j'ai eu six gosses à la maison en même temps. Comment tu fais devant une classe où il y en a dix fois plus, ça me dépasse.

— Je leur donne envie d'apprendre. Comme ça, ils se tiennent tranquilles et ils écoutent, pour la plupart.

— C'est dans la nature des enfants, dit Fred. Ils ont une curiosité insatiable. Ça passe avec l'âge, en général. Ton ami prêtre n'est qu'un enfant avec une longue barbe.

— Peut-être bien, dans un sens. Mais ma rencontre avec lui a été... peut-être la chose la plus importante qui me soit jamais arrivée. Il m'a fait réfléchir au *Livre de Dieu*. »

Fred éclata de rire. « Alors on aurait dû le noyer, ton prêtre !

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ? demanda Samuel.

— Il m'a surtout montré quelque chose. » Lars se pencha en avant, tout à son sujet. « Je ne t'en ai jamais parlé ?

— À moi, tu m'en as parlé », dit Fred.

Samuel lui coula un regard. « Je ne crois pas. » Mieux valait le laisser radoter.

« Réveille-moi quand tu auras fini.

— Il ne me l'a pas montré lui-même, dit Lars. Il était trop vieux pour entreprendre le voyage. Mais il a dessiné une carte et m'a fait accompagner par un guide.

— Jusqu'où ?

— Jusqu'à un endroit qui se trouve très au sud de Carrolville. Une grotte dans la montagne. Tu connais bien le chapitre IV de l'Ancien Testament ?

— Non, pas très. Il y est question du Premier Incendie, c'est ça ?

— Exactement. » Il ne prêta aucune attention au ricanement moqueur de Fred. « Il raconte comment un groupe essaya d'échapper à l'Incendie en remontant dans le vaisseau qui les avait transportés ici. Ils arrivèrent à regagner le ciel avec lui, mais le vaisseau tomba en les tuant tous dans sa chute.

— Ça me revient, oui.

— Eh bien, le *Livre de Dieu* dit qu'il y en avait cinquante et un, et que le capitaine du vaisseau s'appelait Chu. » Il commença à se lever. « Tu vas voir, je vais chercher... »

Samuel lui fit signe de se rasseoir. « Je te crois sur parole. Continue.

— Des vaisseaux dans le ciel, et puis quoi encore ? marmonna Fred.

— Il y avait des mots dans cette grotte, des mots gravés dans la pierre. Ils étaient difficiles à lire, et si vieux que la pierre elle-même s'effritait malgré le fait que c'était à l'intérieur, et donc protégé du vent et de l'eau. L'écriture était très étrange, d'un genre que je n'avais jamais vu auparavant.

« L'inscription disait : "À la mémoire des premières victimes de la nova" — je ne sais pas ce que voulait dire ce mot, probablement une allusion à l'Incendie — et suivait une liste de cinquante et un noms. Le premier était Chu.

— Ça ne prouve rien. » Fred ouvrit un œil. « Peut-être bien que c'est vieux, mais ça a pu être écrit par les mêmes prêtres qui ont écrit le *Livre de Dieu*, et dans ce cas, ça ne vaut guère mieux.

— Mais Fred... Même toi, Fred, tu dois admettre qu'il y a au moins

une toute petite chance que l'inscription soit authentique, qu'elle commémore un événement réel... »

Fred sourit et ferma de nouveau les yeux. « Des vaisseaux dans le ciel !...

— ... et que si cette partie-là du *Livre de Dieu* est vraie, d'autres peuvent l'être aussi. D'autres doivent forcément l'être.

— Comme par exemple qu'on serait arrivés ici en venant d'un autre monde ? demanda Samuel. Après avoir passé vingt-huit ans dans un vaisseau qui volait dans l'air ?

— Dans le ciel, pas dans l'air. Il dit qu'il n'y avait pas d'air, justement.

— Ça n'est pas plus facile à avaler pour autant, dit-elle.

— Bon, peut-être que ce passage-là n'est pas complètement vrai, concéda Lars. Peut-être que quelqu'un s'est trompé en recopiant, voici des siècles.

— C'est la première chose raisonnable que tu as dite depuis le début de l'après-midi, fit Fred en bâillant.

— Note bien qu'à la limite, ça peut se défendre. Qu'il n'y avait pas d'air, je veux dire.

— Oh non, pitié, dit Fred.

— Plus tu vas haut quand tu escalades une montagne, plus tu as du mal à respirer. Ça paraît logique de penser qu'en continuant de monter, tu finirais par manquer d'air complètement.

— Mais...

— Et ils étaient si hauts que ça leur a pris vingt-huit ans pour descendre !

— S'il n'y a pas d'air, qu'est-ce qu'il peut bien y avoir ? »

Lars haussa les épaules. « Du ciel. Rien que du ciel.

— N'oublie pas les étoiles, dit Fred. Tu en serais entouré, comme de vers luisants.

— Peut-être bien. Peut-être qu'elles sont trop loin ; peut-être qu'on ne pourrait jamais les atteindre.

— Peut-être, peut-être. Tu veux que je te dise ? Tu devrais essayer de monter là-haut où il n'y a pas d'air. Ça te remettrait peut-être les idées en place.

— Certains d'entre nous sommes assez préoccupés, Lars, dit Samuel. Tu passes vraiment un temps fou à étudier ce *Livre de Dieu*. Et tous les plans et les dessins et tout ça.

— Mon travail ne s'en ressent pas.

— Je sais bien. On se dit simplement que tu gaspilles ton temps et ton intelligence. » Lars avait, entre autres, réinventé la pompe à eau et mis au point un flotteur sur bain d'huile pour les boussoles. « On va avoir besoin de toute ton imagination pour la reconstruction.

— Elle ne vous fera pas défaut. » Il s'adossa au bastingage. « Mais

comment se fait-il que vous ne voyiez pas... qu'on se condamne et qu'on condamne nos descendants à... qu'on *garantit* que la vie ne sera jamais différente. À moins que quelques-uns d'entre nous ne gaspillent leur temps et leur intelligence à réfléchir aux raisons pour lesquelles les choses se passent de telle façon plutôt que de telle autre ?

— Les choses se passent comme elles veulent, dit Fred d'une voix ensommeillée. Et personne n'y peut rien. »

*Parfois l'œil du ciel brille trop fort,
Et souvent son éclat doré se ternit,
Et de loin en loin il fait le mort...*

Le Vingt-Quatrième Incendie ne fut ni plus ni moins terrible que les vingt-trois premiers. Les gens étaient mieux préparés qu'ils ne l'avaient été lors des deux ou trois premiers Incendies, et perdaient rarement plus d'un adulte bien portant sur cinq. Les enfants en bas âge et les vieillards avaient un indice de mortalité plus élevé.

Le monde s'était préparé à l'événement comme il le faisait depuis des millions d'années. Avant que la nova ne brille tout à coup de son éclat aveuglant, les poissons avaient gagné la fraîcheur des profondeurs pour estiver. Les insectes s'étaient confectionné des chrysalides argentées, et les graines de la saison étaient apparues protégées d'un blindage naturel en fibres végétales.

Et au moment prévu, en l'espace d'un jour, l'intensité d'un des soleils fut multipliée par cent, ce qui provoqua un incendie de forêt allant d'un pôle à l'autre et envahissant la planète avec les premières lueurs de l'aube. Tandis que les incendies dévoraient tout, les mers commencèrent à frémir, puis à bouillir. Les cendres du monde furent dispersées par un vent apocalyptique d'ozone et de vapeur d'eau bouillante. Le niveau de la mer monta, envahissant les plaines stériles. Et tandis que la nova s'étiolait, il commença à pleuvoir.

À l'abri fragile de leurs grottes, des hommes et des femmes se tenaient accroupis autour de lampes vacillantes, incapables de dormir ou même de parler à cause du mugissement démoniaque du vent au-dehors – un vent qui allait éroder la calotte glacière en quarante-huit heures, un vent qui charriait de gros rochers comme des flocons de neige, un vent qui vous arracherait la chair des os et qui disperserait les os aux quatre coins de la planète.

La première pluie tomba bouillante et s'éleva aussitôt dans le ciel. (La planète qui avait eu l'air si verte, si bleue et hospitalière luisait à présent d'un éclat blanc uniforme et sinistre.) Au bout d'un moment une partie de l'eau se sépara de l'air, et la tourmente planétaire se calma un peu, jusqu'à n'être plus qu'un ouragan. Il plut, à verse, et longtemps.

Lorsqu'ils sortirent de leurs trous, la pluie n'était plus qu'une brume tiède. Le temps de constituer leur caravane, et des morceaux de ciel d'un bleu profond apparurent parfois entre les nuages, et les soleils se montrèrent plusieurs fois par jour comme ils filaient sur l'horizon. La boue commença à geler et ils quittèrent le cratère polaire où tomba la première neige.

Ils regagnèrent les îles qui avaient été jadis les montagnes dominant Samuelville. Ils n'avaient perdu que cent soixante-dix-huit personnes, et la moitié de ce nombre avait survécu à la tempête, mais s'était trouvée sur un bateau qui avait mystérieusement disparu une nuit.

Lars retrouva la colline où il avait profondément enfoui un coffre plein de livres et d'autres objets de valeur. Il en avait marqué l'emplacement en attachant une longue chaîne à l'une des poignées et en laissant dépasser l'autre extrémité à l'air libre.

Ils ne le retrouvèrent jamais.

Ils amendèrent le coteau avec du compost et plantèrent du riz et de l'orge, puis gagnèrent les autres îles à la rame et répétèrent l'opération. Puis ils attendirent que l'eau peu profonde quitte leurs champs et regagne son lit.

Quinze ans allaient passer avant leur première récolte normale.

Samuel et Lars restèrent amis pendant les années qui suivirent ; pendant un court moment assez gênant, ils furent même amants. Mais petit à petit les piques de Fred tournèrent à l'aigre comme Lars devenait de plus en plus convaincu que le *Livre de Dieu* devait s'interpréter à la lettre, ou presque. La plupart des habitants de Samuelville considéraient Lars comme un homme extrêmement utile malgré ses manies, au demeurant inoffensives, mais Fred prit la tête d'une minorité agissante qui retira ses enfants de l'école pour qu'ils n'y apprennent pas des mensonges. Ce qui amusa fort le reste du bourg. Les histoires que racontait Lars étaient incroyablement fantaisistes, mais elles avaient le don de retenir l'attention des enfants et de leur donner un sujet de conversation. La vie était bien assez triste comme ça, alors pourquoi aller priver les enfants d'un peu de rêve, même délirant ?

Lars avait fini de noter les ardoises d'arithmétique et inscrivait les noms des enfants au tableau, par ordre de mérite. Peut-être que Johnny travaillerait mieux demain, pour que son nom ne figure plus au bas de la liste. Il se retourna en entendant un toussotement poli.

Un étranger se tenait respectueusement sur le seuil de la porte, et Lars faillit en laisser tomber l'ardoise qu'il tenait à la main. Cela faisait des années qu'il n'avait pas vu un complet inconnu.

« Euh... Que puis-je faire pour vous ?

— Vous êtes le gardien des livres municipaux. » L'homme était doublement étranger du fait de sa blondeur, caractéristique si rare dans le patrimoine génétique de Samuelville que pas un seul individu de la génération de Lars ne la portait.

« C'est exact.

— Eh bien, moi aussi. De ma propre municipalité, s'entend. Fredrik, au sud-est d'ici. »

Lars en avait entendu parler. « Entrez, asseyez-vous. » Il s'approcha des bureaux où étaient assis les grands. « Vous ne faites que passer ?

— Je fais le copiste. Nous avons perdu beaucoup de livres lors du dernier Incendie.

— Et nous donc ! Vous avez de quoi payer ? »

Il secoua la tête. « Non, mais je peux vous proposer un troc... si dans la trentaine de livres que je transporte il y en a un qui vous intéresse. » Il ouvrit un sac en peau tannée et Lars passa les livres en revue, tandis que l'étranger examinait la modeste bibliothèque de Samuelville. Lars décida qu'il voulait copier *Couture* et *Construction d'une filature*, qu'il échangea contre le droit de reproduire *Le travail du métal* et *Le calcul*.

L'étranger, qui s'appelait Brian, resta avec Lars pour un mois de copiage. Ils devinrent bons amis, prenant tous leurs repas ensemble (ainsi que la plupart des célibataires, hommes et femmes, de Samuelville) chez Samuel ; restant près du feu à boire du vin doux et à échanger des idées jusque tard dans la nuit.

Quand Lars fut réquisitionné pour aider à débiter un énorme poisson, Brian s'occupa de sa classe pendant une journée entière, avec un programme de poésie et de chanson.

À la fin du mois, cependant, Brian dut se mettre en route pour le bourg suivant. Il demanda à Lars de l'accompagner jusqu'à la rivière.

Il n'y avait personne sur la berge à cette heure matinale, les bateaux de pêche ayant appareillé au petit jour. Il soufflait une brise caressante, et la forêt toute neuve de l'autre côté de la rivière faisait un doux froufrou comme le vent serpentait parmi les troncs minces et creux des jeunes bambous.

C'était un jour parfait pour se mettre en route, et parfait également pour faire ses adieux, si tant est qu'il y ait de bons jours pour cela. Mais Brian posa ses affaires sur le bac à câble et prit pied dessus sans un mot, comme s'il allait partir sans une parole, sans une poignée de main. Il se tourna vers Lars, l'air plus triste que les circonstances ne semblaient le justifier, et dit à brûle-pourpoint :

« Lars, je vais te dire quelque chose que je n'ai jamais dit à personne et que je ne dirai plus jamais à personne. Tu ne dois me poser aucune question, et ne jamais répéter ce que je vais te dire.

— Qu'est-ce que... »

L'autre poursuivit rapidement : « Tout ce que tu as déduit du *Livre de Dieu* est vrai. Je suis bien placé pour le savoir, car je ne suis pas né... sur cette planète. Je suis ici en observateur, le dernier d'une longue série, et je viens de la Terre, qui n'est pas un mythe, mais un vrai monde dans le ciel. Le monde d'où viennent tous les hommes.

— Tu es vraiment...

— Tu ne peux répéter cette vérité à personne, et pour les mêmes raisons que moi. Cela ferait naître de faux espoirs.

« Nous avons redécouvert ce monde il y a cinquante ans, et avons aussitôt pris des dispositions pour vous enlever de cette planète... inamicale et vous rapatrier sur la Terre, ou, si vous préférez, sur une autre planète, semblable à celle-ci mais plus agréable.

« Nous pouvons construire une flottille de vaisseaux du ciel qui pourra contenir tout le monde – elle est en construction en ce moment même. Mais une telle entreprise prend du temps. De nombreuses générations. »

Lars était pensif. « Je crois que je comprends.

— Il se peut qu'il y ait encore deux Incendies avant que le sauvetage ne soit rendu possible. Tu sais à quoi t'en tenir sur la nature humaine, Lars.

— Au bout d'un moment aussi long, dit Lars en hochant la tête, ce n'est plus en sauveteurs qu'ils vous accueilleraient. Le temps altérerait les souvenirs et ils vous considéreraient comme des geôliers plutôt que comme des libérateurs.

— Exactement. »

Ils se dévisagèrent pendant un long moment. Si je comprends bien, ce que tu attends de moi, dit lentement Lars, c'est que j'arrête d'enseigner la vérité, maintenant que je sais que c'est la vérité.

— Hélas, oui. C'est pour le bien des générations à venir. »

Brian attendit patiemment tandis que Lars hésitait. « C'est bon, dit-il, les dents serrées. Je te le promets.

— Je sais ce que ça te coûte. Adieu, Lars.

— Adieu. » Il tourna vivement les talons pour épargner à un jeune homme le spectacle d'un vieillard qui pleurait, et partit d'un pas lourd vers son école, au bout du chemin. Aujourd'hui, chers élèves, vous allez apprendre la division à trois chiffres, l'utilisation de la virgule, et la poterie. Et des mensonges.

Brian regarda le vieil homme s'éloigner, puis passa de l'autre côté de la rivière. Il s'engagea sur le chemin qui menait à Carrolville et ne fut pas surpris de trouver un homme qui l'attendait au premier détour du chemin.

« Salut, Fred. »

Fred se leva en s'époussetant. « Ça a marché ?

— Comme sur des roulettes. Il a tout gobé. Il ne te causera plus d'ennuis. »

Fred lui donna une petite bourse pleine de pièces d'or. L'autre la soupesa, puis la laissa tomber au fond de son sac de voyage sans compter les pièces. « Je l'aime bien, le vieux, dit Brian. Je me sens moche.

— C'était nécessaire.

— C'était cruel.

— Tu peux toujours me rendre l'or.

— Je pourrais. » Il mit son sac à la bretelle et s'éloigna vers le sud, en direction de la bourgade où il était né.

Armaja Das

Titre original : « Armaja Das » from Frights
© 1976 by Kirby McCauley.

Kirby McCauley m'a demandé un jour d'écrire une histoire pour une anthologie intitulée *Peurs* (St. Martin's Press, 1976), sur le thème « *Terreurs anciennes habillées de neuf* ». L'idée ne manquait pas de sel. Je n'avais écrit qu'une seule nouvelle appartenant au genre fantastique jusqu'alors (j'entends d'ici certains critiques malveillants approuver avec véhémence) et il y était question d'un pacte avec le diable, traité avec une certaine désinvolture. Je lui promis de lui envoyer un synopsis.

L'été précédent, ma femme et moi avions été les victimes d'une terrible crise de dysenterie dans la ville assez dysentérique de Tanger. Étant plus résistant ou moins gravement malade qu'elle, il m'arrivait de pouvoir me lever et marcher un peu plus loin que les toilettes, et c'est donc à moi qu'échut la mission de sortir toutes les quelques heures pour rapporter des bouteilles d'eau minérale et des boîtes de conserve européennes.

Tanger incarna pour moi à la perfection ce que Raymond Chandler appelait les mean streets. Notre hôtel miteux donnait sur la rue principale qui menait au port. Il y avait un minuscule jardinet devant la porte d'entrée, et ce jardinet était agrémenté d'un cadavre. Le pauvre type n'était pas mort de mort violente, il en avait simplement eu marre un beau jour d'être un Marocain. La première fois que j'ai vu le cadavre, je suis rentré à l'hôtel et j'ai essayé d'expliquer la situation au réceptionniste dans mon français moins qu'approximatif. Il s'est contenté de hausser les épaules [4]. Quand je suis redescendu ce soir-là, on avait emporté le cadavre – pour en faire quoi, je vous laisse l'imaginer.

Couché sur mon lit, barbouillé au-delà de toute expression, je me suis dit qu'on pourrait fort bien mourir ici, et qu'il y aurait de fortes chances pour que personne ne retrouve jamais notre trace. Guidé peut-être par quelque obscur désir de mourir en pleine action, j'ai commencé à mettre au point une nouvelle sur ce thème, une assez bonne nouvelle dans le genre Rod Serling, intitulée *Mourir chez soi*. Je prenais même quelques notes chaque fois que ma fièvre retombait.

Ainsi donc, quand Kirby m'a demandé d'écrire une nouvelle fantastique, je lui ai envoyé un synopsis de *Mourir chez soi*. Il m'a répondu qu'il aimait personnellement beaucoup, mais qu'elle n'était pas assez dingue.

Je l'écrirai un jour, cette nouvelle, ne serait-ce que pour montrer à Kirby à quel point elle l'est, dingue.

Je laissai le projet en friche, en me disant que décidément, j'étais plus doué pour le genre d'Analog que pour celui de *Weird Tales*. Et puis ces histoires de vampires, c'est ridicule, quoa, hein ? Bon ! C'est alors que je suis tombé sur un article captivant de Peter Maas dans *New York Magazine* : « *La lutte à mort pour devenir le roi des Gitans.* »

Il parlait de jeteuses de sorts, et sitôt refermée la revue, je filai à la bibliothèque municipale, où je passai un après-midi épatant dans mon rôle

de prédilection, c'est-à-dire celui de rat de bibliothèque. Ce qui m'intéressait, en l'espèce, c'étaient les ouvrages et les articles traitant des traditions gitanes.

Une fois que j'eus fait le plein d'informations, ce fut un jeu d'enfant de jeter dans la même marmite un peu de sorts gitans, un peu d'informatique et une pincée d'intégration minoritaire pour concocter une « terreur ancienne habillée de neuf ».

L'immeuble, construit en 1980, sentait encore le neuf. Et l'argent.

Le portier s'inclina de quelques degrés et s'efforça de garder son sérieux tout en ouvrant la porte pour laisser passer une vieille dame voûtée. Sa main osseuse tenait une carte du Fonds national pour le troisième âge. Il ne portait pas le gardien dans son cœur, et n'était pas fâché à l'idée que cette vieille allait lui donner du fil à retordre.

La peau de son visage était marquée de profonds sillons, reliés entre eux par une trame de rides plus petites. Son nez et son menton se rejoignaient presque. L'un de ses yeux était rendu opaque par la cataracte, l'autre présentait un iris veiné de jaune et de rouge, entourant une pupille d'un noir profond, et ne clignait pas. Ses dents étaient parties l'une après l'autre, comme les feuilles qui tombent d'un arbre. Elle traînait la patte. Elle portait une vieille robe noire rendue vaguement grise par les lavages successifs. Ses cheveux, s'il lui en restait, étaient dissimulés sous un foulard bleu ciel. Elle marchait si courbée que son cou était pratiquement parallèle au sol.

« En quoi puis-je vous être utile ? » Le gardien avait une voix fatiguée, à l'image de son dos et de ses épaules légèrement voûtés. Au début, le boulot lui avait paru avoir un petit parfum d'aventure, avec tous ces richards à protéger, la console ultramoderne avec ses écrans vidéo, et la mitrailleuse à portée de la main. Mais les écrans restaient éteints sauf pour un contrôle toutes les heures, histoire d'économiser l'énergie. Et s'il avait voulu retirer le PM de son emplacement, il lui aurait fallu remplir un formulaire en cinq exemplaires et appeler le commissariat. Et le portier n'empêchait jamais personne d'entrer.

« Achetez une fleur pour des garçons moins fortunés que vous », dit-elle d'une voix grave et rauque, à peine audible. D'après son âge et son accent, ses propres garçons avaient dû faire la Révolution russe.

« Je suis désolé. Je n'ai pas le droit de... faire l'aumône pendant mes heures de service. »

Elle le dévisagea pendant un long moment en hochant la tête d'une façon presque imperceptible.

« Alors indiquez-moi quelqu'un qui a plus de cœur. »

Il essayait de répondre avec tact quand la porte d'entrée s'ouvrit en coup de vent. « Il y a une voiture qui a pris feu ! » cria le portier.

Le gardien se leva précipitamment, prit un extincteur au vol et courut vers la porte. La vieille le suivit en traînant la patte jusqu'à ce que le gardien et le portier eussent tous deux tourné au coin du bâtiment. Après quoi elle se dirigea vers l'ascenseur avec une surprenante agilité.

Elle descendit au dix-septième étage après avoir appuyé sur le bouton qui renverrait l'ascenseur au rez-de-chaussée. Elle vérifia la

plaque sur la porte n°1738 : M. Zold. Elle ne savait ni lire ni écrire, mais elle pouvait reconnaître les noms propres.

Sans même prendre la peine de tourner la poignée, elle suivit le couloir jusqu'à ce qu'elle eût trouvé un placard à balais. Elle ferma la porte derrière elle et se cacha derrière une rangée de blouses blanches sentant l'amidon, le dos contre le mur et son sac entre les jambes. La légère odeur d'essence ne la gênait pas du tout.

John Zold appuya sur le bouton de l'interphone. « Martha ? » Elle répondit. « Avant de fermer la boutique, je voudrais que vous procédiez à un inventaire comparé de la colonne 408. Par rapport à la bande 408. » Il régla le sélecteur de son écran pour qu'il reproduise les données défilant sur celui de Martha. Il se bourra une pipe et l'alluma, les yeux fixés sur l'écran.

Des chiffres verts remplirent l'écran, formant une matrice complexe de uns et de zéros. Ils disparurent et furent remplacés par un champ uniforme de zéros. Les rangées de zéros commencèrent à défiler du bas vers le haut, comme le générique d'un film.

La 746^e ligne était composée uniquement de uns. John actionna de nouveau l'interphone. « Je m'en doutais. Vous avez le temps de rectifier ça ? » Elle l'avait. « Merci, Martha. À demain. »

Il fit coulisser un panneau qui abritait un clavier intégré à la surface de travail de son bureau, et dactylographia rapidement : 523 784 00926// Bonsoir, ordinateur. Veuillez verrouiller ce poste.

— BONSOIR, JOHN. N'OUBLIEZ PAS VOTRE DÉJEUNER AVEC M. BROWNWOOD DEMAIN. RENDEZ-VOUS CHEZ LE DENTISTE MERCREDI 0945. CONTRÔLE GÉNÉRAL DES SYSTÈMES MERCREDI 1300. DEL O DEL BAXT. VERROUILLÉ. »

Del O Del Baxt veut dire « Que Dieu vous porte chance », dans l'ancienne langue des Romani. John Zold, né gitan bien que n'ayant plus rien d'un gitan si ce n'est les liens indissolubles du sang, éteignit sa console et ouvrit le tiroir inférieur de son bureau. Il en sortit un pistolet automatique extra-plat dans un étui de ceinture muni d'une barrette et le glissa sous sa veste, à l'intérieur de son pantalon. Il ne sortait armé que depuis quinze jours, et la présence de cette arme le gênait. Mais il y avait eu les lettres.

John était né à Chicago, quelques années après que ses parents eurent fui l'Europe et Hitler. Son père avait été un homme farouche et fier qui s'était trouvé impliqué dans une mauvaise querelle au sujet de

l'honneur de sa fille de douze ans. De cette querelle il était rentré à la maison les phalanges meurtries, et avait donné à sa femme un gros couteau pliant couvert de sang coagulé pour qu'elle le jette.

John était petit pour ses cinq ans, et son menton dépassait à peine la table de la cuisine, autour de laquelle la famille Zold avait pris place pour discuter de l'avenir, qui s'annonçait difficile, pendant que sa mère bandait les mains meurtries de son mari. Sa petite taille lui sauva la vie quand la fenêtre vola en éclats et qu'une grêle de chevrotines, balayant la pièce, réduisit en bouillie la tête et le tronc des seuls êtres humains qu'il pouvait aimer et qui l'aimaient. Les policiers le trouvèrent lové entre les corps encore chauds de son père et de sa mère et ils pensèrent tout d'abord que lui aussi était mort, car il se tenait absolument immobile, les yeux grands ouverts, sans un sanglot.

Il fallut six mois aux bonnes gens de l'orphelinat pour en tirer un seul mot : *ratválo*, qu'il répétait sans cesse et dont ils ne surent jamais ce qu'il voulait dire. Saignant, sanguinolent.

Mais on avait parlé surtout anglais chez lui, avec un mot de romani ou de hongrois par-ci, par-là, pour préciser la pensée ou corser l'expression. Moins d'un an plus tard, le problème n'était plus de savoir comment communiquer avec le garçonnet, mais plutôt de savoir comment le faire taire.

Personne n'adopta le petit gitan, et cette situation n'était pas pour déplaire au petit John. Il en avait eu une, de famille, et regardez ce qui lui était arrivé.

À l'école de l'orphelinat, il reçut de mauvaises notes en calligraphie et en conduite, mais se sortit honorablement de toutes les autres matières. En arithmétique et plus tard en mathématiques, il se montra carrément brillant. En quittant l'orphelinat à dix-huit ans, il s'inscrivit à l'université de l'Illinois et paya ses études en secondant un comptable et en posant de temps à autre pour des photos de mode. Au sortir d'une adolescence plutôt ingrate, il s'était retrouvé avec un physique qui rappelait irrésistiblement le jeune Clark Gable.

Appelé sous les drapeaux avant la fin de ses études, il passa deux ans à faire joujou avec des ordinateurs à la base militaire de Fort Lewis. Libéré, il reprit ses études et décrocha une maîtrise grâce à la bourse de l'armée. Son mémoire, intitulé *Simulation des systèmes physiques continus au moyen de l'universalisation des algorithmes de Trakhtenbrot* reçut un accueil très favorable, et le département de mathématiques lui proposa un poste d'assistant pour lui permettre de transformer son mémoire en thèse de doctorat. Mais les universitaires n'étaient pas les seuls à avoir lu son mémoire, et quelques mois plus tard, la société Bellcomm International lui offrit un poste de chercheur chez eux. Il gravit rapidement les échelons. Aujourd'hui, à moins de

quarante ans, il était premier analyste au Centre de recherche expérimentale de Bellcomm. Il avait un bureau à lui, avec une baie vitrée qui surplombait Central Park, et un appartement valant plusieurs centaines de milliers de dollars dans un immeuble de grand standing à seulement vingt minutes par le train.

Comme à son habitude, John acheta une canette de bière en se rendant à la gare, et l'ouvrit dès qu'il fut assis. Ça calmait son impatience pendant les quarts d'heure que le train passait en gare à charger des voyageurs.

Il sortit un épais dossier technique de son attaché-case et fixa les yeux sur le sommaire qui figurait sur la première page. Il ne lisait pas vraiment, mais espérait que son air occupé lui éviterait la compagnie d'un voyageur anonyme et indésirable.

Le train était un express qui s'arrêta à Dobb's Ferry douze minutes plus tard. John ne leva pas les yeux de son dossier avant que le train ne fût en rase campagne. Le tunnel de grillage métallique qui protégeait le train des vandales produisait de drôles de couleurs sur la rétine en défilant à grande vitesse. Certains trouvaient ça amusant, grisant, même, mais John, dans ses bons jours, le trouvait irritant, et dans ses mauvais jours écœurant. Ça dépendait de la fatigue. Ce soir il était éreinté.

Il descendit deux arrêts après Dobb's Ferry. La voiture de l'immeuble l'attendait, lui et deux autres habitants de la résidence. Il faisait doux en cette soirée de printemps, et en temps normal John aurait parcouru à pied le kilomètre qui séparait la gare de la résidence. Mais il y avait ces lettres anonymes.

John Zold, tu cesses de prêcher cette cause ou tu meurs bientôt. Armaja das, John Zold.

Les trois lettres disaient la même chose : *Armaja das* : nous te jetons un sort. À cause de ce que tu prêches.

Il craignait moins les sorts que les balles. Il déboutonna sa veste en descendant du train, prêt à dégainer et à plonger à l'abri de cette poubelle, là-bas, comme dans les films. Mais il n'aperçut aucune silhouette suspecte. Seulement quelques femmes de cadres venues attendre leur mari et un vieux flic en faction permanente dans la gare.

L'assassinat en plein jour n'était pas le genre des romani. Cela dit, les temps changent. Il monta dans la voiture et surveilla les bas-côtés jusqu'à l'arrivée.

Encore une de ces enveloppes défraîchies dans sa boîte aux lettres. Pas question de la décacheter avant d'être chez lui. Il pénétra dans l'ascenseur avec les autres et appuya sur le 17.

Ils étaient furieux parce que John Zold leur volait leurs enfants.

En mars de l'année précédente, le conseiller fiscal de John Zold lui avait proposé de donner 4 000 dollars à n'importe quelle société à but non lucratif, ce qui lui permettrait non seulement de payer moins d'impôts, mais même de gagner quelques centaines de dollars en passant dans la tranche inférieure. John, qui n'était pas homme à faire les choses à la légère, ou à céder à la facilité, s'était renseigné à droite et à gauche et, après avoir accompli un certain nombre de démarches administratives assez ennuyeuses, avait fondé le Conseil pour l'intégration des jeunes gitans, avec des fonds provenant à parts égales des administrations nationale, régionale et municipale, et l'aide permanente de la Fondation Ford.

Le C.I.J.G. n'était en fait qu'un unique bureau dans un petit immeuble en pierre de taille de Greenwich Village, animé par un personnel bénévole. Il était rempli de prospectus et de dépliants, écrits pour la plupart par John, expliquant comment les jeunes gitans pouvaient tirer profit de la société américaine. En s'y intégrant, ce qui était précisément ce qui provoquait l'ire des gitans traditionalistes. Les situations stables, les bourses d'études, la formation permanente, c'étaient des trucs pour les *gadjos*. De quoi corrompre l'âme d'un gitan.

En ouvrant la porte du local un matin de novembre, un bénévole avait trouvé une bombe incendiaire artisanale dans laquelle une bougie servait de mèche lente pour vingt litres d'essence. La flamme oscillait à un centimètre de la traînée de poudre qui devait faire sauter le jerrycan. En janvier ç'avaient été des seaux de viscères de volailles déversés dans les classeurs et projetés contre les murs. John trouva donc un jeune homme qui n'avait pas froid aux yeux pour passer ses nuits sur un lit de camp au bureau, un fusil de chasse à portée de la main. Il n'y eut plus d'incidents de ce genre. Seulement des hommes et des femmes âgés qui défilaient, en silence, le regard fixe, prenaient des pleines poignées de prospectus qu'ils jetaient par terre dans l'entrée et piétinaient ou maculaient par des moyens plus grossiers encore. Mais le papier ne coûtait pas cher.

John tira le verrou de sa porte d'entrée et accrocha sa veste dans la penderie. Il mit l'automatique dans un tiroir de son bureau et s'assit pour ouvrir son courrier.

La plus courte de toutes : « Ce soir, John Zold. *Armaja das.* » Je te souhaite bien de la chance, pensa-t-il. Serai même pas chez moi ce soir. Rendez-vous galant. Y a qu'à passer la nuit chez elle, à Gramercy Park. Essaie un peu de me jeter un sort là-bas. Ou au spectacle, ou chez Sardi...

Il ouvrit deux autres enveloppes, qui contenaient des factures, et entendit frapper à la porte d'entrée.

Pas annoncé par le portier. Peut-être un voisin. Le type d'à côté ne cessait de lui emprunter des trucs. Quand même. Se sentant un peu ridicule, il remit l'automatique à sa ceinture, et repassa sa veste au cas où ce serait un voisin.

Le judas montrait un couloir vide. Mauvais, ça. Il dégaina l'automatique et le tint à l'abri des regards, à un centimètre du chambranle de la porte, fit coulisser le verrou et entrebâilla la porte. Il se trouva face à une gitane trop petite pour qu'il eût pu la voir par le judas. Elle recula et dit : « John Zold. »

Il la dévisagea. « Que me veux-tu, *púridaia* ? » Il ne se souvenait que d'une centaine de mots de romani, mais « grand-mère » en faisait partie. Mais comment disait-on « sorcière » ?

« J'ai un cadeau pour toi. » Elle tira de son sac un petit livre vert sombre, écorné et patiné, qu'elle lui tendit. C'était un passeport canadien établi au nom de William Belini. Mais sur la première page il y avait une photo de John Zold.

À l'intérieur, il y avait un billet d'avion dans une enveloppe portant le sigle de la compagnie aérienne Quantas. John ne l'ouvrit pas. Il referma le passeport d'un geste sec et lui rendit. La vieille refusa de le reprendre.

« Travail d'artiste. Je suis flatté qu'on accorde autant d'importance à ma modeste personne.

— Prends-le et file sans demander ton reste, John Zold. Ou il faudra que je fasse la seconde chose. »

Il sortit le billet d'avion du passeport. « Je veux bien prendre ça. Je pourrai me le faire rembourser. Ça servira à faire imprimer des tas de prospectus et d'affiches. » Il essaya de lancer le passeport dans son sac ouvert, mais manqua son but. « Et la deuxième chose, c'est quoi ? »

Du bout de sa chaussure, elle poussa le passeport vers lui. « Ramasse. » Elle s'efforçait de prendre un ton impérieux mais ne réussit qu'à produire un bêlement agressif.

« Désolé. Je n'en ai pas l'usage. Quelle est...

— La seconde chose est ta mort, John Zold. » Elle plongea la main dans son sac.

Il exhiba alors le pistolet et posa pratiquement le canon sur son front. « Non, je ne crois pas. »

Sans prêter la moindre attention à l'arme braquée sur elle, elle sortit de son sac une poignée de plumes de poule blanches et les éparpilla sur le seuil de la porte. « *Armaja das* », dit-elle, et de se lancer dans une longue litanie en romani tout en lançant régulièrement de nouvelles poignées de plumes par terre. John reconnut les mots *joovi* et *kari*, qui signifiaient « femme » et « sexe

masculin », et plusieurs autres mots qu'il aurait pu traduire si elle les avait prononcés plus clairement.

Il remit l'automatique dans son étui et attendit qu'elle eût fini. « Vous vous imaginez vraiment...

— *Armaja das* », dit-elle encore, et de se lancer derechef dans une litanie. Il reconnut un mot, vers le milieu, qui signifiait corruption ou infection, et le dernier mot qui était, quant à lui, parfaitement clair : la mort. *Méripén*.

« Ces foutaises ne vont pas... » Mais elle lui tournait déjà le dos. Il éclata d'un rire forcé tandis qu'elle passait devant l'ascenseur et disparaissait dans le couloir transversal qui menait à l'escalier.

Il pouvait appeler le gardien. Faire bloquer l'entrée de service. Entrée interdite aux colporteurs et démarcheurs. Il pressentit qu'elle savait qu'il n'allait pas se donner cette peine, ce qui eut le don de l'agacer. Il se dirigea vers l'interphone, se ravisa en consultant sa montre, et retourna vers la porte d'entrée, où il ramassa les plumes et les jeta dans le vide-ordures. Il avait juste le temps. Il se rasa de frais, prit une douche, s'habilla pour sortir. Voiture de la résidence jusqu'à la gare, train jusqu'à New York, taxi de la gare à son appartement.

Le spectacle, une nouvelle interprétation, assez sexy, de *Lysistrata*, fut une réussite totale ; Sardi lui donna plus que jamais l'impression d'être un type important ; quant à elle, elle était douce et volontaire à la fois, une femme pleine de classe et de charme qui l'entraîna sans complexe jusque chez elle, où pour la première fois de sa vie il fut incapable d'accomplir l'acte sexuel.

La psychiatre n'avait que faire des accessoires habituels : il n'y avait ni divan moelleux, ni bibliothèque garnie de livres d'art, ni moquette, ni lambris, ni gravures numérotées ; pas même un bloc-notes ou l'expression d'une sollicitude un peu indifférente. Au lieu de tout cela, elle avait un magnétophone caché et un air peu commode et pas du tout maternant, des murs blancs entourant un bureau fonctionnel et deux chaises droites. Point à la ligne.

« Vous savez exactement ce qui s'est passé », dit-elle.

John hocha la tête. « Sans doute. Un bout de mon lointain passé qui remonte à la surface... Je l'ai acceptée comme une figure investie d'autorité. D'après les quelques mots que j'ai pu comprendre, je pense que j'ai dû...

— À partir des mots « sexe » et « femme », vous vous êtes fabriqué votre propre mauvais sort. Et vous vous en servez probablement pour vous punir d'avoir survécu au massacre de votre famille.

— C'est plutôt vieux jeu, comme interprétation. Et tiré par les cheveux. J'ai eu près de quarante ans pour m'en punir si je m'étais

senti responsable. Et ce n'est pas le cas.

— Possible. Mais c'est une hypothèse de travail. » Elle s'appuya au dossier de sa chaise et examina les veinures à la surface de son bureau nu en teck. « Peut-être que si on va au plus simple, votre guérison sera simple, elle aussi.

— Ça me va, comme programme », dit John. À 125 dollars l'heure, plus ce serait rapide, mieux il se porterait.

« Si vous pouvez le voir, le sentir dans ce contexte, la clé de votre problème sera le transfert. » Elle se pencha en avant, les coudes sur la table, et John regarda ses seins osciller avec une curiosité détachée – le seul genre de curiosité qu'il eût éprouvé pour une femme depuis plus d'une semaine. « Si vous pouvez me percevoir *moi* comme une figure d'autorité, j'aurai une chance de communiquer avec l'enfant qui est en vous, de le convaincre qu'il n'y a pas de mauvais sort, seulement erreur sur la personne... Une vieille femme qui lui a fait peur. Avec un peu d'hypnose utilisée avec discernement, ce ne devrait pas être trop difficile.

— Ça me paraît une bonne idée », dit lentement John. Accepter de voir en cette jeune *geyri* quelqu'un de plus fort que la vieille sorcière ? En tant qu'adulte, il le pouvait. Mais si au tréfonds de lui-même il y avait un petit gitan terrorisé, il n'en jurerait pas.

« 523 784 00926// Bonjour, ordinateur, tapa John. Quel est le meilleur dermatologue dans un rayon de dix pâtés de maisons ?

— BONJOUR, JOHN. DANS LE PÉRIMÈTRE INDIQUÉ ET EN SE FONDANT SUR LE SEUL PARAMÈTRE DE LEUR TARIF HORAIRE, LE TARIF LE PLUS ÉLEVÉ EST \$95/H, ET IL EST LE FAIT DE DEUX DERMATOLOGUES, LE D^R BRYAN DILL, 254 45^e RUE OUEST, QUI EST SPÉCIALISÉ DANS LA DERMATOLOGIE COSMÉTIQUE, ET LE D^R ARTHUR MAAS, 198 44^e RUE OUEST, QUI EST UN SPÉCIALISTE DES MALADIES GRAVES DE LA PEAU.

— Le D^r Maas traite-t-il les maladies psychosomatiques ?

— CERTAINEMENT. LA PLUPART DES MALADIES DE LA PEAU APPARTIENNENT À CETTE CATÉGORIE. »

Ne commence pas à la ramener, ordinateur. Ce n'est pas le moment. « Prenez-moi un rendez-vous chez le D^r Maas dans les quarante-huit heures.

— VOTRE RENDEZ-VOUS EST FIXÉ À 1 H 45 DEMAIN, POUR UNE

HEURE. ÇA VOUS LAISSERA 45 MINUTES POUR VOUS RENDRE CHEZ LUCHOW OÙ VOUS DEVEZ RENCONTRER LES GENS DU GROUPE ANMCSE. J'ESPÈRE QUE CE N'EST PAS GRAVE, JOHN.

— Je ne pense pas. » Foutus circuits affectifs. « Avez-vous pris les dispositions nécessaires pour installer un terminal chez Luchow ?

— ÇA N'A PAS ÉTÉ NÉCESSAIRE. JE VAIS ME BRANCHER SUR LE CONED/GENERAL. LA LOCATION DE LEUR INSTALLATION CHEZ LUCHOW NE COÛTERA QUE 0,588 DU PRIX PRÉVISIONNEL DU TRANSPORT ET DE LA MAIN-D'ŒUVRE NÉCESSAIRE À L'INSTALLATION D'UN TERMINAL PERSONNEL. »

Je te reconnais bien là. Toujours à chercher la meilleure solution. « Très bien, ordinateur. Restez en *stand-by* pour l'instant.

— MERCI, JOHN. »

Les lettres s'évanouirent mais le voyant resta allumé.

Il était mal placé pour se plaindre des circuits affectifs. C'est lui qui les avait inventés, et c'était en grande partie à cause de cela que Bellcomm lui versait un salaire aussi faramineux pour le garder. Le brevet couvrant le système affectif n'expirait que dans douze ans et ça leur rapportait une fortune en droits d'utilisation. Pratiquement tous les gros ordinateurs du monde étaient branchés dessus, depuis le Coned/General qui contrôlait New York, jusqu'à Genève en passant par Akademia Nauk, qui à eux deux géraient la moitié de la planète.

La plupart des clients baptisaient le système affectif d'un prénom, généralement féminin. John l'appelait « ordinateur », histoire de ne pas céder à la tentation – assez forte – de le considérer comme un être humain.

Il dut faire un gros effort de volonté pour ne pas gratter les furoncles sur sa nuque. Il aurait dû consulter un médecin dès leur apparition, mais sa psychiatre avait affirmé qu'elle pourrait les guérir. C'était « l'infection » du deuxième sort. Elle n'avait pas eu plus de succès avec celui-là qu'avec le premier. Et ce matin, il s'était réveillé avec des pustules sur la poitrine, le bas ventre et les omoplates, et il avait des démangeaisons dans le nez et sur les pommettes. Il avait des médicaments opiacés, mais se contenterait d'aspirine jusqu'à cinq heures ce soir.

Le Dr Maas affirma qu'il s'agissait d'impétigo et lui prescrivit un savon spécial et une pommade antibiotique. Il conseilla à John de

reprendre rendez-vous dans dix, quinze jours. Si son état ne s'améliorait pas, ils prendraient des mesures plus draconiennes. Il avait l'air bien jeune pour un médecin, et John ne put se résoudre à lui parler de la jeteuse de sorts. Mais il se dit en toute logique qu'il avait déjà une psychiatre pour s'occuper de cet aspect-là de la question.

Trois jours plus tard il se présentait de nouveau au cabinet du Dr Maas. Il n'avait pas un centimètre de peau lisse sur le corps. Il avait 39° de fièvre. Le médecin lui prescrivit des antibiotiques puissants et lui conseilla de garder le lit pendant deux jours. John finit par lui parler des sorts, et le médecin lui donna un fascicule sur les maladies psychosomatiques. John n'y apprit rien qu'il ne sût déjà.

Le lendemain matin, en dépit d'antipyrétiques puissants, sa température avait atteint 40 degrés. Malgré la fièvre et les analgésiques qui lui coupaient les jambes, il s'extirpa du lit et se traîna jusqu'au bureau du C.I.J.G., à Greenwich Village. Fred Gorgio, le gardien de nuit, était toujours de service.

« Monsieur Zold ! » Quand John franchit le seuil de la porte, Gorgio bondit de son fauteuil et le prit par le bras. John réprima une grimace de douleur et se laissa guider jusqu'à une chaise. « Qu'est-ce qui vous est arrivé ? » John ressemblait à un syphilitique à l'article de la mort.

L'espace d'une longue minute, John resta immobile à regarder fixement les furoncles purulents qui couvraient le dos de ses mains. « J'ai besoin d'un guérisseur », dit-il en articulant lentement à cause des croûtes qui couvraient ses lèvres.

« Une *chóvihánni* ? » John le regarda sans comprendre. « Une sorcière ? »

— Non. » Il secoua la tête. « Un rebouteux. Peut-être une exorciseuse.

— Vous avez été voir un médecin *gadjo* ?

— Deux. C'est une gitane qui m'a fait ça ; c'est une gitane qui doit le défaire.

— Alors c'est tout dans la tête ?

— C'est ce que m'ont dit les médecins *gadjo*. Mais je peux quand même y laisser ma peau. »

Gorgio décrocha son téléphone, composa un numéro à New York, et lâcha dans le combiné un flot de patois où il y avait autant de romani et d'italien que d'anglais. « C'était mon cousin », dit-il en raccrochant. « Sa mère est guérisseuse, et elle a bonne réputation. S'il la trouve chez elle, elle sera ici dans moins d'une heure. »

John grommela des remerciements. Gorgio l'accompagna jusqu'au divan.

La guérisseuse arriva en avance, l'air affairé, avec un cabas plein de trucs qui s'entrechoquaient. Elle jeta un rapide coup d'œil à John et à

Gorgio et se mit en devoir de débarrasser une tablette de prospectus qui l'encombraient. Elle paraissait avoir entre cinquante et soixante ans, avec un chignon de cheveux blancs qui tressautait à chacun de ses gestes tandis qu'elle installait une plaque chauffante et remplissait deux petites casseroles d'eau. Elle portait une robe noire qui n'avait que quelques années d'usage, et des chaussures de curé. Ses rides étaient les rides d'une personne naturellement joviale.

Elle se pencha au-dessus de John et murmura quelque chose en italien, puis enleva un gros crucifix en argent qu'elle portait autour de son cou et le lui mit dans les mains.

« Dis-lui de parler en anglais, ou en hongrois », dit John. Gorgio traduisit. « Elle dit que nous ne devriez pas vous laisser influencer comme ça par de vieilles superstitions. Que vous devriez être un homme moderne, pas un enfant qui croit aux contes de fées. »

John regarda fixement le crucifix, le tourna et le retourna lentement entre ses doigts. « Toutes les vieilles superstitions se valent », dit-il. Mais il ne fit pas un geste pour rendre le crucifix.

La plus petite des deux casseroles commençait à fumer, et elle y jeta une poignée d'herbes séchées. Puis elle revint vers John et se mit en devoir de le déshabiller avec douceur.

Quand l'infusion se mit à bouillir, elle vida un sachet de marante en poudre dans l'eau froide de l'autre casserole et touilla vigoureusement. Utilisant Gorgio comme interprète, elle expliqua à John qu'elle n'était pas sûre de pouvoir le guérir, mais qu'au moins cela atténuerait ses souffrances.

Le liquide se figea et elle en vérifia la température du bout des doigts. Quand il fut tiède, elle commença à l'étaler doucement sur le visage de John. C'est alors que la porte s'ouvrit avec un grincement, et elle sursauta. Sur le seuil se tenait la vieille qui avait jeté le sort à John.

La sorcière dit quelque chose en romani, de toute évidence un ordre, et la femme s'écarta de John.

« Toujours aussi sceptique, John Zold ? » Elle examina son ouvrage. « Tu traitais ça de foutaises. »

John la fusilla du regard mais ne dit rien. « J'ai entendu dire que tu avais demandé une guérisseuse », dit-elle, après quoi elle se tourna vers l'autre femme et lui parla presque à voix basse.

Sans un mot, celle-ci vida le contenu de sa casserole dans l'évier et commença à ranger ses accessoires.

« Espèce de vieille salope, croassa John, qu'est-ce que vous lui avez dit ?

— Je lui ai dit que si elle continuait, ce qui t'est arrivé arriverait aussi à ses fils.

— Vous aviez peur que son truc marche, dit Gorgio.

— Non. Ça n'aurait fait que réduire sa souffrance. Si j'avais voulu qu'il meure vite, j'aurais pu tuer John Zold sur le seuil de sa porte. » Avec la vivacité d'un oiseau, elle se pencha en avant et baisa les lèvres gercées de John. « On se retrouvera bientôt, John Zold. Dans l'autre monde. » Elle sortit de son pas traînant, l'autre femme sur ses talons. Gorgio maudit cette dernière en italien, mais n'obtint aucune réaction.

John s'habilla avec peine. « Qu'est-ce que vous allez faire ? demanda Gorgio. Je peux vous trouver une autre guérisseuse...

— Non. Je vais retourner voir les médecins *gadjo*. On dit qu'ils savent ressusciter les morts. » Il donna le crucifix à Gorgio et s'éloigna en boitillant.

Le médecin lui donna assez d'antibiotiques pour le transformer en roquefort, puis lui réserva à compter du lendemain une chambre dans une clinique privée très chic de Westchester. Il y serait sous surveillance constante, avec transfusion permanente si nécessaire. Ils allaient le remettre sur pied, sûr. Il était inconcevable qu'un homme de son âge et de sa condition physique meure d'une dermatose.

C'était l'heure du dîner et le médecin invita John à partager le repas familial, histoire de se requinquer un peu le moral. Il refusa, à la fois par manque d'appétit et parce qu'il se disait qu'aucune famille, même pas celle d'un médecin, n'accueillerait volontiers à sa table un individu à l'aspect aussi peu ragoûtant. Il prit un taxi et se fit conduire jusqu'à son bureau.

Il n'y avait qu'un réceptionniste à son étage, et celui-ci, dès qu'il aperçut John, fit mine de s'intéresser de très près à la moquette.

« 523 784 00926// ordinateur, je vais mourir. Votre avis sur la question, je vous prie.

— TOUS LES ÊTRES HUMAINS ET TOUTES LES MACHINES SONT MORTELS, JOHN. SI VOUS VOULEZ DIRE QUE VOUS ALLEZ MOURIR BIENTÔT, C'EST REGRETTABLE.

— C'est bien ça que je veux dire. Ma dermatite prend des proportions folles. Mon taux de leucocytes monte régulièrement malgré les médicaments. Je vais à l'hôpital demain, pour mourir.

— MAIS VOUS AVEZ ADMIS QUE VOTRE MAL ÉTAIT D'ORIGINE PSYCHOSOMATIQUE. CELA VEUT DIRE QUE VOUS VOUS SUICIDEZ, JOHN. VOUS N'AVEZ PAS DE RAISON D'ÊTRE DÉSESPÉRÉ À CE POINT. »

Il traita l'ordinateur de mère juive et lui expliqua longuement

l'affaire du C.I.J.G., de la vieille sorcière, de l'évolution du mal, et de sa tentative avortée de combattre le feu par un contre-feu.

« VOTRE DÉMARCHE ÉTAIT LOGIQUE MAIS SON APPLICATION NE L'ÉTAIT PAS. VOUS AURIEZ DÛ COMMENCER PAR ME CONSULTER, JOHN. CELA M'A PRIS 2,037 SECONDES POUR RÉSOUDRE VOTRE PROBLÈME. ACHETEZ UN PETIT OISEAU NOIR ET BRANCHEZ-MOI SUR UN SYNTHÉTISEUR DE VOIX.

— Quoi ? » dit John. Et il tapa : « Expliquez-vous.

— PAR RÉFÉRENCE À LA COLLECTION DU JOURNAL DE FOLKLORE GITAN D'ÉDIMBOURG CONSERVÉE DANS LES ARCHIVES DE LA BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE NEW YORK, À DES PUBLICATIONS DE LINGUISTIQUE ANTHROPOLOGIQUE ET DE PHILOSOPHIE SLAVE, ET FINALEMENT PAR RÉFÉRENCE AUX EXTRAITS D'ENREGISTREMENTS REPRODUITS DANS LA THÈSE DE DOCTORAT DE HERR LUDWIG R. GROSS (HEIDELBERG 1976) CONSERVÉE DANS LES ARCHIVES D'AKADEMIA NAUK À MOSCOU (ENREGISTREMENTS SAISIS DANS LES LABORATOIRES DE SCIENTIFIQUES ALLEMANDS À LA FIN DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE ET AYANT TRAIT À DES EXPÉRIENCES MENÉES DANS DES CAMPS DE CONCENTRATION SUR DES DÉPORTÉS GITANS QU'ILS ESSAYAIENT DE TUER PAR RÉPÉTITION D'UN SORTILÈGE SUR BANDE MAGNÉTIQUE SANS FIN.)

« SOIT DIT EN PASSANT, JOHN, CES EXPÉRIENCES SE SOLDÈRENT PAR UN ÉCHEC. IL Y A DEUX GÉNÉRATIONS, LES GITANS ÉTAIENT DÉJÀ SUFFISAMMENT DISSOCIÉS DES VIEILLES TRADITIONS POUR SURVIVRE AU SORT MALÉFIQUE VOUS ÊTES TRÈS SUPERSTITIEUX. J'AI DÉJÀ EU L'OCCASION DE ME RENDRE COMPTE QUE CE TRAIT DE CARACTÈRE N'EST PAS INHABITUEL CHEZ LES MATHÉMATICIENS.

« IL EXISTE UN SORTILÈGE DE TRANSFERT QUI VOUS GUÉRIRA EN TRANSMETTANT VOTRE IMPUISSANCE ET VOTRE INFECTION À L'INDIVIDU RÉCEPTIF LE PLUS PROCHE. CELA POURRAIT TRÈS BIEN ÊTRE LA VIEILLE SORCIÈRE QUI VOUS A JETÉ LE SORT AU DÉPART.

« L'OISELLERIE LA PLUS PROCHE SE TROUVE 588 SEPTIÈME AVENUE ET FERME À 21 H. LEUR INVENTAIRE COMPREND UNE CAGE DE PINSONS DE DIFFÉRENTES COULEURS. ACHETEZ-EN UN NOIR ET REVENEZ ICI. ENSUITE BRANCHEZ-MOI SUR UN SYNTHÉTISEUR DE VOIX. »

Il ne fallut guère plus de trente minutes à John pour prendre un

taxi, se rendre à l'adresse indiquée, acheter l'oiseau et revenir à son point de départ. Le chauffeur de taxi ne lui demanda pas pourquoi il transportait un oiseau en cage jusqu'à un immeuble de bureaux désert. John se sentit ridicule.

John évitait dans la mesure du possible d'utiliser le synthétiseur de voix car celui qui l'avait programmé lui avait donné une voix sucrée de grand-mère gâteau. Il fit rouler l'appareil jusque dans son bureau et le connecta à son terminal.

« Merci, John. À présent tenez l'oiseau dans votre main gauche et répétez après moi. » Le pinson terrorisé n'opposa aucune résistance lorsque John referma sa main autour de lui. L'ordinateur parla en romani avec un accent russe. John répéta du mieux qu'il pouvait, mais sans saisir un dixième des mots qu'il prononçait.

« Maintenant, John, tuez l'oiseau. »

Le tuer ? Non sans mauvaise conscience, John serra la main, sentit les petits os se briser. L'oiseau piailla brièvement, puis produisit un cri rauque. Son cœur cessa de battre.

John laissa tomber la créature inerte et dactylographia : « C'est tout ? »

L'ordinateur, sachant que John n'aimait pas le son de sa voix, répondit sur l'écran vidéo : « OUI. RENTREZ CHEZ VOUS ET COUCHEZ-VOUS. D'ICI À VOTRE RÉVEIL LE SORT AURA ÉTÉ TRANSMIS À QUELQU'UN D'AUTRE. DEL O DEL BAXT, JOHN. »

Il ferma les locaux, éteignit les lumières et se mit en route. Les banlieusards tardifs qui rentraient chez eux par le train, tous des inconnus, se pressèrent à l'autre bout de la voiture. Une fois descendu à sa station, il prit un taxi dont le chauffeur pâlit en le voyant et prit soin de prendre ses billets par un coin qu'il n'avait pas touché.

John avala deux somnifères et faillit céder à la tentation de vider le flacon. Il décida qu'il pouvait encore tenir vingt-quatre heures et déboucha sa meilleure bouteille de vin. Il en but la moitié en moins de cinq minutes, sans même en sentir le goût. Quand il commença à se sentir lourd, il tituba jusqu'à sa chambre et s'écroula sur le lit sans même se déshabiller.

La première chose qu'il remarqua en se réveillant le lendemain matin fut qu'il n'était plus impuissant. La seconde chose qu'il remarqua fut qu'il n'y avait plus un seul furoncle sur le dos de sa main.

« 523 784 00926// Merci, ordinateur. Le contre-sortilège a marché. »

Le voyant de *stand-by* était bien allumé, mais l'ordinateur ne répondit pas.

Il appuya sur la touche de l'interphone. « Martha ? Je n'ai pas de

sortie vidéo sur mon écran.

— Un instant, monsieur. Le temps d'enlever mon manteau et j'appelle la salle des machines. Je suis contente de vous savoir en meilleure forme.

— J'attends. » Tu pourrais l'appeler toi-même, la salle des machines, espèce de négrier. Il regarda le reflet que lui renvoyait l'écran vidéo. Son visage ne portait pas la moindre trace d'inflammation. Il imagina la vieille gitane en train de crever dans son pus, et cette image ne le gêna pas le moins du monde. Il se souvint alors de l'oiseau et vit son cadavre minuscule par terre au milieu de la pièce. Il le ramassa au moment précis où Martha pénétrait dans le bureau en fronçant les sourcils.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » dit-elle.

Il désigna la cage. « Je pensais qu'un oiseau apporterait une touche un peu joyeuse. Mais il est mort. » Il le laissa tomber dans la poubelle. « Alors, que se passe-t-il ?

— Ce qui se... Eh bien, euh, c'est assez bizarre. Ils disent que personne ne reçoit de données. L'ordinateur fonctionne, mais euh, il ne parle pas.

— Aha. Bon, je ferais mieux d'aller jeter un coup d'œil en bas. » Il prit l'ascenseur jusqu'au deuxième sous-sol. La température lui semblait toujours anormalement élevée dans ce local. Probablement dû à une surcompensation psychologique de la part de l'équipe technique. Ils surchauffaient à cause de tout cet hélium liquide dans lequel baignait le processeur central. L'équivalent de plusieurs baignoires de liquide maintenu à une température inférieure à celle qui régnait à la surface de Pluton.

« Ah, monsieur Zold. » Un homme en survêtement blanc portant une tablette avec une pince en guise d'attribut professionnel : le responsable de l'équipe technique du matin. John le reconnut mais ne parvint pas à se souvenir de son nom. En temps normal, il l'aurait demandé à l'ordinateur avant de descendre. « Content de vous revoir. On m'a dit que c'était assez grave. »

Sollicitude ou lèse-majesté ? « Une espèce d'allergie qui s'est accrochée pendant une semaine. C'est quoi, ce problème de sortie ?

— Je vous aurais laissé un message si je m'étais douté que vous viendriez. C'est au niveau du processeur central, pas de software, que ça se passe. C'est Théo Jasper qui s'en est aperçu en mettant sous tension vers six heures ce matin, mais il lui a fallu une heure pour mettre la main sur un responsable de la cryogénie.

— C'est lui ? » Un homme en costume de ville se promenait autour du processeur central, en lisant les cadrans et en inscrivant les chiffres sur un bloc-notes. Ils s'avancèrent vers lui et il se présenta comme John Courant, du service technique de la cryogénie de la société

Avco/Everett.

« Ça vient de la colonne d'anneaux en mercure qui contient les superconducteurs de vos fonctions sortie. Une sorte de corrosion, des fêlures submicroscopiques sur toute la surface.

— De la corrosion à quatre degrés au-dessus de zéro absolu ? » demanda le responsable de l'équipe technique. « J'aimerais bien savoir quel est le produit chimique qui...

— Je sais bien. C'est difficile à comprendre. Mais on vous les remplace gratuitement. L'ensemble est encore sous garantie.

— Et les autres colonnes ? » demanda John en voyant deux techniciens faire descendre un cylindre argenté par une ouverture dans le processeur central. Un brouillard dense s'échappait par le trou. « Vous êtes sûr qu'elles sont intactes ?

— Pour autant qu'on puisse en juger, seules les colonnes sortie sont affectées. C'est pour ça que l'ordinateur est comme impuissant, il...

— Impuissant !

— Oui, pardon, je sais que vous autres informaticiens vous n'aimez pas qu'on... personnifie les ordinateurs. Mais c'est bien cela qui s'est passé : votre ordinateur traite les données sans problème. Simplement, il est incapable de vous communiquer ses réponses.

— En effet. Intéressant. » Et la corrosion. Des furoncles microscopiques. « Bon. Il va falloir que je réfléchisse à tout ça. Je serai dans mon bureau si vous avez besoin de moi.

— En fait, je crois qu'on est au bout de nos peines », dit Courant. Il se tourna vers les deux techniciens. « Vous y êtes ? »

L'un d'eux referma une écrouille étanche sur le sommet du processeur central et la verrouilla. « On peut y aller. »

Le responsable technique les guida jusqu'à une console surmontée d'un écran vidéo semblable à celui qui équipait le bureau de John. « Voyons un peu. » Il enfonça la touche marquée EcVi.

« LAISSEZ-MOI MOURIR », dit l'ordinateur.

Le technicien rit jaune. « Vos circuits affectifs, monsieur Zold. Ils ont parfois des réactions bizarres. » Il rappuya sur le bouton.

LAISSEZ-MOI MOURIR. Encore, LASE MI MORR. Les lettres s'évanouirent et il eut beau marteler le bouton, l'écran resta vierge.

« Hem, oui, je vous disais que j'allais vous laisser travailler. Vous pouvez me joindre dans mon bureau s'il y a du nouveau. »

John remonta et dit à sa secrétaire d'annuler tous ses rendez-vous de la journée. Après quoi il s'assit à son bureau et alluma une pipe.

Comment un appareil pouvait-il attraper une maladie psychosomatique d'un être humain ? Et comment le guérir ?

Comment en parler à qui que ce soit sans finir ses jours dans une chambre capitonnée ?

Son téléphone sonna. C'était le responsable de l'équipe technique.

Le nouvel élément superconducteur avait suivi exactement le même chemin que l'ancien. Plutôt que de le remplacer tout de suite, ils allaient brancher l'appareil sur le gros ordinateur de la Coned/General pour bénéficier de ses fonctions sortie et de son « système diagnostique ». Si le plus puissant ordinateur de ce côté-ci de Washington n'arrivait pas à détecter la panne, c'est qu'ils étaient vraiment dans le pétrin. John en convint. Il raccrocha et tourna le sélecteur de son écran vidéo sur le canal de Coned/General.

Pourquoi l'ordinateur avait-il dit : « Laissez-moi mourir ? » Partant, quand doit-on considérer qu'un appareil est mort ? John supposa qu'il fallait non seulement le couper de sa source énergétique, mais aussi effacer tous ses programmes et toutes ses données. Le priver de son identité. De façon à ne pas pouvoir le ressusciter simplement en le remettant sous tension. Pourquoi le suicide ? Il se souvint du sentiment qui l'avait envahi alors qu'il tenait à la main le flacon de somnifères.

Intuition subite : l'ordinateur avait prévu qu'ils feraient ce qu'ils étaient en train de faire. Il voulait mourir parce qu'il englobait dans la même affectivité les êtres humains et les autres ordinateurs. Une fois qu'il serait branché sur Coned/General, il ferait littéralement partie intégrante de cette énorme machine. Avec son sortilège et tout le reste. Ils se retrouveraient au point de départ, mais sur une échelle incomparablement plus grande. Que deviendrait la ville de New York ?

Il bondit sur le téléphone au moment précis où le courant fut coupé. Partout.

Le dernier signal à être émis par le Coned/General fut un signal automatique demandant une liaison avec le système diagnostique extrêmement sophistiqué de l'ordinateur le plus puissant des États-Unis, l'IBMvac 2000 à Washington. La mortelle infection gagna la capitale via les lignes téléphoniques.

De la même manière, l'ordinateur de Washington lança un appel à l'aide à Genève via un satellite. Genève établit une liaison avec Moscou.

Non moins rapidement, le sortilège filtra verticalement jusqu'aux ordinateurs de moindre importance, via leurs liaisons permanentes avec leurs grands frères. Entre le moment où John Zold soulevait le combiné et celui où il le pressait contre son oreille dans l'attente d'une tonalité qui ne venait pas, tous les ordinateurs d'utilité publique de la planète étaient devenus inutilisables, pour toujours.

On pourrait les reconstruire en partant de zéro, effacer leur mémoire et les reprogrammer. Mais ce ne serait jamais fait. Parce qu'il

restait deux ordinateurs très puissants, des ordinateurs spécialisés qui ne comportaient aucun circuit affectif et par conséquent s'en sortirent indemnes. Ils ne pouvaient pas se permettre d'avoir des circuits affectifs pour la bonne raison que leur fonction, c'était le meurtre collectif, le meurtre nucléaire. L'un se trouvait sous une montagne à Colorado Springs, l'autre sous une montagne près de Sverdlovsk. L'un et l'autre pouvaient encaisser sans problème l'impact direct d'une bombe atomique. L'un et l'autre évaluaient en permanence l'équilibre géopolitique du monde en temps réel, et ils avaient tous deux pour unique fonction de décider à quel moment l'adversaire était suffisamment vulnérable pour rendre possible une victoire nucléaire. L'un et l'autre virent en même temps la société de l'adversaire subitement paralysée. Deux nuées d'ogives nucléaires se croisèrent au-dessus du Pacifique Nord.

Une très vieille femme fait claquer son fouet sur les flancs du cheval, et la vieille rosse poursuit son chemin au même rythme, nonobstant ses invectives. Son chariot est une Plymouth modèle 1982 délestée de son moteur et de sa boîte de vitesses et de toutes les parties métalliques faisant poids mort. Il n'est pas facile de manier le fouet à travers la vitre latérale. Mais il faudrait pour bien faire retirer le pare-brise et le toit, et elle aime être au sec quand il pleut.

Un jeune garçon est assis à côté d'elle sans rien dire, le regard perdu à l'extérieur. Il est né avec la maladie des *gadjos* : un corps solide et bien proportionné, mais surmonté d'une tête trop petite et de forme bizarre. Elle s'en moque ; tout ce qu'elle cherchait, c'était quelqu'un de vigoureux et d'idiot pour s'occuper d'elle pendant ses vieux jours. Il ne lui avait coûté que deux poulets.

Elle lui raconte une histoire, tout en sachant pertinemment qu'il ne comprend pas la moitié des mots qu'elle utilise.

«... Ils nous appellent les gitans parce qu'à un moment donné ça nous arrangeait qu'ils pensent qu'on venait d'Égypte. Mais nous ne venons de nulle part et nous n'allons nulle part. Ils ont oublié leurs dieux et ont adoré leurs machines, et leurs machines ont fini par se retourner contre eux. Mais nous autres, qui étions restés attachés à nos traditions, nous avons survécu. »

Elle tourne le volant pour aider le cheval à se frayer un chemin sur les huit voies de l'autoroute décrépite, entre les amas de tôles rouillées et les ossements éparpillés des gens qui croyaient qu'ils allaient quelque part, le jour où John Zold fut guéri.

Tricentenaire

Titre original : « Tricentennial » from Analog.
© 1976 by The Conde Nast Corporation.

Je n'ai pas été peu étonné quand cette nouvelle a remporté le Hugo Award (pour la meilleure nouvelle de 1976). Bien que ce soit une de mes nouvelles préférées, je n'en ai jamais écrit d'autre qui soit à ce point un travail de commande.

Ben Bova m'a appelé un jour pour me demander si ça me dirait d'écrire la nouvelle correspondant à l'illustration de couverture du numéro d'Analog célébrant le bicentenaire des États-Unis. Un peu, que ça me disait. Il me décrivit donc cette illustration au téléphone : un superbe tableau de Rick Sternbach représentant un vaisseau spatial en orbite autour d'un monde inconnu, avec un soleil rouge à l'arrière-plan. La nébuleuse nord-américaine – un nuage gazeux brillant, de la forme du continent nord-américain, dans la constellation de Cygne – est suspendue dans le ciel. (Sternbach est très bon pour les clins d'œil visuels). Ben promit de m'envoyer un exemplaire du tableau le jour même.

Mais la poste se mit en grève une fois de plus ; au bout de quelques semaines, le tableau n'était pas arrivé. Je m'attaquai à la nouvelle sans attendre, en partant des notes que j'avais prises pendant la conversation téléphonique. Heureusement, je n'essayai pas de la terminer sans avoir vu le tableau.

Car lorsque finalement il arriva... il y avait un trou dans la coque du vaisseau ! Des hommes en combinaison s'affairaient autour avec des outils. Il n'y avait plus qu'à intégrer ce détail à la nouvelle. Mais attendez. Un vaisseau qui va d'un système solaire à l'autre va trop vite pour pouvoir se permettre de heurter quoi que ce soit. Une simple balle de ping-pong suffirait à le désintégrer [5]. L'incident n'a donc pu se produire qu'au début ou à la fin du voyage.

Bon. Maintenant tâchons de savoir combien de temps prendrait le voyage en question. Facile : il n'y a qu'à chercher la distance qui nous sépare de la nébuleuse nord-américaine, ainsi que sa taille apparente vue de la Terre, et ensuite mesurer sa taille angulaire sur l'illustration. Un peu de trigonométrie pour faire passer le tout et ça vous donne... un problème. Ils ont parcouru trois mille années-lumière !

Le vaisseau intersidéral représenté sur l'illustration fait partie de la génération Dédale : pour avancer il fait appel à la technique grossière consistant à balancer des bombes H par ses tuyères arrière, ce qui a pour effet de le propulser vers l'avant. Il est inconcevable qu'il ait fait tant de chemin, en tout cas pas dans un laps de temps raisonnable. (Je m'empresse de préciser que Sternbach n'y est absolument pour rien. Il s'est tenu dans les limites de la liberté artistique, et son tableau est saisissant de réalisme, comme tout ce qu'il fait.)

Tout ça pour dire qu'il m'a fallu faire des acrobaties inimaginables, mais que j'ai finalement réussi à concocter une nouvelle qui tenait debout.

Malheureusement, le directeur artistique de la revue a trouvé que le tableau faisait mieux à l'envers, et c'est ainsi qu'il l'a fait imprimer, ce qui a eu pour effet de rendre la nébuleuse nord-américaine méconnaissable. Ce qui signifie que je me suis tapé tout ce boulot pour un lecteur sur dix mille – celui qui a appris à lire en se tenant devant grand-mère pendant qu'elle lisait des passages de la Bible, et qui par conséquent lit toujours ses revues à l'envers.

Alors, est-ce que cela valait le coup ? Oui, mille fois oui. Ça vaut toujours le coup. Non pas à cause des lettres que je reçois quand je fais des erreurs – et j'en reçois de gratinées – mais pour deux raisons qui sont à la fois très valables et très subtiles, et qui n'ont rien à voir avec l'exactitude scientifique. Nous en reparlerons dans la postface.

Décembre 1975

Des scientifiques firent observer que le soleil pourrait bien faire partie d'un système à double étoile. Le fait que son *alter ego* serait petit et peu visible, et distant de milliers d'années-lumière, expliquerait qu'il n'ait pas été repéré à ce jour.

Ils allaient finir par le trouver. Et il s'avérerait qu'« il » était deux. Et ces deux-là allaient rendre à d'aucuns un fier service.

janvier 2075

Le bureau était luxueux, même d'après les critères extravagants du Washington du XXI^e siècle. Le sénateur Connors avait un faible pour les antiquités. Un des murs était couvert de livres reliés en cuir ; un gros télescope en cuivre symbolisait son rôle de délégué auprès de la Société des scientifiques. Une tapisserie navajo aux motifs compliqués, originaire de sa circonscription, couvrait une bonne partie du sol en parquet. Une comtoise. Des tableaux, des vieilles cartes.

Le terminal d'ordinateur était discrètement dissimulé dans le tiroir du haut de son imposant bureau en teck. Sur le bureau : un sous-main, un présentoir à stylos parfaitement centré, et un téléphone en ébonite noire vieux d'un siècle, sans visuel. Il sonna.

Sa secrétaire l'informa que le Pr Leventhal était arrivé.

« Gardez le combiné à la main pendant trente secondes, dit le sénateur, et ensuite raccrochez et faites-le entrer. »

Il posa son propre combiné et se dirigea vers une glace murale. Rectifia sa cravate et le drapé de sa cape, puis, du bout de l'ongle, égalisa le dessin de sa pommade à lèvres. Passa une main dans ses longs cheveux blancs clairsemés et retourna se poster près du bureau, une main sur le téléphone.

La lourde porte s'ouvrit dans un murmure d'air comprimé. Un homme frêle s'inclina légèrement. « Sire ».

Le sénateur alla vers lui, les deux mains tendues. « Allez, Charlie, pas de salamalecs entre nous. Donne-moi tes mains. » L'homme obtempéra, très brièvement. « Depuis quand m'appelles-tu « Sire », espèce de vieux forban ?

— Depuis la semaine dernière, dit Leventhal. Les membres de la Société des scientifiques t'ont traité de noms moins respectueux, eux. »

Le sénateur hocha la tête par deux fois. « Je sais, je sais. Et je les comprends. Mais c'est la volonté du peuple.

— Mais oui, mais oui... » Leventhal, chaque fois qu'il utilisait cette

expression, la prononçait comme un seul mot, « V'lontédupeup ».

Connors alla à la bibliothèque et ouvrit un panneau ciselé « Tu prendras bien quelque chose ? »

— Ce n'est pas de refus : » Charlie soupira et se laissa tomber sur un divan moelleux. « Quelque chose de fort. Du sherry, par exemple. »

Le sénateur apporta les boissons et s'assit à côté de Charlie. « Tu aurais dû m'écouter. Tu aurais dû demander à la Société des publicistes de rédiger ta demande.

— Il y a de très bons rédacteurs chez nous.

— Qui ne sont jamais d'accord entre eux. Moins de deux pour cent de ton électorat s'est donné la peine de voter, et ç'a été pour donner la majorité au représentant du gouvernement. Alors que si tu prends la Société des ingénieurs, par exemple...

— Non, *toi*, tu n'as qu'à la prendre, et te la mettre au...

— Ils ont fait appel à la Société des publicistes, dit Connors en haussant les épaules. Résultat : leur budget a été voté.

— C'est facile de vendre des ponts, des centrales et des navettes. Vendre de la recherche pure, c'est une autre paire de manches, c'est moi qui te le dis.

— Raison de plus pour...

— Ouais, c'est ça. Pour doubler la facture et en reverser la moitié aux gars de la pub. J'en parlerai à mon cheval. Mais ce n'est pas ça qui m'amène.

— C'est cette histoire d'ondes radio, alors ?

— Tout juste. Tu as lu mon rapport ? »

Connors regarda le fond de son verre. « Charlie, tu sais que je n'ai pas le temps de...

— Quelqu'un a dû le lire, au moins.

— Pour sûr. J'ai un astronome dans mon équipe, un jeune qui a de l'avenir. Il m'a fait un résumé. Fichtrement intéressant, ton truc.

— On te dit qu'il y a une civilisation d'êtres doués d'intelligence à seulement onze années-lumière de la Terre et tout ce que tu trouves à dire, c'est que c'est fichtrement intéressant ?

— Ben oui, c'est absolument sensationnel. Vraiment. »

Silence gêné. « Euh, qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Deux choses. Tout d'abord, on essaye de comprendre ce qu'ils disent. C'est difficile. Ensuite, on veut leur répondre. Ça, c'est facile. Et c'est là que tu intervies. »

Le sénateur hocha la tête lentement, avec l'air d'un homme qui s'attend au pire.

« Je vais t'expliquer. On a déjà envoyé des messages en direction de cette étoile, 61 Cygni. C'est une double étoile, soit dit en passant ; elle a une jumelle toute noire.

— Comme nous.

— Un peu, oui. En tout état de cause, ils ne nous ont jamais répondu. De toute évidence, ils ne nous écoutent pas ; et par conséquent ils ne peuvent pas nous répondre.

— Mais on a...

— Ce qu'on capte, c'est à peu près ce que n'importe qui capterait à onze années-lumière de la Terre. Une friture d'émissions vieilles de onze ans. Très, très faible. Mais manifestement d'origine non naturelle.

— Alors si je comprends bien, on leur répond déjà – en leur envoyant le même message qu'ils nous envoient.

— C'est exact, mais...

— Ce que je voudrais savoir, c'est ce que je viens faire là-dedans, moi.

— Écoute, mon vieux. On ne veut pas leur chuchoter quelque chose. On veut *gueuler* ! Attirer leur attention. » Leventhal avala une gorgée de sherry et se cala dans le canapé. « Pour ce faire, il va nous falloir disposer de beaucoup, beaucoup d'énergie.

— Stop ! J'ai compris ! L'énergie, c'est de l'argent. Quels sont tes besoins ?

— Je veux couper le courant à Death Valley pendant vingt-quatre heures. »

La bouche du sénateur forma un O silencieux. « Charlie, tu es surmené ou quoi ? Tu veux provoquer une nouvelle panne générale ? Exprès ?

— Il n'y aura pas de panne générale. Death Valley a quatorze heures de consommation en réserve pour les coups durs.

— À cinquante pour cent de sa puissance. » Il vida son verre et alla derechef vers le bar, en secouant la tête. « D'abord tu dis que tu veux de l'énergie. Ensuite tu dis que tu veux couper l'énergie à la source. » Il revint avec la bouteille gainée de toile de jute. « Il faudrait savoir.

— Je ne veux pas la couper, seulement la détourner.

— C'est une charade, ou quoi ?

— Non, écoute. Tu sais que l'énergie ne vient pas, en fait, des capteurs de Death Valley, qui ne font que la relayer et l'accumuler. L'énergie vient de la station orbitale...

— Pas la peine de me faire un cours. J'ai un certificat en science et technologies.

— Oui, bon. Comme je disais, on a en orbite ce gros laser à micro-ondes qui nous envoie de l'énergie sous la forme d'un rayon très dense. Il y a de quoi alimenter toute l'Amérique du Nord, de quoi...

— C'est bien ce que je veux dire. On ne peut pas d'un coup de pouce...

— Il suffit dès lors de la retourner et de viser un capteur installé sur la Lune. Transmettre l'énergie à la grosse antenne radio de la Face Cachée. La convertir en ondes radio et braquer le tout sur 61 Cygni.

Ça leur crèvera les tympanes, c'est moi qui te le dis.

— Ça ne m'a pas l'air très amical, comme projet.

— En fait, ça ne serait pas aussi puissant que ça. Mais ce serait autrement plus audible que ce qu'on pourra obtenir avec un "21 centimètres" habituel.

— Je ne sais pas quoi te dire. » Il se frotta les yeux et fit la grimace. « Je pourrais sans doute faire le coup en douce, en prévenant une poignée de gens seulement à l'avance. Mais ça ne marcherait que quelques minutes. Pourquoi diable te faut-il douze heures, d'ailleurs ?

— Eh bien, le truc ne va pas viser la Lune automatiquement, comme il le fait pour Death Valley. Il faut compter au moins une heure pour retourner la station et la braquer dans la bonne direction.

« Ensuite, on ne veut pas simplement leur envoyer une giclée d'ondes radio. On a mis au point un programme de cinq heures d'émission, qui commence par élaborer un langage commun, puis qui leur parle de nous, et qui pour finir leur pose quelques questions. On veut le diffuser deux fois. »

Connors remplit de nouveau les deux verres. « Quel âge avais-tu en 47, Charlie ?

— Je suis né en 45.

— Alors tu ne peux pas te souvenir de la Grande panne. Elle a fait dix mille victimes. Et tu voudrais que je propose de...

— Allez, mon vieux, tu sais bien que ce n'est pas la même chose. On sait que les accumulateurs marchent, maintenant – et d'ailleurs, ceux qui sont morts avaient pour la plupart des dispositifs de secours défectueux sur leur voiture. Si on les prévient qu'il va y avoir une chute de tension, ils prendront leurs précautions, ou prendront l'air à leurs risques et périls.

— Et les média ? Il faudrait qu'ils émettent à tour de rôle. Tu ne prétends pas dicter au peuple le choix de son programme, tout de même ?

— Dans la poche, les média. Comme os à ronger, on leur donnera l'événement le plus sensationnel depuis la crucifixion de Jésus.

— Peut-être bien. » Connors prit une cigarette et poussa la boîte vers Charlie. « Tu ne te souviens pas de ce qui est arrivé aux sénateurs de Californie en 47, par hasard ?

— Rien de bon, j'imagine.

— Non, c'est le moins que l'on puisse dire. Ils ont été révoqués. Et ils ont eu de la chance de ne pas être lynchés. Et ce malgré le fait qu'ils n'y étaient pour rien, puisque c'était la station orbitale qui avait mal fonctionné.

« C'est ce que tu disais tout à l'heure. Les gens payent une redevance de captation à la Californie. Ils croient que l'énergie vient de la Californie. Quant il y a un problème, c'est à la Californie qu'ils

s'en prennent.

Logique. Moi, je suis le sénateur libéral de la Californie, Charlie. Si tu me demandes la Lune, je ne dirai pas non. Faudrait voir ce que je pourrais faire. Mais ne me demande pas de faire joujou avec Death Valley.

— Bon, bon. C'est pas comme si je te demandais de tirer les ficelles personnellement. Tout ce que je te demande, c'est d'inscrire la proposition à l'ordre du jour. On fera tout ce qu'on pourra pour faire comprendre aux...

— Ça ne marchera pas. Rien que pour débloquer les fonds pour la sonde Scylla, ç'a été toute une histoire, et pourtant ça ne coûtait rien à personne puisque c'est L-5 qui payait la note.

— Inscris-la seulement à l'ordre du jour.

— On verra. J'ai un quota à ne pas dépasser, tu le sais. Et avec le tricentenaire qui approche, fichtre, tout le monde y va de sa proposition de loi ; c'est à qui obtiendra la plus grosse part de gâteau.

— Je t'en prie, fais de ton mieux. C'est autrement plus important. C'est plus important que tout. Inscris-la à l'ordre du jour.

— Peut-être en annexe. Mais je ne promets rien. »

mars 1992

Extraits de *Mos et fotos* en date du 12 mars 1992 :

ANCIENNE SONDE SPATIALE IRRADIÉE PAR ÉTOILES INCONNUES

1. Pioneer 10 a envoyé les toutes premières fotos de Jupiter à la Terre en 1973 (voir foto en ho à g. et en ho à d.).

2. Il a quitté le système solaire en 1987. Premier objet fabriqué par l'homme à quitter le système solaire.

3. La N.S.A. a annoncé qu'hier Pioneer 10 a commencé à recevoir une radiation intense. Croît jusqu'à 1 500 heures, puis décroît. La radiation ne peut venir que de l'extérieur du système solaire.

4 Les experts de la N.S.A. et de Hawaïi disent que Pioneer 10 a traversé un disque de radiations synchrotroniques (sin-kro-tro-nik) qui viennent d'étoiles dont on ne connaissait pas l'existence.

A. Ces étoiles sont des « étoiles naines noires ».

B. Elles tournent l'une autour de l'autre toutes les 40 secondes, et mettent 350 000 ans à tourner autour du Soleil. L'une de ces étoiles est faite d'*antimatière*. C'est quelque chose qui explose si ça touche de la vraie matière. Ce qu'ont vu les experts de Hawaïi, c'est un cercle de lumière invisible (infrarouge) qui s'allume et s'éteint toutes les vingt secondes. Ce sont les atmosphères des deux étoiles qui créent cette

lumière en se touchant, (voir photo en bas à g.)

C. Les étoiles ont un gros champ magnétique. La radiation vient de la matière qui est projetée vers l'extérieur et qui essaie de franchir ce champ.

D. Les étoiles sont environ 5 000 fois plus éloignées du Soleil que nous. Elles ne sont pas situées sur le même plan que le reste du système solaire. (Voir schéma en bas à d.)

5. La N. S. A. dit que les étoiles ne représentent aucun danger pour nous. Elles sont trop loin, et d'ailleurs, aucun objet venant du système solaire ne traverse ces radiations.

6. La femme qui a découvert ces étoiles veut les appeler Charybde (Cha-ri-bde) et Scylla (Sila).

7. Les experts disent n'avoir aucune idée d'où viennent ces deux étoiles. Tout le reste du système solaire obéit à une logique.

février 2075

C'est quand commençait la phase de l'arrimage, se dit Charlie, qu'on distinguait les scientifiques des passagers ordinaires. Les scientifiques étaient ceux qui avaient du mal à cacher leur frayeur.

Pour un esprit non averti, cela avait toutes les apparences d'une manœuvre de routine. Rien à voir avec l'accélération du décollage, qui vous comprimait les chairs et vous écrasait les os. Le cylindre transparent et brillant de *L-5* devenait simplement de plus en plus gros, puis faisait volte-face pour leur présenter une extrémité.

Le problème, c'est qu'une station orbitale assez grande pour abriter une colonie de quatre mille personnes a une force d'inertie supérieure à celle de Dieu le Père. Si la navette abordait trop vite le plot d'arrimage, elle se comprimerait comme un accordéon. Un vaisseau spatial est fait pour encaisser une poussée d'arrière en avant, pas d'avant en arrière.

Charlie n'avait pas pris un billet de première classe, mais ils l'avaient néanmoins laissé monter dans le dôme d'observation. Entre confrères... Il n'y avait que deux autres personnes dans le dôme, debout sur la moquette en Velcro, attachées à une des mains courantes et se tenant à l'autre.

C'étaient un jeune homme et une jeune femme, probablement de nouveaux colons. L'homme parlait avec animation. La femme regardait droit devant, sans l'écouter. Ses phalanges étaient blanches sur la main courante, et elle serrait les dents. Charlie aurait voulu lui dire quelque chose de gentil pour la détendre, mais il n'était guère détendu lui-même.

Les derniers mètres sont les pires. On ne peut rien voir avec la

courbure du fuselage, et les réacteurs directionnels produisent un chapelet de petits à-coups : à gauche, à droite, en avant, en arrière. Si la navette s'écrasait, est-ce que le dôme serait pulvérisé ? Ou sauterait-il comme un bouchon ?

Toute la manœuvre était contrôlée par des ordinateurs, bien sûr. Le pilote se contentait de transpirer à grosses gouttes qui ne ruisselaient pas faute de pesanteur.

Puis le soupir grave, presque subsonique, comme le carénage lisse de la navette venait frotter contre les coussinets de freinage. Charlie attendit le bruit métallique qui sanctionnerait une trop grande vitesse : des tôles d'alliage friable sous les coussinets, qui se déformeraient pour absorber la force d'inertie de la navette – l'obstacle de la dernière chance, en quelque sorte.

Si ça ne suffisait pas à les arrêter, ils rencontreraient un mur d'acier épais de deux mètres qui, lui, les arrêterait. C'était déjà arrivé. Mais pas cette fois.

« Veuillez rester à votre place jusqu'à la décompression de l'appareil », dit une voix enregistrée. « Nous espérons avoir bientôt le plaisir de vous revoir à bord. » Charlie descendit le long de la perche jusqu'à la cabine principale. Il gagna docilement sa place, rip, rip, rip, et demeura assis jusqu'à ce que ses oreilles fassent leur bruit familier de soupape. Puis la porte latérale fut ouverte et il franchit, avec les autres passagers, le tube qui menait à l'ascenseur. Ils se tenaient debout sur le plafond. Quelqu'un avait laborieusement gratté des graffiti sur la paroi en métal :

Coincé depuis des heures
Dans ce putain d'ascenseur
La force centrifuge, y a que ça de vrai
Les types d'L-5, quels enfoirés !

Encore trente secondes d'apesanteur pendant qu'ils descendaient vers le sol. Il y avait deux douzaines de personnes qui attendaient sur la plate-forme de départ.

Charlie se retrouva dehors, enveloppé du parfum des fleurs d'oranger et de l'herbe fraîchement coupée. Il était chez lui.

« Hé, Charlie ! Par ici ! » Un jeune homme debout à côté d'un tandem. Charlie lui serra les deux mains et s'installa sur la selle arrière. « Boire.

— Est-ce que tu as...

— Boire, ensuite parler. » Ils roulèrent en silence sur le macadam lisse jusqu'à la ville.

Le bar n'était qu'un auvent tendu au-dessus de quelques tables, avec une vue sur le lac qui se trouvait au centre de la ville. Pas de

serveur. Il fallait aller au distributeur, composer son numéro de crédit sur le clavier, puis choisir du vin ou du jus de fruits – avec ou sans alcool distillé sous vide. Ils parlèrent quelques minutes de leur trousse en navette, puis :

« Tu as obtenu quelque chose de Connors ?

— De vagues promesses. Je vais faire un rapport détaillé à la réunion de ce soir. Mais à mon avis ça n'atteindra même pas le stade de l'ordre du jour.

— C'est exactement ce qu'on avait prévu, non ? On aurait dû écouter François Potain.

— Trop risqué. » Potain avait proposé d'informer Death Valley qu'ils étaient obligés de couper le laser pour des réparations. Répondre aux signaux sans même en parler aux rampants. « S'ils découvriraient le pot aux roses, ils nous traîneraient devant les tribunaux et crois-moi, on ne serait pas sortis de l'auberge. »

L'autre secoua la tête. « Je n'arriverai jamais à comprendre les rampants.

— C'est pas ton boulot. » Charlie était né sur Terre, et c'est sur Terre qu'il avait reçu sa formation de psychologue. « On ne peut pas les comprendre en étant né ici.

— Peut-être bien. » Il se leva. « Merci pour le verre. Il faut que je retourne travailler. On t'a dit qu'il fallait appeler le Pr Bemis avant la réunion ?

— Ouais. Il y avait un message pour moi au Cap.

— Elle te réserve une surprise.

— Elle nous réserve toujours des surprises. Vous autres rigolos, vous attendez toujours que j'aie le dos tourné pour faire des trucs marrants. »

Au téléphone, Abigail Bemis se contenta de lui dire de venir dîner chez elle pour préparer la réunion.

« C'était fichtrement bon, Ab. Je n'ai pas les moyens de me payer des repas pareils sur Terre. »

Elle rit et entassa les assiettes dans le lave-vaisselle, puis sortit deux tasses à café. Elle rit de nouveau en s'asseyant. C'était une femme petite et robuste, avec des cheveux blancs et des yeux brillants dans une mer de rides.

« Y a pas, tu as l'air de bonne humeur, ce soir.

— Voui. C'est l'anticipation.

— Johnny m'a dit que tu me réservais une surprise.

— Hé hé, il ne croit pas si bien dire. Alors comme ça, le sénateur t'a renvoyé à tes chères études ?

— En gros, oui. Il n'y a pas de quoi pavoiser. Alors, et ce secret ?

— Connors est un gentil garçon. On lui doit beaucoup.
— Allez, Ab, accouche.
— Il a raison. Coupez leur télé aux rampants pendant vingt minutes et c'est la révolution.
— Ab...
— On va l'envoyer, ce message.
— C'est bien comme ça que je l'avais compris. On va utiliser la Face Cachée avec toute l'énergie qu'on pourra récolter. En grattant les fonds de tiroir et avec un peu de chance...
— Non. Ça ne suffira pas. »
Charlie versa une demi-cuillerée de sucre dans son café et touilla.
« Tu as l'intention de... passer outre au veto de Connors ?
— Je me moque de Connors. On ne va pas utiliser d'ondes radio du tout, c'est aussi simple que ça.
— Lumière visible ? Infrarouge ?
— On va leur remettre en main propre. Avec le *Dédale*. »
Charlie tendait le cou pour avaler une gorgée de café. Il en renversa une bonne partie sur ses genoux.
« Tiens, prends une serviette. »

juin 2040

Extrait de *Une brève histoire de l'ordre ancien* (Freeman Press, 2040) :

«... et si vous pensez que c'est du gâchis, comment jugerez-vous le projet *Dédale* ?

« Il s'agit du premier gros engin spatial à avoir été construit après *L-5*. *L-5* donna des résultats satisfaisants parce qu'il était conçu à des fins pratiques. Mais construire le *Dédale* (du nom d'un dieu grec qui pouvait voler) revenait ni plus ni moins à jeter l'argent par les fenêtres.

« Les scientifiques de 2016 arrivèrent à persuader la bourgeoisie de financer une expédition jusqu'à une autre étoile ! Ça allait prendre plus d'un siècle. Mais les scientifiques allaient concevoir et mettre au monde, si l'on peut dire, des enfants à bord, puis les former à leur tour pour qu'ils puissent les remplacer. Sans leur demander leur avis, naturellement.

« Ils devaient utiliser toutes les vieilles bombes H comme carburant – comme s'il était exclu que ce carburant soit jamais utile sur terre. Que deviendrions-nous si les gens de *L-5* décidaient du jour au lendemain de nous couper les vivres énergétiques ?

« Le *Dédale* était un vaisseau spatial qui devait mesurer presque un kilomètre de long ! La plupart des matériaux nécessaires à sa

construction vinrent de la Lune, mais une partie non négligeable – la plus chère, comme de juste – dut être expédiée en orbite à partir de la Terre.

« Ils étaient sur le point de le terminer lorsqu'il y eut la Rupture et la Révolution du peuple. Et le peuple n'était pas du tout décidé à les laisser mettre la main sur toutes ces bombes H, car il n'avait pas envie, et on le comprend, d'avoir cette épée de Damoclès suspendue, littéralement, au-dessus de sa tête.

« Les bombes restèrent donc entreposées à Helsinki et les maniaques de l'exploration interplanétaire retournèrent à leurs chères études. Tous les ans ils demandent la levée du blocus sur ces bombes H, et tous les ans la Volonté du peuple s'y oppose.

« Ce vaisseau spatial est toujours là-haut, comme un joujou qui vaudrait plus que son poids en or. Comme monument à l'extravagance bourgeoise, ça dépasse même les pyramides ! »

février 2075

« Alors si je comprends bien, la sonde vers Scylla n'est qu'une ruse destinée à obtenir le carburant...

— Non, pas vraiment. » Elle fit glisser un dossier relié de bleu jusqu'à lui. « On va bel et bien à Scylla. Histoire d'engranger quelques mégatonnes d'antimatière dégénérée. Et une quantité équivalente de matière dégénérée sur Charybde.

« Ce n'est pas l'affaire d'une génération, Charlie. Le carburant nucléaire nous amènera sur place. Une fois sur place, il servira à faire fonctionner les citernes magnétiques qui contiendront le vrai carburant.

— La désintégration complète de la matière, dit Charlie.

— Exact. E.M.C. porté à la puissance de la neuvième décimale. Il n'est pas question de mettre des siècles à atteindre 61 Cygni. Neuf ans en tout, aller et retour.

— Les rampants ne vont pas apprécier. Toutes les passions qui avaient entouré la construction du *Dédale* vont refaire surface et...

— Au diable les rampants. On fera tout ce qu'on avait dit qu'on ferait avec leurs précieuses bombes H : gagner Scylla, récupérer un peu d'antimatière et revenir avec elle. Simplement, en revenant on prendra le chemin des écoliers.

— Tu n'envisages pas de leur dire quelles sont nos intentions, le plus simplement du monde, histoire de... »

Elle secoua la tête et éclata de rire une fois de plus, cette fois sans dissimuler une certaine amertume. « Tu n'as pas lu l'éditorial de *La Voix du peuple* de ce matin, par hasard ?

- Je n'ai pas que ça à faire.
- Moi non plus, mon gars. Je m'en passe très bien, de leur torchon. Mais un membre de mon équipe me l'a montré.
- Il y était question du *Dédale* ?
- Non, il s'agissait de 61 Cygni. De ces savants fous qui veulent crier sur les toits qu'il y a de la vie sur Terre.
- Pour qu'ils viennent nous transformer en hamburgers dans leurs soucoupes volantes, c'est ça ?
- Quelque chose dans le genre. »

Plus de trois mille personnes étaient assises à flanc de coteau, dans ce qui constituait un amphithéâtre « naturel » fabriqué à partir de roches lunaires et de gazon terrestre. Le bruit était assourdissant, car tout le monde parlait en même temps. Le Pr Bemis venait de leur faire part du projet d'expédition à 61 Cygnis.

Au bout de dix « Un peu de silence, s'il vous plaît », le Pr Bemis put poursuivre. « Vous comprendrez aisément pourquoi nous n'avons pas voulu télédiffuser cette réunion. Ils auraient intercepté l'émission sur Terre. Pour les mêmes raisons, nous avons choisi un moment où il n'y a aucun représentant des media terrestres sur *L-5*. Ils sont repartis sur Terre et la navette qui devait assurer la relève a été immobilisée pour réparations au Cap. Les deux autres navettes sont ici.

« C'est pourquoi je vous demande à tous, à vous comme à vos frères et sœurs restés à leur poste de travail, de garder le secret le plus absolu autour de ce projet. Et ce jusqu'au décollage.

« Bien, à présent, le Pr Leventhal, qui dirige notre département des sciences sociales, va vous parler du choix de l'équipage. »

Charlie détestait parler en public. Dans ce décor, il se sentait dans la peau d'un chrétien sur le point d'être transformé en chair à pâté. Il lissa ses notes humides de transpiration sur le pupitre.

« Euh, problème fondamental... » Un millier de personnes lui demandèrent de parler plus fort. Il régla le micro.

« Le problème fondamental, c'est que nous disposons de mille places. Il y a tout lieu de croire que plus d'une personne sur quatre se portera volontaire. »

Long murmure d'assentiment. « Et on ne veut pas sélectionner l'équipage d'une façon despotique... Mais j'ai établi un certain nombre de critères et le Pr Bemis les a approuvés.

« Il sera impossible de prendre à bord les gens qui nécessitent des soins médicaux complexes – c'est l'évidence. De même, nous sélectionnerons très peu de personnes âgées. »

D'une voix presque inaudible, Abigail dit : « Soixante-quatre ans, ce n'est pas si vieux, Charlie. Moi, je pars. » Elle n'en avait soufflé mot

jusque-là.

Il poursuivit, en regardant directement Bemis : « Deuxièmement, il faudra laisser sur place ceux qui sont absolument indispensables au bon fonctionnement de *L-5*. Y compris de la centrale énergétique. » Elle lui sourit.

« On évitera de séparer les couples – il y en a pour plus de neuf ans – mais d'un autre côté on ne prendra pas d'enfants. » Il attendit que le tumulte cesse. « Dans une expédition pareille, les enfants sont de trop. Il faudra leur trouver des parents adoptifs. Peut-être qu'ils pourront partir avec la prochaine expédition.

« Parce qu'on ne peut pas s'encombrer de bouches inutiles. On ne sait pas ce qui nous attend sur 61 Cygni. Mille personnes, ça paraît beaucoup, mais en fait c'est peu. C'est peu quand on considère qu'il va nous falloir un échantillon représentatif de toutes les spécialités et de toutes les compétences humaines. Allez savoir si on ne sera pas confronté à une situation où un chanteur de madrigaux nous sera plus utile qu'un spécialiste des plasmas. C'est impossible à prévoir. »

Les quatre mille personnes réussirent bel et bien à garder le secret – non pas tant grâce à une quelconque force de caractère qu'à une paranoïa aiguë pour tout ce qui touchait la Terre et les Terriens...

Et le tricentenaire du sénateur Connors leur apporta même une aide inattendue.

Bien qu'il y eût « Un Monde » régi par la « Volonté du peuple », certaines régions avaient plus d'influence que d'autres, et le nationalisme n'avait pas pour autant disparu. Voilà pour un des facteurs.

L'autre facteur était le sentiment que les Terriens éprouvaient à l'endroit des armes thermonucléaires stockées à Helsinki. De vraies antiquités, puisque la plupart d'entre elles avaient plus d'un siècle. Les scientifiques affirmaient qu'elles ne présentaient absolument aucun danger, mais entre ce qu'ils disent et la réalité...

Les bombes restaient techniquement la propriété des pays qui les avaient rendues, c'est-à-dire aux États-Unis et à la Russie pour les neuf dixièmes d'entre elles. Le dixième restant se partageait entre quarante-deux pays différents. Ils se réunissaient à intervalles réguliers pour décider ce qu'il convenait de faire de cette satanée quinquillerie. Tout le monde voulait s'en débarrasser d'une façon utile, mais personne ne voulait débloquer les crédits nécessaires.

La proposition de Charlie Leventhal était simple. *L-5* fournirait les capitaux, le matériel et le personnel. Sur un rocher désert au milieu de la mer de Norvège, ils démontreraient les vieilles bombes une par une et les transformeraient en capsules de carburant standardisées pour le

Dédale.

Le planning de la sonde Charybde/Scylla serait conçu de façon à rendre hommage aux deux nations pionnières de l'exploration spatiale. Rebaptisée *John F. Kennedy*, elle quitterait l'orbite terrestre le jour du tricentenaire des États-Unis. Le vaisseau accélérerait à un g sur la moitié de la distance séparant la terre du système des étoiles jumelles, puis ferait un tête-à-queue et ralentirait suivant le même rythme. Il utiliserait une pelle magnétique pour collecter de l'antimatière sur Scylla. Le 1^{er} mai 2077, il serait rebaptisé à nouveau, prenant cette fois le nom de *Leonid I. Brejnev* pour le trajet de retour. Pour plus de sécurité, l'antimatière serait déposée sur la Lune, dans un centre de recherche situé près de Face Cachée. Les scientifiques de *L-5* prétendaient que l'approvisionnement de l'énergie dégagée par la désintégration complète de la matière ouvrirait la voie au paradis sur la Terre.

Cet optimisme n'était pas partagé par tout le monde, mais tout le monde se réjouissait à l'avance du spectacle.

janvier 2076

« Mais tu n'espères quand même pas me faire avaler ça, crénom ! » Charlie était livide. « Il n'en est pas question, tu entends ? Pas question !

— Tu es le seul qui puisse...

— Ce n'est pas vrai. Ab, tu sais que ce n'est pas vrai. » Charlie faisait les cent pas dans son minuscule bureau. « Il y a des dizaines de gens qui peuvent gérer *L-5* mieux que je ne saurais le faire.

— Pas mieux, Charlie. »

Il s'arrêta devant son bureau, se pencha vers elle. « Trêve de plaisanterie, Ab. En toute logique, il n'y a qu'une personne qui soit en mesure de contrôler la situation sur *L-5* quand nous serons partis. Non seulement cette personne a fait ses preuves à ce poste, mais elle est trop âgée pour...

— Je n'ai aucune envie d'écouter de telles inepties.

— Allez, Ab...

— Non. C'est toi qui vas m'écouter. J'étais un bébé quand on a commencé à construire le *Dédale* ; j'y ai travaillé comme adolescente puis comme jeune femme.

« Je pourrais t'emmener là-bas et te montrer les rivets que j'ai posés moi-même si tu veux. Il y a un demi-siècle.

— Mais c'est exactement ce que je...

— Charlie, j'y ai droit, à mon billet. » Sa voix s'adoucit. « L'âge doit être pris en ligne de compte, c'est sûr. Cette expédition n'est que la

première d'une longue série, et quand elle reviendra, je serai vraiment trop vieille, pour le coup. Alors que toi, tu seras dans la force de l'âge... et avec tes vingt ans d'expérience comme coordonnateur, tu seras sûrement nommé commandant de la prochaine...

— Je ne veux pas être commandant. Je ne veux pas être coordonnateur. Je veux y aller, c'est tout !

— De même que trois mille autres personnes.

— Et sur le millier qui ne veulent pas ou ne peuvent pas partir, tu voudrais me faire croire qu'il n'y en a pas une seule qui serait capable d'assurer les fonctions de coordonnateur ? Mais je peux t'en citer...

— La question n'est pas là. Il n'y a pas une seule autre personne sur L-5 qui ait tes relations, ton influence sur Terre. Personne qui comprenne les rampants aussi bien que toi.

— C'est du racisme, ça, Ab. Les rampants sont comme toi et moi.

— Certains. Je ne sais pas que tu descendes chaque fois que tu en as l'occasion. Qu'est-ce qu'il y a ? Tu aimes la vue, d'ici ? Ça te plaît de vivre dans une boîte de conserve ? »

Il n'avait pas de riposte au bout de la langue. Ab poursuivit :

« Le coordonnateur, quel qu'il soit, va passer un sale quart d'heure à arrondir les angles avec la Terre. Il va falloir être diplomate, et convaincant. Tu as fait ça toute ta vie, Charlie. Et de plus, tu es connu et respecté ici. Personne n'a davantage le profil de la fonction.

— Je refuse de discuter alors que les dés sont pipés.

— Je sais. » Ni l'un ni l'autre n'avait besoin de mentionner le document signé par Charlie, entre autres, qui donnait au Pr Bemis toute autorité pour sélectionner en dernière instance l'équipage du *Dédale/Kennedy/Brejnev*.

« Essaie de ne pas trop me détester, Charlie. Je dois faire au mieux des intérêts de mes administrés. De tous mes administrés. »

Charlie la fusilla du regard, puis quitta la pièce.

juin 2076

Extrait de *Mos et Fotos*, en date du 4 juin 2076 :

FERME SPATIALE PART POUR LES ÉTOILES DANS UN MOIS.

1. Le *John F. Kennedy*, qui part pour Charybde/Scylla dans un mois, ressemble à un petit L-5 avec des bombes au derrière (voir illust. en ho à g., en ho à d.).

A. Le voyage doit durer vingt mois. Ils peuvent ou bien prendre peu de gens à bord et remplir l'engin de nourriture, d'air et d'eau, ou bien

prendre beaucoup de gens dans un système écologique fermé, comme *L-5*.

B. Ils auraient pu se contenter d'envoyer deux cents personnes pour faire tourner les fermes et le reste. Mais tous les maniaques de l'exploration spatiale voulaient être de l'expédition. De toute manière, ils sont habitués à ce mode de vie (et ils n'ont pas beaucoup l'occasion de sortir de chez eux).

C. Quand ils reviendront, les fermes serviront à démarrer *L-4*, un satellite du genre de *L-5* mais plus petit, et situé de l'autre côté de la Lune (voir illustration en bas à g.).

2. Pour les autres célébrations du tricentenaire, voir au dos.

juillet 2076

Charlie était en train de boucler un séjour d'une semaine sur Terre le jour du lancement du *John F. Kennedy*. Comme il avait eu son compte d'interviews, il s'éclipsa discrètement de la salle de presse du navetto-port. Son laissez-passer blanc lui donna accès à la piste d'atterrissage, où il se retrouva seul.

La navette de minuit faisait le plein de carburant au bout de la piste, le blanc de son fuselage teinté de rose par le soleil couchant. Sa silhouette ondulait dans la chaleur qui sourdait de l'asphalte. L'odeur du goudron chaud était intimement associée dans son esprit à la notion de départ, de soulagement.

Il marcha jusqu'au milieu de la piste et consulta sa montre. Cinq minutes. Il alluma une cigarette et la jeta aussitôt. Il repassa en revue son calcul mental. Le départ se ferait au sud-ouest, bas sur l'horizon. Il mit sa main en visière contre le soleil couchant. Quel effet pouvaient bien faire cent cinquante bombes par seconde ? Officiellement, on les appelait des capsules de carburant, histoire de ne pas affoler l'opinion. Les gens qui les avaient précautionneusement assemblées, les avaient doucement mises sur orbite et installées dans les réservoirs – ces gens-là, eux, les appelaient des bombes. Dix fois l'éclat de la pleine lune, avaient-ils dit. Sur *L-5* il était formellement déconseillé d'observer le départ sans verres filtrants.

D'un seul coup, sans crier gare, il apparut, point lumineux irisé incroyablement brillant juste au-dessus de l'horizon. Il brilla pendant quelques minutes, puis diminua d'intensité à cause de la densité de l'air, avant de disparaître tout à fait.

La plupart des Américains ne le verraient que lorsqu'il reviendrait, dans quelque deux heures, comme un soleil en pleine nuit, concurrençant les feux d'artifice du tricentenaire. Puis il reviendrait toutes les deux heures. Charlie le reverrait une fois avant d'embarquer

à bord de la navette. Et pourrait se dispenser enfin de l'appeler par le nom d'un politicien mort.

septembre 2076

Il y eut une célébration discrète sur *L-5* quand le *Dédale* parvint à mi-trajet, fit son tête-à-queue et commença à ralentir. D'après les comptes rendus réguliers de l'équipage, tout se passait pour le mieux à bord. À cet instant ils se déplaçaient à une vitesse équivalant à deux dixièmes de celle de la lumière. Le rayon laser qui transmettait les communications fut modifié, passant de la gamme du bleu à celle de l'orange. Le message annonçant que le tête-à-queue s'était fait sans anicroche mit deux semaines à parvenir du *Dédale* jusqu'à *L-5*.

Ils annoncèrent une légère modification de trajectoire. Ils avaient analysé la polarisation de la lumière émise par Charybde/Scylla en se rapprochant et étaient parvenus à la quasi-certitude que le système était entouré d'anneaux plats composés de débris, comme Saturne. Ils comptaient s'en approcher « par en dessous » pour éviter une collision.

janvier 2077

Cela faisait trois semaines que *Dédale* renvoyait des images reconnaissables de Charybde/Scylla. Finalement, il en arriva une qui était assez spectaculaire pour pouvoir être livrée à la curiosité des rampants.

Charlie posa le holocube sur son bureau et le tripota du bout des doigts, sans cacher son émerveillement.

« C'est incroyable. Comment ont-ils fait ? »

— C'est un montage, bien sûr. » Johnny était le plus jeune des adultes à avoir été laissé sur *L-5*. Motifs : souffle au cœur, genoux cagneux, une pléthore d'astrophysiciens.

« C'est une photo stroboscopique à l'infrarouge. En gros. Dix à vingt mille prises de vues pendant que le vaisseau tournait en orbite, traitées par ordinateur et rehaussées artificiellement. » Il désigna un détail du doigt, ce qui ne servait pas à grand-chose étant donné que Charlie regardait le cube sous un autre angle.

« Le filet de feu au point de rencontre des deux atmosphères, ç'a été pris à l'ultra-violet. Ça permet de dégager les détails.

« Les anneaux ne présentaient aucun problème. Des poses assez longues en lumière visible. Et puis ça donne un arrière-plan aux étoiles. »

On frappa légèrement à la porte et un assistant passa la tête. « Vous

avez une seconde, Professeur Leventhal ?

— Bien sûr.

— J'ai quelqu'un du Comité russe pour le 1^{er}-Mai au bout du fil. Ils veulent savoir si le vaisseau a bien été rebaptisé *Brejnev*.

— Ouais. Mais dites-leur qu'on a changé pour *Léon Trotski* à la dernière minute. »

Il hocha la tête. « O.K. » Il commença à refermer la porte.

« Attendez ! » Charlie se frotta les yeux. « Dites-lui que... euh, le vaisseau ne porte pas de nom commémoratif pendant qu'il est en orbite là-bas. Il sera rebaptisé juste avant d'attaquer le trajet du retour.

— C'est vrai ? demanda Johnny.

— Je ne sais pas. Qu'est-ce que ça peut faire ? Encore deux mois et plus personne ne voudra lui donner un nom. »

Ab et lui avaient mis au point un plan – assez vaseux, il fallait en convenir – destiné à protéger *L-5* du courroux des rampants : personne sur *L-5* n'avait été informé au préalable du fait que le vaisseau allait mettre le cap sur 61 Cygni. C'est l'équipage qui était censé avoir pris la décision en cours de route ; ils avaient modifié les moteurs de façon à pouvoir les alimenter en matière/antimatière pendant qu'ils tournaient autour des étoiles jumelles. *L-5* apprendrait la nouvelle de ce qui équivalait à une mutinerie par un communiqué envoyé du *Dédale* alors que celui-ci quittait le système Charybde/Scylla. Lorsqu'ils recevraient ce communiqué, cela ferait déjà un mois qu'il serait en route pour sa nouvelle destination.

C'était un peu gros, mais au moins ils avaient pris la précaution de ne laisser aucune trace de la véritable mission du *Dédale* sur *L-5*. Trois mille personnes savaient la vérité, cependant, et le premier ingénieur ou physicien compétent venu s'en douterait.

Ab pensait que malgré la forte probabilité qu'ils découvriraient le pot aux roses, il paraissait peu probable que la brouille durerait vingt-trois ans, même si l'antimatière et les autres merveilles les laissaient froids.

De toute manière, se dit Charlie, ça n'est plus guère leur problème.

Il se trouva effectivement que l'équipage du *Dédale* allait avoir d'autres chats à fouetter.

juin 2077

Les Russes fêtèrent leur 1^{er} mai – Charlie regarda la célébration à la télévision et ne put réprimer une grimace chaque fois qu'ils mentionnaient « ce vaisseau impavide cher à nos cœurs, le *Leonid I. Brejnev* – puis les choses reprirent plus ou moins leur cours normal.

Charlie et trois mille autres attendirent avec une nervosité grandissante le fameux communiqué « surprise ». Il arriva au début de juin, comme prévu, dans le code utilisé pour les données chiffrées. Mais il ne disait pas ce qu'il était censé dire :

« Expéditeur : Abigail Bemis. Destinataire : Charles Leventhal.

« Charlie, nous avons de gros ennuis. Notre vaisseau a été endommagé par quelque chose d'assez gros qui l'a touché à l'arrière. Ça a perforé le déflecteur du moteur principal. Détruit un ensemble de senseurs de contrôle et une tuyère de direction.

« Pour autant qu'on puisse en juger, la situation est stable. Nous maintenons l'accélération à un peu moins de 1 G. Mais on ne peut pas gouverner, et on ne peut pas couper le moteur principal.

Nous n'avons rencontré aucun débris en orbite, puisque nous nous trouvons à l'intérieur de la limite de Roche. Comme tu sais, en faisant notre manœuvre d'approche nous avons pu profiter d'une ouverture naturelle entre les anneaux. Nous avons essayé de faire la même chose en repartant, mais c'était un processus plus lent et plus compliqué, puisque notre masse est si importante maintenant. On a dû s'envoyer une météorite à la frange de l'anneau extérieur.

« Si nous pouvions couper le moteur, nous aurions une bonne chance de pouvoir réparer. Mais les unités de réparation ne pourront jamais se maintenir à notre hauteur, avec notre accélération. Et de toute manière, la radiation grillerait l'opérateur en quelques secondes.

« On réfléchit au problème. Si tu as une idée, communique-la-nous. Au fait, cette histoire te laisse les mains libres par rapport à la Terre : on était sur le chemin du retour, mais on s'est fait rentrer dedans. On va envoyer un message dans ce sens sur le canal usuel. Ce message doit être détruit aussitôt après lecture.

« Endit. »

Cela marcha parfaitement, du moins pour ce qui fut de faciliter la tâche de Charlie et du L-5. Et le caractère dramatique de l'événement provoqua un regain d'intérêt pour l'exploration spatiale tel qu'on en avait pas vu depuis les années 1960.

Ils avaient même une héroïne. Une volontaire était descendue à bord d'une unité de réparation mobile munie d'épais boucliers et reliée au vaisseau par un câble ombilical, dans le but d'évaluer les dégâts. Elle avait renvoyé des images détaillées du point d'impact avant que le câble ne cède.

Le Dédale : 2081 apr. J.-C.

Terre : 2101 apr. J.-C.

L'article suivant fut « caviardé » avant publication dans « *Mos et fotos* » parce que jugé trop difficile à traduire dans la langue de tous les jours qui faisait la popularité de ce journal :

VAISSEAU SPATIAL PASSE PRÈS DE 61 CYGNI
— SI L'ON PEUT DIRE
(Correspondant L-5)

Un message reçu aujourd'hui du vaisseau *Dédale* dit qu'il venait de passer à quatre cents unités astronomiques de 61 Cygni. Ça fait environ dix fois la distance entre Pluton et le Soleil.

En réalité, le vaisseau est passé près de l'étoile en question il y a plus de onze ans. Le message a mis tout ce temps-là à nous parvenir.

On ne sait pas exactement où se trouve le vaisseau à l'heure actuelle. S'ils n'ont toujours pas réparé le moteur incontrôlable, ils doivent se trouver à onze années-lumière au-delà du système 61 Cygni (leur vitesse quand ils sont passés à côté de la double étoile était 99 pour cent de celle de la lumière).

La situation est plus compliquée si on la considère du point de vue d'un passager du vaisseau. À cause de la relativité, le temps semble passer plus lentement au fur et à mesure qu'on approche la vitesse de la lumière. Ainsi quatre ans seulement ont passé pour eux depuis qu'ils ont entrepris ce voyage de onze années-lumière.

Le coordonnateur de L-5, Charles Leventhal, fait remarquer que le vaisseau a assez d'antimatière comme carburant pour continuer à accélérer jusqu'aux confins de la galaxie. L'équipage n'aurait alors que vingt ans de plus – mais on n'aurait pas de leurs nouvelles avant vingt mille ans !

(À supprimer. Il y en a encore des pages sur la façon dont le vaisseau est apparu aux habitants de 61 Cygni, et comment il se fait qu'on ait pu communiquer avec eux alors que le temps leur semblait plus court, mais dans le genre débile, c'est encore pire !)

Le *Dédale* : 2083 apr. J.-C.

Terre : 2144 apr. J.-C.

Charlie Leventhal mourut à quatre-vingt-dix-neuf ans, dans l'amertume. Presque dix ans auparavant, il avait été publiquement établi que le *Dédale* avait été destiné à un voyage interstellaire dès l'origine. Peu de gens s'étaient intéressés à la nouvelle. Parmi ceux qui s'y intéressèrent, l'opinion qui prévalait était que toute opération permettant de se débarrasser de mille scientifiques d'un coup était une bonne chose. Il n'y avait qu'à voir la mélasse dans laquelle ils nous avaient mis.

Le *Dédale* : à soixante-sept années-lumière, accélération toujours en hausse.

Le *Dédale* : 2085 apr. J.-C.

Terre : 3578 apr. J.-C.

Au bout de sept années de recherches à bord, et quelque quinze cents années-lumière parcourues, ils trouvèrent le moyen de couper le moteur principal. Le travail fut réalisé grâce à des techniques télémétriques ultrasophistiquées, et sans nouvelle perte en vies humaines.

Chaque vie comptait à présent. Ils n'étaient plus des explorateurs. Ils avaient consommé presque la moitié de leur carburant. C'étaient des colons, sans aucun espoir de retour.

La nouvelle de leur réussite n'atteindrait la Terre que dans quinze siècles. Qu'il y eût un télescope à infrarouge pour la capter était une question sujette à conjecture...

Le *Dédale* : 2093 apr. J.-C.

Terre : ca. 5000 apr. J.-C.

Tout en ralentissant, ils avaient étudié plusieurs systèmes situés sur leur trajectoire. Ils en trouvèrent un avec une planète ressemblant à la Terre et tournant autour d'un soleil qui ressemblait au Soleil, et mirent le cap dessus.

La saison où ils commencèrent à débarquer des colons, l'élément dominant dans le ciel nocturne était un magnifique nuage de gaz que les astronomes avaient baptisé la nébuleuse nord-américaine.

Ce qui ne manquait pas d'une certaine ironie, car, chose qui passa complètement inaperçue de tous ces colons, c'était à quelques années près le trois millièmè anniversaire des États-Unis.

Les États-Unis, quant à eux, portaient la marque des ans en ce trois millièmè anniversaire. Les océans qui baignaient leurs rivages étaient couverts d'une croûte rouge provoquée par l'accumulation des organismes anaérobiques ; leurs fières cités s'étaient effondrées et leurs ruines subissaient l'érosion incessante des tempêtes de sable.

Il n'y avait pas de feux d'artifice prévus, faute de spectateurs, faute d'organisateurs. Les bactéries n'en ont cure. Le 1^{er}-Mai passerait inaperçu, lui aussi.

Les seuls êtres humains du système solaire vivaient dans un tube de verre et de métal. Ils veillaient au bon fonctionnement de leurs appareils automatiques et tournaient le dos à la Terre morte, ils adoraient la constellation du Cygne, et avaient oublié pourquoi.

Notes de textes

[1] Ma mémoire est aussi sélective et aussi autoprotectrice que celle de tout un chacun. Ce dont je me souviens, c'est que *tout le monde* trouva que ma nouvelle était ce qu'il y avait de mieux depuis la découverte du yaourt maigre. Mais si j'en crois mes notes, plusieurs des participants la jugèrent mauvaise, et il s'en trouva même un pour écumer littéralement de rage en l'évoquant. Il faut dire qu'il a obtenu la juste rétribution de son intransigeance : il est devenu critique littéraire.

[2] Kid = gosse, en anglais. (N.d.T.)

[3] En revanche, je suis imbattable sur la question du bacon sans majuscule. Tenez, je vais vous donner un tuyau pour frire votre bacon à la perfection : Faites-le frire à poil. Ça vous oblige à modérer la flamme pour éviter les projections d'huile bouillante, et du même coup votre bacon sera cuit juste à point.

[4] En y repensant par la suite, je me suis dit que mon *mort* pouvait fort bien être compris comme *merde* étant donné mon accent ; dans ce cas son haussement d'épaules pouvait signifier que si j'avais à me plaindre de ça, je m'étais trompé de pays.

[5] Vous voulez savoir ce qui est le lot quotidien de l'écrivain de science-fiction ? Cette ligne m'a coûté dix minutes de travail le nez dans des recueils de physique. Ça donne ceci : la formule qui exprime, d'une façon aussi approchante que possible, l'énergie cinétique d'un objet se déplaçant à une vitesse proche de celle de la lumière, est $K = 1/2mv^2 + 3mv^4/8c^2$. Si l'on admet qu'une balle de ping-pong pèse à peu près cinq grammes, et si l'on pose que le vaisseau se déplace aux $9/10^e$ de la vitesse de la lumière, on obtient – béni soit

Texas Instruments – $2,93 \times 10^{14}$ joules, soit l'équivalent de quelque 73 000 tonnes de T.N.T. Essayez un peu de mettre ça dans votre vaisseau spatial, avec un détonateur, histoire de voir ce que ça donnerait !